COLLECTION RATIONALISTE

Laurent TAILHADE

Lettres familières

On ne nettoie pas les étables
d'Augias avec un plumeau.

CHAMFORT.



PARIS

Librairie de la "RAISON"

20-2-70

Lettres familières

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Jardin des Rêves (Lemerre, 1880). *Epuisé.*

Un Dizain de Sonnets (Lemerre, 1882). *Epuisé.*

Vitraux (Vanier, 1889. *Epuisé.*— Lemerre, 1894).

Au Pays du Mufle (Vanier, 1891). *Epuisé.*— La Plume, 1894.

Terre Latine (Lemerre, 1897).

A Travers les Groins (Stock, 1899).

Imbéciles et Gredins (La Maison d'Art, 1900).

Discours Civiques (Stock, 1901).

La Touffe de Sauge (La Plume, 1901).

Pétrone. Le Satyricon (Fasquelle, 1902).

COLLECTION RATIONALISTE

Laurent TAILHADE

Lettres familières

On ne nettoie pas les étables d'Augias avec un plumeau.

CHAMFORT.

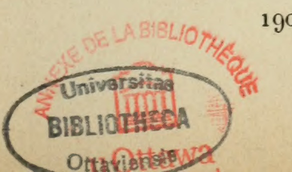


PARIS

LIBRAIRIE DE « LA RAISON »

14, RUE D'UZÈS (IIe)

1904



Il a été tiré de cet ouvrage cinq exemplaires sur papier impérial du Japon et dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse.

LETTRES FAMILIÈRES

A MONSIEUR LEYGUES

CADET DE GASCOGNE

6 janvier 1901.

Depuis longtemps, monsieur, le désir m'aiguillonne de vous confesser à quel point je suis délecté par chacun de vos comportements et ravi des paroles que vous éparpillez à profusion sur nos têtes, comme les saphirs de Buckingham. Qu'il s'agisse d'inaugurer un buste ou de colloquer le ruban violet à de nobles inconnus, vous opérez avec une légèreté de coiffeur pour dames, avec un aplomb de dentiste qui font de vous le plus facétieux des ministres : *Facetum consulem*, disent les Petdeloup sur qui vous dominez.

Ami du pape, comme Charles Maurras, et poète à la façon de Jean Aicard, vous fréquentez au Vatican aussi bien qu'au Parnasse. Partout on

vous accueille, ne sachant au juste les raisons pourquoi vous frayez chez les personnes, si vous placez de l'huile ou bien coupez les cors. Le premier ministère de France est devenu votre fief; nul ne sut jamais en vertu de quel sortilège on vous voit grand maître de l'Université. Mais le Toulousain dont vous offrez un type si représentatif n'a besoin, pour fructifier, d'autre recommandation que d'avoir, dès ses premiers ans, vu en rêve les flots d'or de la Garonne. Toulousains, comme Pedro Gailhard lui-même, cette bande officielle d'Auvergnats, de Flamands et d'Armoricains dont vous êtes capitaine. Cadets de Gascogne ! Le mérite « d'en être » s'inocule aux arrivistes de la même manière que le vaccin des génisses : il n'est aucunement nécessaire d'avoir vu le jour à Castres ou à Mautauban. Ainsi, vos troupes déambulent par les bourgades rouges du Midi, sous les couchants roses et verts des longs soirs du mois d'août, sablant les vins d'honneur, affrontant la chère des banquets, cimentant des plaques mémoratives et faisant tomber le voile des statues. On braille, on palabre, dans un *sabir* qui tient du patois local et du jargon universitaire. Le tout afin d'être nommé sous-préfet ou receveur d'enregistrement. De Bordeaux à Perpignan votre gloire s'épanouit. Chauve comme Siraudin, moustachu comme Fontanarose, vous distribuez les promesses qui ne coûtent rien, les

poignées de main qui ne déchirent qu'une paire de gants, si bénin, si épris de tout le monde que toujours l'on espère de Votre Excellence un paquet à ficelle rose, pommade ou confitures, accompagné d'un agréable : « Et avec ça ? »

*
* *

A Paris, d'autres victoires promènent votre char. On se souvient encore de certaine allocution ingénieuse, quand vous daignâtes consacrer le marbre de Charcot. Devant un peuple de savants débarqués des quatre coins de l'Europe et du monde, un jeune kabyle apparut agrémenté de guernons à la Vercingétorix (c'était vous-même, sans nulle flatterie) qui dit, avec le pur accent de Villeneuve-sur-Lot :

« Quand jé vois cet homme en toge, jé mé demande : Est-ce un magistrat ? Est-ce un savant ? Et jé mé réponds : C'est un *apatre.* »

Le fou rire saisit les jeunes médecins. Plusieurs, ceux du premier rang, s'enfuirent dans la crainte d'éclater scandaleusement, et les rangs s'ouvrirent à leur détresse. Mais Lintilhac vous félicita, j'imagine, pour un discours si congru.

Voilà bien le patriotisme de marchand de pistaches dont les foules se gargarisent, celui de Pappadiamantopoulos, de La Gandara, de Goudeski et autres Français d'importation. Tels,

sur les quais d'Alger, alors Cesarea, les mulâtres du Bas-Empire se qualifiaient de citoyens romains. Tel, de nos jours, sur les mêmes trottoirs, Max Régis déclame : « La France aux Français ! »

Vos triomphes, monsieur le ministre, ne se bornent pas aux choses de l'intellect pur. Vous commandez sur Paphos comme dans la Sorbonne ; vous ne dédaignez point de cueillir des lauriers au-dessous de la cravate blanche que vous tenez de feu Guizot. Imbu de cette idée (oh ! combien voyageur de commerce !) qu'il est fort élégant de prodiguer les conquêtes, vous remplacez Wotan auprès des Walkyries, et tenez, chez les « princesses déplorables », le rôle d'un Jupiter aux louisquatorziennes amours. Alternativement, la tragédie et l'opéra vous suscitent d'aimables passe-temps. Vous traversez les boudoirs et les alcôves ruineuses, sans y laisser autre chose qu'un peu de vos attraits, Joconde plus que Lovelace et Gaudissart plus que Joconde — nonobstant le respect que je vous dois. Votre harem, quand vous batifolez dedans, se représente Schahabaham plutôt qu'Haroun-al-Raschid ou que le roi Schlemô.

Vous assurez vos bonnes fortunes comme un qui trouve à toute heure portes et bras ouverts. Bon pour des pieds-plats de s'amuser aux petits soins, de faire pied de grue dans les faubourgs du Tendre. Vous, monsieur, en investissez la

capitale avec les bottes de Charles XII et le fouet du Roi-Soleil. Vous êtes mousquetaire gris comme Lauzun et caporal comme Napoléon Ier. Cependant, vos belles manières à la hussarde ne remplissent pas d'orgueil toutes les belles subventionnées. On connaît la réponse agréable de cette comédienne avec qui, dès l'abord, vous prîtes le roman par la queue et que vous mîtes en demeure, à peine entré dans son salon, de vous rendre les armes : « Je veux bien, monsieur le ministre, mais seulement dans ma chambre à coucher, et lorsque je serai de la Comédie-Française.... »

Et vous décorez toujours.

Moines, cabotins, limonadiers célèbres, chacun reçoit de vous les palmes ou l'étoile.

Vous faites Ginisty officier, « car, dites-vous, il ne serait pas *convenable* qu'Antoine et Ginisty fussent sur le même plan ». Voilà ce qui s'appelle entendre le fin des hiérarchies, le *to-to* des préséances. Quel maître d'hôtel vous eussiez fait, et combien regrettable que les vaines grandeurs vous arrachent à un emploi si conforme à votre mentalité !

*
* *

Réjouissons-nous pourtant. Vous égayez les austères fonctions que vous ont imparties les

hasards de la chose publique. Vous remplacez Fontanes, Salvandy, Frayssinous et le bon Duruy. Vous invitez à la Comédie-Française la fine fleur des réactions. Peut-être même demanderez-vous un jour, comme ce brave Cumont, votre prédécesseur macmahonien, « à visiter les dortoirs du Collège de France ». N'importe. Vous êtes gai, avenant et plus vulgaire que les pommes. C'est autant qu'il en faut pour contenter le goût français. Et nous parlons de vos gestes, cependant que nous invite l'actualité. Car peut-être serait-il présomptueux à vous de dire, comme Lintilhac, fidèle Achate du ministère où vous régnez : « Je consacre mes œuvres aux siècles à venir ! »

A MONSIEUR VIGOUROUX

MARCHAND DE HARICOTS

6 avril 1900.

J'arrive tard, monsieur, pour vous offrir mon compliment du magnanime que vous fîtes paraître à l'audience correctionnelle, ce dernier jeudi. La presse entière a splendi, comme il faut, de vos louanges, et votre nom — ô combien ityphallique ! — parviendra, sans doute, jusqu'à nos ultimes héritiers.

Mais, pour être ajournée, l'expression de ma vérécundie n'en est pas moins chaleureuse, et j'éprouve un contentement inexprimable à vous congratuler, sur un mode choisi :

De ce petit devoir souffrez que je m'acquitte

et, l'ayant accompli. causons, les pieds au feu,

avec la même familiarité que si nous avions gardé ensemble vos élèves soissonnais.

Donc, vous avez fait condamner une femme grosse qui gagnait, chez vous, six sous par jour, à cause qu'elle vous déroba trois mesures de fayots, soit, en monnaie trébuchante, un franc quatre-vingts centimes, si j'ose me parer de ce langage décimal.

Le geste fut synthétique, moral et patenté. A l'intégrer, vous cessâtes, pour un instant, d'être le haricoteur, marchand de faséoles, confiné dans les cosses et les grains, pour devenir l'effigie, l'incarnation parlante du Commerce, avec tout ce qu'il implique de gracieux. En vous, le courtaud de magasin, non moins que le grand banquier et le juge consulaire, se contemplent comme dans un miroir équitable — *speculum justiciæ*. Leur âme, par vos lèvres aphasiques, a parlé, dans un ton adéquat à ses performances. Vous avez déculotté la conscience boutiquière. Soyez-en fier, monsieur. Plus impersonnel qu'un mollusque, plus innomable qu'un pou, vous avez, par ce comportement, noté votre existence, arraché à l'anonymat votre personne, dont l'exemplaire se tire par milliers.

Ainsi vous fut ouverte la notoriété, ce porche béant où passent tour à tour les épiscopes, les acrobates, les généraux et les catins, mais que les gens de mérite ne franchissent guère que

cloués sous la lame et les pieds en avant. Les pignoufs ont leur destinée. Pour conquérir tant de gloire, vous n'avez pas eu besoin de faire le daim, à la façon du jeune Lubersac, ni, comme ce fils des preux, d'insulter cochonnément un mineur qu'il sait incapable d'aller sur le terrain. Même, il vous serait difficile, je pense, d'être admis au Jockey, n'étant ni faussaire, ni bâtard d'ecclésiastique, ni juif renégat. Les élégances ne paraissent pas faire partie intégrante de votre idiosyncrase : l'on vous imagine aisément avec les ongles noirs, les dents moussues et le pied plat.

D'autres ont de l'esprit, du cœur, de la fantaisie. Barrès, à qui ne fut point dévolue cette beauté du corps dont s'illumine Quesnay de Beaurepaire, a, dans sa poche à venin, de quoi malificier Paris et sa banlieue. Edmond Blanc règne sur les croupiers de Monte-Carlo et sur les curés de Tarbes, cependant que Lemaître, en habit d'académicien, fait reluire ses bottes que tache fréquemment la cervelle des suicidés. Pollonnais a ses « mômes » et Rochefort son beau-frère. Vous, monsieur, vous vous passez aisément de tout cela, n'ayant besoin pour reluire que d'une seule vertu : l'amour, le fétichisme, l'anthropophagie de la propriété.

Sans effort, je devine le milieu où vous évoluez. Non pas la Halle aux Grains, dont les peintures « décoratives » ont ce qu'il faut pour

vous combler d'aise ; non la place de Paris où, notable commerçant, vous écoulez opiniâtrement le plus grand nombre possible de légumes aussi secs qu'avariés, fournisseur, à coup sûr, du Pétomane et, peut-être, du Saint-Siège : car ce haricot dont vous trafiquez est une provision de bouche à la fois venteuse et canonique, indispensable au virtuose du Moulin-Rouge, ainsi qu'aux âmes pieuses qui s'abstiennent de chair. Non, ce n'est pas sur le théâtre de vos exploits ; c'est dans la vie privée, au foyer même qu'il sied de vous prendre, lorsque vous vous reposez, comme Cincinnatus, des combats et des gloires de la chose publique.

Vous habitez un appartement très laid, dans une maison sordide ou trop luxueuse. Là, vous entassez les horreurs de toute sorte dont l'astuce des industriels : tapissiers, bimbelottiers, ébénistes, mystifie le bourgeois. Le faux saxe et le zinc d'art encombrent vos tablettes. Vous mangez dans d'inauthentiques ruolz ; mademoiselle votre fille inflige à son piano des variations encore sur tels opéras, désuets depuis la mort d'Adolphe Adam. Les chapeaux de « votre dame » font une concurrence notable aux sous-sols où l'on décortique l'objet de votre négoce. On y voit des quinconces de fleurs, comme en un parterre, et des chargements de carottes, comme sur le trottoir de Saint-Eustache.

Vous lisez le *Petit Journal*. Depuis que les cosmopolites ont mis en danger la Patrie française et l'échange des farineux, vous adjoignez à ces fortes lectures un numéro adventice de la *Libre Parole*. Drumont vous agrée. Car vous êtes pieux, ayant besoin, pour corroborer votre autorité temporelle, du Glaive spirituel. Il plaît à votre intelligence de confier à l'Absolu la police de vos flageolets. Pour garder votre fils du mal de Naples et votre femme des godelureaux, vous ne jugez pas indiscret de déranger monsieur de l'Être. Et vous trouvez tout simple que le dieu de Platon cesse de géométriser pour compter, par delà Sirius, Aldébaran et Cassiopée, les fèves que vos écaleuses emportent sous leur jupon.

Vous résumez les fortes pensées, les vertus austères de la classe où naquit Félix Faure. Bâti comme vous l'êtes, vous prétendrez légitimement à tous les honneurs, à toutes les jouissances. Néanmoins, ne soyez pas trop surpris si, quelque jour, les meurt-de-faim, conquérant le Royaume du pot-au-feu, vous noient dans la marmite, comme Gulliver dans l'aquarium de Brobdignac, et vous accommodent en potage, avec vos propres haricots.

A MONSIEUR MAURICE COSSANDEY

CAPPET NATIONALISTE

7 avril 1900.

Vous voici donc, monsieur et jeune disciple, en chemin de devenir célèbre. Votre conduite généreuse au parvis Notre-Dame est cause qu'à la loterie de la neuvième Chambre, vous gagnâtes une pièce de six jours de prison. A votre âge, Mozart écrivait des symphonies, Pic de la Mirandole discourait en hébreu, et Pascal retrouvait les propositions d'Euclide. Vous bramez : « Vive Millevoye ! » et calottez les agents. C'est une autre manière de précocité.

Un chemineau, à votre place, un pauvre diable en goguette eût ainsi maltraité « les vaches », que ces messieurs de la magistrature l'eussent, à leur tour, houspillé comme il faut. Mais à un garçon de votre avenir. les égards incombent

naturellement, et la gloire par-dessus le marché. Pour cette quasi-semaine de prison, que vous ne ferez pas, vous êtes promu à la dignité de martyr. D'ores et déjà, vous pouvez prétendre aux plus hautes faveurs, à la bienveillance de Lemaître, qui vous brocantera les antiques paillasses oubliées dans la succession de Girardin ou de Lalou (on prend où on les trouve les leçons de Lycénion); à la bénédiction de Coppée, qui vous donnera un confesseur et un bandagiste ; à la manificence de Barrès, qui vous fera fumer des *soutados*. Madame votre mère doit être bien heureuse!

Car, dès aujourd'hui, vous n'avez qu'à choisir entre les multiples carrières qui s'offrent naturellement à votre ambition. Vous avez affirmé l' « énergie nationale », manifesté, dans la vie publique, cette culture du Moi que son zélateur circonscrivit longtemps au-dessous de la cravate. Serez-vous archevêque, souteneur, officier, mouchard, brelandier, ou gérant de prostibule ? Votre baderne de papa choisira pour vous l'une de ces professions également honorables, afin que l'espèce esterhazienne refleurisse perpétuellement à l'ombre des trois couleurs.

Le massacre des noirs et la traite des blanches embelliront, dans une alternance heureuse, les jours fringants de vos belles années. Puis, quand le temps sera venu de la dévotion et des acci-

dents tertiaires, pour peu que vous ayez commis un de ces actes démesurés : meurtre, faux serment, vol avec effraction, qui envoient leur homme au bagne ou au Sénat, vous prendrez place au milieu des pontifes et goûterez, près de Mercier, un légitime repos. Vous êtes Marcellus ! Vous êtes Astyanax et, sans doute, vous romprez, comme eux, les âpres fatalités, encore que, selon toute apparence, vous n'ayiez aucunement ouï parler de ces gens-là.

Quant à moi, je ne saurais assez admirer la pédagogie dont vous êtes, à coup sûr, un des navets les plus florissants. Le bonheur d'être éduqué par les émules de Vaugeois, ou les cuistres du père du Lac, se manifeste en vous avec tant de charme qu'il faut appeler de grand cœur l'avènement de cette jeune France que vous synthétisez. Bon pour les écoliers ineptes qui, de leurs doigts imbibés d'encre, piochaient la règle des participes et le « *que* » retranché, d'admirer un tas de pleutres, de sentir leur jeune sang brûler d'une héroïque joie au lyrisme révolutionnaire de Michelet, aux emphases vengeresses de Hugo. Ces crétins s'amusaient à lire Montaigne, et Renan, et Voltaire-tueur-de-dieux. Ils imaginaient que la pensée humaine est loin de tenir dans les *compendia* jésuitiques. Ils rêvaient un monde jeune, libre, fort, à l'image de leur primevère et de leurs espoirs. Vous avez

changé tout cela, et vraiment l'on ne saurait dire que vous ayez mal fait.

Tant que la bourgeoisie, par l'entremise de ses héritiers, se targua de libéralisme, les déclamations de Prudhomme fils et de Homais *junior* pouvaient faire illusion. Pendant que les hommes noirs poussaient leur travail de taupes et que se constituait l'oligarchie militaire, les présomptifs de la banque ou du comptoir narguaient les prêtres ; ils envoyaient, en leur place, à la caserne, les jeunes prolétaires. Être soldat, fut longtemps un métier de meurt-de-faim, comme celui de vidangeur. Le second, néanmoins, était plus propre. Grâce à vous, monsieur et jeune disciple, grâce à vos pareils, il ne reste pas la moindre erreur possible touchant les doctrines de l'espèce à laquelle vous appartenez. Vos familles et vos maîtres ayant renoncé, bien à tort, à l'usage louable du martinet, de la férule et des plamussades — *portæ musarum clunes* — vous remplacez les humanités par diverses ligues antisémitiques, patriotiques ou catholiques. Là se débite l'orviétan de la sottise nationale.

Ces choses ne demandent ni esprit, ni français, ni courage. Vous reculez, comme des lâches que vous êtes, sitôt qu'un homme vous regarde en face prêts à continuer la décarrade et la frousse dont Judet, ainsi que la plupart des chefs militaires, ont, en 1870, fourni de si beaux exemples. D'ail-

leurs le sens de l'admiration n'est pas mort chez vous. On vous connaît des héros, Déroulède et Marchand ; des poètes, Coppée et Déroulède encore ; toute une armée de publicistes immaculés et talentueux : Possien, Arthur Meyer, Pollonnais, Gaston Méry que complète la lucidité des somnambules ; Charles Maurras, qui sent mauvais du nez ; Rochefort, dont les points de contact avec le marquis de Montespan ne sont un mystère pour quiconque ; enfin, Drumont, le sociologue, Drumont lui-même, Drumont-Caligula, qui rêve pour les juifs une seule tête, afin de les étrangler avec le bandage herniaire dont il est pourvu.

Cela croît, provigne et multiplie, s'épanouit dans vos beuglements, vocifère dans vos cœurs, décervelle avec vos « bouts de bois ». Peu à peu, l'âme française atteint au parfait idéal du nationalisme, ce mélange du tigre et du cochon, dont vous êtes un exemplaire aussi adolescent que distingué. Si bien que pour vous applaudir, le journal de Vascagat lui-même n'a pas assez de nageoires en disponibilité.

*
* *

Bleue et verte, la jeune matinée flambe sur l'herbe claire et dans l'azur rajeuni. Les pommiers tout en fleurs semblent, au long des routes,

un cortège de fiancées que nimbent d'or les abeilles mélodieuses. C'est la blancheur d'avril, fête de la terre, qui console de l'humaine laideur. Ne regardez pas cela, mon garçon. Il pourrait vous en échoir de vilaines pensées. Si vous alliez tomber dans quelque sentiment propre ? Vos auteurs ne s'en consoleraient jamais, songez-y. Un « bon Français » ne doit aimer la nature que dans les vers du « Petit Épicier » ou dans les champs que les « Patries » fument, de temps à autre, avec des soldats morts.

A MONSIEUR PAULUS

HISTRION

25 juillet 1900.

Enfin, monsieur et chevronné baladin, grâce à vous, le parti de l'Action Française a trouvé un porte-parole digne de sa gloire et de sa magnanimité. Ce n'était pas assez de Maurras et de Syveton, de Barrès et de Talmeyr pour affirmer l' « énergie nationale ».

Mercier, « le grand témoin de Rennes », malgré tant de faux, d'ignominies et de scélératesse, Mercier lui-même, le général de bagne et de confessionnal, aurait quelque peine à satisfaire les aspirations composites des patriotes anthropophages que façonnent, dans leurs égouts, Edouard Drumont et le père du Lac. Niort se refuse aux embrassements de la chose Thiébaud. Les écrouelles de Quesnay suintent, chaque

jour, un virus identique et, malgré le parfum de bidet qu'on lui sent, l'eau bénite d'Arthur Meyer semble fade aux lecteurs épileptiques de Rochefort, notre Sganarelle national. Déroulède, au bord de la *concha*, se profile sur la mer de Biscaye, tel un cormoran saugrenu et déplumé. Bonamour, enfin, que le souvenir de la mère Couturat, cette concierge trop féconde, au ventre de laquelle son patriotisme dut le jour, faiblit dans l'imposture et ne cacographie chez Edmond Blanc qu'aux fins de passer à la caisse et de manger du veau.

Ces apôtres synthétisent et figurent les aspects graves du parti. Ce sont les purs, les incorruptibles, ceux qui lisent Millevoye et qui fréquentent chez la comtesse de Martel. Ils ont l'intelligence d'un manche à balai : c'est pourquoi ils aiment si fort la hampe du drapeau.

Mais non plus qu'Apollon, Arès ne bande pas toujours son arc (ainsi l'auteur de l'*Appel au Soldat*) ; quand on a vociféré, menti, piétiné dans la crotte de la Ligue et subi l'incontinence logomachique de Jules Lemaître, il se faut bien divertir quelque peu. Des troupiers honoraires, comme sont les heiduques de Marinoni, poussent à bon droit leurs caravanes. La France aux Français, sacregnondedieu! C'est pour leurs amusements que la Providence ordonne les clapiers et fomente la vertu ; qu'elle fait naître les rousses-

cagnes et grandir les élèves de Saint-Genest-Lerps. Vous n'ignorez pas combien sont diverses les épiphanies de cette gracieuse Providence, ni par quel chemin elle saisit le cœur de François Coppée. Le poète des *Humbles*, comme Louis XIV, a deux manières, dans sa vie : celle d'avant la fistule et celle d'après, car les voies du Seigneur non seulement sont impénétrables, mais encore détournées.

Vous, monsieur, vous chantez, avec accompagnement de cabrioles, pétarades, sauts de carpes et autres gentillesses tout à fait idoines à figurer l'âme clérico-militaire. Vous fredonnez comme on écrit à la *Libre Parole*. Vos habits multicolores, aussi bien que votre face luisante, œdémateuse et blême de voyou fardé, sont la plus représentative image du putanat qui grouille et coasse dans les marécages nationalistes. Les vieilles raccrocheuses n'y manquent pas, depuis Loti jusqu'à Bob Walter, depuis Théodore Botrel jusqu'à la Vendéenne Eugénie Buffet, venue d'Oran, où son père était gendarme, pour revendiquer sur nos trottoirs le retour des fleurs de lys. Raoul Ponchon mêle au vomissement de ses cuites un hoquet national et tricolore.

Le *Courrier français*, entre deux adresses de brelan et de donzelles polyphages, entonne des messéniennes à la façon du « *Bon Gîle* », ce-

pendant que Gauthier-Villars, ingénieux faussaire dont Tristan Bernard composa les romans et Alfred Ernst, la critique, offre à la bande prétorienne un stock de calembours putrides que les chiffonniers de la Butte-aux-Cailles dédaigneraient de ramasser. Il rêve, pantin quadragénaire, à l'extermination des huguenots. Il appelle, entre deux macaronées, la Saint-Barthélemy qui rendrait la France aux capucins. Car les joyeux vont naturellement à la tyrannie, et ces clodoches, même sans bénéfice et pour l'amour de l'art, intégreraient leurs malfaisantes pasquinades. On connaît l'intransigeance réactionnaire, la piété fervente des proxénètes enrichies. « *Factio lascivientium* », disait le prophète Amos.

Depuis le boulangisme, dont vous eûtes l'honneur de proférer la *Marseillaise*, bien des lilas ont fleuri; mais la succession des ans n'a pas modifié beaucoup votre immarcessible turpitude. Vous gambillez toujours derrière l'omnibus (il faut vous voir, le long de la rivière !), vous essuyez avec la sueur le blanc gras de votre masque sordide et — plus que jamais — vous revenez de la revue. Les guinguettes de Montmartre, l'esprit de Bonnaud, la tendresse de Privas, la fantaisie énorme de Yon-Lug ou d'Hyspa ont assaini le pavé, fendu l'oreille du café-chantant dont vous fûtes une des incarnations les plus émétiques. Néanmoins, il paraît que la chose vit

encore, pareille à ces dictériades surannées chez qui vont les adolescents jeter leur gourme. Sous les marronniers tuberculeux et les lampes Popp du carré Marigny, vous enseignez la gaîté française aux ci-devant nègres de la Papouasie ou du Dakar.

Le torchon de Gaston Méry nous apprend que votre beau poème s'est replâtré dernièrement de quelques variantes heureuses. Vous pouvez enfin vous empêcher de crier :

Vive not' brav' général Boulanger.

Mais vous glapissez

L'cœur plein d'émotion :
Vive Marchand ! Vive Jamont !

Votre patrioterie s'offusque de voir M. Paquin légionnaire, car, aux temps héroïques,

Jamais un couturier n'aurait porté
La croix d'honneur !

(Croyez cependant qu'on n'est pas un moindre artiste pour mener à bien une robe que pour inventer le *Clairon* ou la *Chaussée Clignancourt.*) Et — de sorte que rien ne manque à votre gloire — le papier antisémite vous appelle « bon Français » et traite de vers agréables les machins ci-dessus.

Pour avoir tenu un propos de table d'hôte : « L'art n'a pas de patrie, mais les artistes en ont une, » Camille Saint-Saëns, dont le crétinisme en toute autre matière fait briller d'un plus vif éclat le génie musical, est devenu l'esclave, le More enchanté de cette bêtise. Vous, monsieur, parce que vos flatteurs vous ont dit que vous ressemblez à Bonaparte, vous hennissez dans l'écurie des Ratapoils. Et, de fait, vous méritez cette louange. Votre mufle n'est pas sans une conformité d'ignominie avec celui du *facchino* maltais, dont Stendhal nous atteste la crapuleuse laideur.

Quant à nous, c'est vraiment de grand cœur et non sans une intime joie, que nous vous contemplons dans les rangs de la néo-boulange. Votre grimace, votre scurrilité, vos tordions y sont vraiment à leur place. Vous apportez à la croisade catholique et militaire, l'adhésion de tous les mauvais lieux.

AU CARDINAL RICHARD

PASTOPHORE

2 août 1900.

Vous exercez, monsieur, une profession dont la cocasserie atteint les cimes les plus fastigieuses du ridicule humain. Les divers saltimbanques, ceux qui travaillent à la barrière du Trône et ceux qui dégrafent, à Neuilly, la ceinture des pécheresses curieuses d'un frisson nouveau : montreurs de chiens, faiseurs de poids, barnums de femmes-torpilles ou de phoques savants; la tribu des clowns, des acrobates, des jocrisses ; les tenanciers de cochons ambulatoires ; les croupiers des tombolas où l'on peut, avec beaucoup de veine, gagner un « œil au fond », semblent, au regard de vous, occuper un grave et sérieux emploi. Hormis les heures de la banque et du tréteau, nippés d'une façon modeste, ils

s'incorporent au commun que vêt la Belle-Jardinière et que chapeautent les Quatre-Huit. On les confond avec toutes sortes de gens mal pourvus en distinction : Barillier, Gaston Méry, Georges d'Esparbès né Thomas. Drumont seul et Barrès, gardés par la transcendante laideur qui les honore, vivent à l'abri d'une si regrettable confusion.

Vous, monsieur, quand vous avez fini d'intégrer, en chape, les dévotes pasquinades, les saintes jongleries, pour la manutention de quoi les contribuables indigents, prolétaires de la glèbe, de l'usine et de l'atelier suppéditent votre prélature à grand renfort de billets bleus, vous traversez les carrefours, les places conduisant au palais que vous offre le budget des cultes, dans une simarre de drap rouge qui vous fait ressembler à un bourreau de mélodrame, sinon à un piqueur de chiens. Votre nez a subi la contagion de ces hardes flamboyantes. Il rutile et s'épanouit à la manière d'une vitelotte ou d'un piment trop mûr, d'une tomate vermeille, ou de tout autre légume pourpre éclairé par le soleil couchant. La plèbe des « cuistres violets » se contente d'une robe améthyste et d'un proboscide à teintes d'aubergine ; mais vous, monsieur, en qualité d'Eminence et de prince ecclésiastique, vous poussez jusqu'au rubis.

Harnais à part et démailloté de votre bibelot,

du décrochez-moi-ça cardinalice, quand vous avez remisé vos orfrois, vos gants brodés, les crosses et les mitres et que vous sortez, en caleçon, du vestiaire, j'estime que, pour orthodoxe qu'il soit, votre valet de chambre doit avoir quelque peine à vous tenir pour un grand homme. Inférieur au baron de Wormspire, vous bénissez mal, et, quant aux choses du bien dire, vous écrivez — sauf le respect que je vous dois — comme un fiacre ou, si cela vous fâche, comme un pied.

Or, vous êtes en location dans la troisième République, à seule fin de lui donner sans relâche des bénédictions et des mandements. Le taux en est rémunérateur. A part le métier de roussecagne, on citerait difficilement une industrie aussi bien appointée que la vôtre et qui donne moins de mal. Comme ces demoiselles, vous prenez fréquemment la posture agenouillée, encore que le grand âge vous interdise d'en faire le même emploi. Conséquemment, il vous faut bénir pendant les heures que vous laisse, chaque jour, l'élucubration des lettres pastorales. Bénissez et vaticinez! C'est pour cela que nous ne pouvons boire un verre de vin ni acheter un timbre-poste sans vous payer, sur ces modestes « consommations », un droit de havage où se complaît votre rapace humilité. Car, pareil aux oiseaux de l'Isle Sonnante, « vous ne labourez,

ne cultivez la terre, toute votre occupation étant à gaudir, marmonner et chanter ». Eh bien, pour un cacatoès si voisin du suprême papegaut, ce vieux chafouin de Pecci, souffrez que je vous trouve un peu mâchoire, si j'ose m'exprimer de la sorte. Votre rhétorique manque de nerf. On voit que vous n'avez pas été accoutumé de parler à des visages et que vous fûtes, pendant longtemps, l'aumônier insuffisamment priapique de femelles à béguins.

Aux soldats qui vont se faire bêtement égorger en Chine pour défendre vos commis-voyageurs, ces hideux missionnaires envers qui le *Jardin des Supplices* n'a de tourments que trop doux et que les bons mandarins ne sauraient vouer à des tortures assez lentes, pour châtier leurs crimes imbéciles; aux soldats partant pour la Chine, vous prodiguez vos exhortations dans une épître melliflue et radoteuse. Vous leur offrez les consolations du patrouillotisme et de la religion, ces deux ordures complémentaires. Les pauvres bougres s'en vont là-bas, dans ce monde jaune qui, si logiquement, repousse la turbulence, la cupidité occidentale dont vos moines sont les plus nauséeux représentants. Mais ils auront, dites-vous, la consolation d'emporter avec eux un aumônier qui pourra les graisser de saintes huiles, premier qu'ils ne crèvent du typhus pourpre, de la fièvre jaune ou du *vomito negro*.

Cela doit, en outre — c'est vous qui l'attestez — donner à leur famille une grande joie, une sacrée consolation de les savoir manipulés à leur heure dernière par un placier en sacrements. « Le purgatoire est le pain des moines », la mort est le picotin de tout le clergé. Bien peu savent, en effet, se conformer au plan du monde et mépriser les terreurs que tous, cardinaux, évêques, moines et prestolets, vous exploitez avec un cynisme profitable. Si, depuis l'enfance jusqu'au dernier jour, vous salissez l'existence humaine de votre immonde contact, c'est pour dépouiller plus à l'aise, quand vient l'heure suprême, le michet que vous avez si patiemment « cuisiné ».

Néanmoins, le couplet en faveur de l'aumônier n'est pas le meilleur morceau de votre banque. Et cette perle en sort, comme de l'huître paternelle, avec un éclat sans pareil.

« La Chine, affirmez-vous d'un ton de nez fort dévot, la Chine elle-même comprendra que nous ne venons pas en ennemis, mais en défenseurs de la civilisation. »

Voilà qui est parler. Si les poussahs ne crèvent pas de rire sur leurs potiches vertes, si les magots ne s'avouent pas inférieurs en scurrilité, si le dragon impérial ne se tord pas jusqu'à faire éclater le bronze de son ventre, c'est que la gaîté aura fui pour toujours ce monde sublunaire. La civilisation, monsieur, la civilisation de Benoît

Labre, de Marie Alacoque et des geôles de Montjuich ! La civilisation de Lourdes et des nationalistes ! Ernest Hello, Coppée ou Léon Bloy, le jocrisse enragé que les sacristies même vomissent de dégoût, n'auraient pas risqué une telle capucinade. Vous seul, prélat jovial, en baillez de si bonnes, sous l'œil favorable des ministres et du Président !

Cela justifie tout à fait le costume qu'on vous voit. Comme vos collègues de la foire portent une queue, vous mettez une robe rouge, et cette sorte de parure s'harmonise à miracle avec le gai de votre état : « les apédeutes linostoles », comme dirait M. de Voltaire, font aux paillasses un agréable vis-à-vis.

A MONSIEUR PAUL DÉROULÈDE

SALTIMBANQUE EN DÉPLACEMENT

6 septembre 1900.

Je ne saurais, monsieur, quitter le « rivage » que vous illustrez de votre cocasserie, sans vous faire part de l'obligation que je vous ai, sans vous dire quels agréables moments vous nous avez donnés. Les autres villes d'eaux, ferrugineuses, calcaires ou arsenicales, retapent le foie des personnes et leur intestin pareillement. Des ecclésiastiques soignent à Barèges les fistules d'Éros, tandis que des officiers un peu mûrs y viennent assoupir leurs accidents tertiaires. Brochant là-dessus, le baccara, le poker, les petits chevaux et, dans les sites préconisés par les loueurs d'ânes, force collations où brillent la goujaterie française, la stupidité des gens du monde en face de la montagne ou de la mer.

Au mufle vagabond, les mois sans R offrent ainsi de généreux plaisirs, qu'il trempe dans l'Océan sa femelle plus gélatineuse que les pieuvres ou qu'il dirige vers l'Alpe homicide le troupeau anémié de ses marcassins. Tant de beaux lieux déshonorés par les auberges et la présence des touristes, plages, forêts, cascades, vagues d'outre-mer ou glaciers de lapis, redonnent à la machine des barbares occidentaux un semblant d'énergie, une vigueur transitoire. Mais vous, monsieur, vous désopilez étrangement les rates, vous égayez les hypocondres, vous mettez en fuite l'humeur noire et l'atrabile par le seul fait de votre apparition. Vous êtes efficace, perdurable et curatif.

La ville qui vous possède n'a qu'à vous montrer aux baigneurs pour les épanouir en gaieté. Son médecin prescrivait à Richelieu « quelques drachmes de Bois-Robert ». Les visiteurs du golfe de Biscaye vous avalent à doses massives et ne s'en portent que mieux ! Car la proscription élargit et démesure votre estomirande scurrilité. C'est le plumet du chicard, la farine du paillasse, les ailerons du frère quatre-bras.

Le commun des hommes voit sous un autre jour les proscrits de théâtre, ceux qui, rentrés, comme vous, dans la coulisse, n'ont d'autre peine que d'effectuer une aimable villégiature. L'électeur français, composé (vous ne l'ignorez

pas) de caporal et de modiste, s'attendrit volontiers sur des maux imaginaires qu'il n'a pas à secourir. S'il se représente l'Exilé, c'est, dans le ciel fromageux des chromos, un homme pâle, détaché en vigueur, et conversant avec les hirondelles. Ou bien, quand il est d'âge à savoir la *Reine de Chypre*, un baryton en trousse zinzoline qui lamente *degueulando* son « pays adoré », dans une Venise de perruquier. Le comte de Chambord, cette vieille bedole, faisait juter de l'œil ses derniers fidèles en évacuant pour eux le duo ci-dessus.

Vous, Paul Déroulède, vous avez greffé la réclame sur les arbres de la « terre étrangère », et suspendu votre harpe logomachique à des saules fournis par Crépin et Dufayel. Avec la complicité de quelques drôles chassés de France, nul ne sait par quels méfaits, vous encombrez le pays basque de vos gaffes et de votre infatuation. Marcel Habert, lui-même, semble quelquefois gêné de ces parades.

On ferait de vos dires un *Plutarque* français : car vous avez la parole abondante, sinon facile ; car vous ne perdez jamais une occasion de bafouiller. Il y a quelques jours, à Guernica, devant le chêne des *fueros*, campé en Guillaume Tell de province, vous juriez « par l'arbre des libertés basques, de défendre jusqu'à la mort les libertés françaises ».

On ne s'égaye pas moins d'une promenade que vous fîtes, en barque, sur la Bidassoa. Comme la marée était basse, vous grimpâtes avec héroïsme sur une pile du pont frontière et, saluant vers la France, poussâtes un serment (car vous jurez, à chaque instant, quelque chose) de la conquérir. Cela gênait un peu même les domestiques de la régente, même l'*ayuntamiento* qui vous flagorne. L'on vous a prié de vous taire sous peine d'aller de l'autre côté de l'Èbre exécuter ces gestes menaçants.

Or, que deviendrait à Burgos, par exemple, votre popularité, vos *pronunciamentos* en chambre, tous les anicrochements dont se délectent votre sœur, belle-sœur et parentes ? Les divers conseillers municipaux, journaleux antisémites et autres vermines à qui vous offrez des côtelettes, n'iraient pas vous chercher si loin, à quarante-cinq *pesetas* de distance : car tout ce monde voyage naturellement à crédit.

Dimanche, à l'*encierro*, vous fûtes, disons-le, plus grotesque aux yeux que de coutume, encore que la chose paraisse d'abord invraisemblable. De mauvais plaisants vous avaient amené là pour voir encager les taureaux de la course, et vous péroriez devant la galerie avec une suffisance bête qui épouvantait les *afficionados*. Dans le chemin de ronde surplombant le *corral*, au milieu des vachers, des personnes venues pour étudier

le bétail, vous arrondissiez le geste, distribuant à la ronde vos saluts de prétendant, à quoi nul ne prenait garde avec un ensemble récréatif. Sur votre redingote, un ruban feu de quatre centimètres signifiait la Légion d'honneur. C'eût été dangereux si les taureaux vous avaient aperçu.

« *Senor frances*, quel est cet homme qui fait tant de bruit ? » demandait mon voisin. — « Çà, c'est moins que rien, c'est notre grotesque national, celui qui, depuis la mort de Félix Faure, a l'honneur d'être l'homme le plus ridicule de France. » Et nous reprîmes l'entretien sur les probabilités d'énergie ou de vaillance qu'offraient les élèves de Saltillo.

Ainsi, vous représentez à l'étranger le nationalisme, le drapeau, la Ligue des Poires et autres excréments. Vous seriez comique si vous n'étiez pas nauséabond. Les personnes bienveillantes vous traitent de don Quichotte, mais la grande âme du bon hidalgo eût méprisé vos pantalonnades, ravalé dans l'ordure votre ignominie. Vous n'avez jamais attaqué les forts ni protégé les faibles. Vous avez assassiné les soldats de la Commune, et vous bouffonnez, à présent, devant la cour d'Espagne. Vos gaffes sont le fait de votre sottise et non d'une généreuse illusion. Vous n'êtes pas don Quichotte, mais bien un Mercadet sans esprit ni talent.

A MONSIEUR LARMET

PÈRE DE LA VICTIME

> « On nous apprend que M. Larmet se portera partie civile afin d'entrer en possession de quelques milliers de francs que son fils *devait* posséder avant la tragique aventure qui a mis fin à ses destinées. »
>
> *Les journaux.*

La famille est une belle chose, obscur et vénéré monsieur. C'est une chose si belle que même la religion, l'armée et la propriété en égalent avec peine la splendeur. Dans le *sein* de la famille (car, pour les papiers conservateurs, la famille appartient inéluctablement à l'ordre des mammifères), dans le sein métaphorique de cette abstraction, germent et fructifient, enseignement des races honorables, les modestes, les fortes vertus du commerce ou du notariat. Là, gardée pieusement des souffles magnanimes, de toute idée originale, de tout geste vers l'affranchisse-

ment intellectuel ou social, préservée de l'amour, de l'enthousiasme, de l'esprit scientifique, la matière gouvernable croît et se développe avec la facilité d'un melon sur une couche de fumier. Toutes les vertus bourgeoises : la lésine, la pleutrerie, le mensonge, le goût de la calomnie et des occupations avilissantes, la déférence au riche, la vanité idiote et la bêtise plus incommensurable que les vagues de l'Océan ; la haine de la chose écrite et la dilection de Paul Bourget s'épanouissent autour du foyer domestique, au souffle du chouberski nauséeux et tiède. L'esclavage de la caserne, l'éviration du catéchisme, la vomissure du café, la galanterie du lupanar (si vous voulez bien me permettre ce vocable) ont leur principe, leur germe, leur ferment dans l'éducation que la classe moyenne prodigue laborieusement à ses poulardes et à ses marcassins.

L'histoire de France, telle que Judet la reçoit de Maurras, après l'avoir, au préalable, désinfectée de la sanie auriculaire que jette le séparatiste du *Soleil* ; la vénération de Jeanne d'Arc, le culte de la pièce de cent sols, la détestation du pauvre et l'amour des cosaques dont le chat à neuf queues émoustille le derme des écrivains, le mépris, en tout temps de la parole donnée, ô Famille capitaliste, c'est toi qui les incrustes dans la caboche fréquemment obtuse des jeunes hommes sortis de tes berceaux !

Excusez, monsieur, le lyrisme qui m'emporte. Il n'est pas possible d'entendre acclamer un « petit père » ou siffler un chef-d'œuvre, de voir jeter dans la rue, en plein hiver, une femme en gésine ou des garçons de police chouriner les citoyens, sans éprouver ce chatouillement de l'épigastre, ce redressement du col qui verse tant d'orgueil au civilisé moderne, quand il regarde avec une stupeur à jamais béante « la marche de ses institutions ». Or, vous n'êtes pas un homme à calmer ces transports, à minorer ces élans. Vous aggravez la puissance paternelle. Vous greffez sur les divers modes d'acquérir la propriété mille gentillesses imprévues. Ce ne sont que points d'orgue, cabalettes, appogiatures, dont vous ornez les articles du Code à la manière d'un *opera buffa*. Vous machicotez la saisie-arrêt et suspendez quelques vocalises à la contrainte par corps. Bravo, monsieur ! Itérativement et reconventionnellement, bravo !

Donc votre fils mort, assassiné par vous (car la femme à laquelle vous prétendiez l'arracher pour le donner... pardon, pour le vendre à une autre, ce postier issu de vos lombes, n'a fait qu'exécuter le juste arrêt que motivait l'inhumanité de vos comportements), votre fils mort, et sa victime, et l'enfant qui n'avait pas demandé la lumière, vous ne désarmez pas devant l'équitable destin. Une brute, un fauve, un Esquimau, un

général, à ce lamentable aspect, auraient senti vibrer au plus intime de leurs moelles ce choc sacré de la douleur qui communie entre eux les enfants de la terre. Car il est des catastrophes susceptibles d'émulger les tigres et de prêter un cœur au plus vaseux des caïmans. Votre héritier pourri dans sa malle, faisandé comme un roquefort et transmué en *placer* d'asticots ; la tragique amante — tuer pour trop aimer ! — folle d'horreur et d'épouvante ; le pauvre petit Raymond, jouant à *dada*, le dada de la mort, sur sa couche d'agonie comme les Innocents d'Hérode avec les palmes de leur martyre, ne voilà-t-il pas de la pitié, de la terreur à faire jaillir les larmes aux yeux de marbre des statues ? A vous le meurtrier, le bourreau, le *paterfamilias* sans plus d'entrailles qu'un sac de vieux chiffons, les pleurs, sans doute, vont être refusés. Mais les exécrations, les érynnies, le remords, la pénitence, le nom importe peu, vous flagelleront, craignez-le, de leurs vivantes lanières, de leurs fouets, de leurs serpents, vous chasseront dans les nuits pluvieuses, dans les crépuscules horrifiques de l'automne, cependant que vos trois victimes secoueront, sur votre front implacable et stupide, le sang caillé, les vers de leur linceul.

Eh bien ! non ! ce n'est pas la route de Delphes que vous avez prise, ni celle de la Trappe, ni celle du Néant. Vous êtes allé trouver l'huis-

sier. Et vous répétez, ô bourgeois impénétrable, le numéraire de monsieur votre fils. Vous les avez vus pourtant, et dans quelle fulguration de surhumaines épouvantes, ces restes désordonnés que vous eussiez dû, suivant la règle éternelle, devancer dans le tombeau :

Impositique rogis juvenes ante ora parentum !

Vous avez trouvé matière à une action civile dans les abominations de Malakoff. Et, sans doute, vous réprouvez l'infanticide, vous bannissez l'anthropophagie de vos lectisternes et de vos gustations ! La pourriture du cercueil, le sang de l'homicide ne perturbent en aucune manière le vase nocturne qui vous sert apparemment de cœur.

Vous gagnerez, sans doute, le généreux procès dont resplendit votre deuil paternel. Oui, vous toucherez la totalité des filiales économies et pourrez ensevelir noblement le *de cujus*, sans bourse délier. Vous ferez un peu « de bien » avec ce qui vous restera de la pécune ensanglantée et familiale. Non que j'espère jamais vous voir donner un sol aux trimardeurs ou payer une absinthe aux chemineaux harassés. Non, car vous êtes moral et ne sauriez encourager le vice. Chacun sait, d'ailleurs, que si l'ouvrier est misérable, le tort en est à lui, et que si les classes pauvres ne popinaient pas si souvent au cabaret, elles n'of-

fusqueraient point la vue, ne feraient point saigner le bon cœur des possédants.

Il s'agit de se montrer respectable et de complaire aux honnêtes gens. Vous pourriez, par exemple, instituer une fourrière avec étuves pour la destruction des filles abandonnées, au septième mois de leur grossesse, par les jeunes philistins de votre race. On emploierait à les étouffer le gaz d'éclairage, sans crainte que les âmes sensibles gaspillent quinze mille francs à y substituer le chloroforme plus doux. Cela est bon pour les chiens, mais non pour les péronnelles à qui le tablier lève sans la permission de monsieur le maire. La pensée de ces gueuses a fait bondir le cœur et baisser les yeux à Mme de Martel.

Vous pourriez aussi donner votre belle menouille aux flamidiens que la loi sur les congrégations oblige à des simulacres de départ. Elle serait accueillie, votre menouille, avec un empressement béatifique, et vous n'auriez pas même la peine, en vous en allant, d'emporter un reçu.

AU TRÈS CHER FRÈRE AGATHON

IGNORANTIN

21 janvier 1902.

Vous portez, vénérable pédagogue, le nom même de l'architriclin d'Alcibiade, celui qui mérita que ses propos de table fussent recueillis par un nommé Platon, philosophe païen dont je crains fort que vous n'ayez ouï parler et qui, bien que dépourvu de fonticules et de suppositoires, fut, l'oserai-je dire, un cerveau d'autant de poids que votre si fervent et putrilagineux Coppée. Cet Agathon — *ignoramus* de mes entrailles — présida le banquet où Eryximaque, positiviste et médecin, confronta ses arguments avec ceux de la pâle Diotime, honneur de Mantinée. Vous n'avez point, comme lui, entendu les controverses des beaux jeunes hommes qui se couronnaient de violettes et se baisaient sur la

bouche, en récompense de leur bien dire. Vous n'avez point fait commerce avec Socrate; mais, quant aux choses de l'amour, vous avez retenu, pour vos frères et pour vous, le point cardinal de ses enseignements.

Le frère Cocq, marmiton béat qui « purge », en ce moment, une condamnation à deux ans de prison, pour avoir sodomisé, d'abord, contaminé ensuite, le pauvre petit Vital tombé sous sa férule (tandis que cet abominable Laurent Tailhade, contrairement aux désirs de M. Gérôme, fabriquant de papiers peints attaché à l'Institut, ne « tire » que *douze mois*, pour un article de journal), le frère Cocq enrichit d'une lumière coruscante la phalange des martyrs.

Sa gloire éclatera dans la Jérusalem céleste; elle résonnera sur le cistre et la sambuque, sur la harpe et le psaltérion décacorde, sur les trompettes bien sonnantes, les trompettes de la jubilation éparpillant un hymne portenteux; le buccin des archanges promulguera son nom à travers les étoiles, qui bondiront de joie comme des faons ou des béliers. Ce nom égale presque en vertu celui de Flamidien ou de Bonafous-Léotade. Bonafous était *pompier*, chez un tailleur du faubourg *San Subra* de Toulouse ; Flamidien, qui aurait pu chercher des truffes, cultivait modestement la betterave dans les faubourgs de Tourcoing. Maître Cocq, lui, prédestiné par son nom

(son *blaze*, diraient les *fouleurs de zone*), maître Cocq régnait sur la cuisine, accommodait les tripes et fricassait les oignons. Prenait-il, à cette fin, le beurre de Bretagne, l'huile de Provence, ou bien, plus moderne et se conformant à l'usage des pâtissiers obscurs, employait-il, pour ses ragoûts, la fade vaseline? Les temps à venir ne doivent ignorer cela: mais un hagiographe, admiré par la postérité belge, fera connaître, si l'espèce n'est éteinte, aux cagots de l'an 2002 les détails les plus menus, les moindres gestes du bien-aimé Cocq. Il faut croire que le type J.-Karl Huysmans vivra dans les siècles des siècles, pareil à la descendance Richepin, communiée par le curé de Saint-Sulpice et reproduite par les hanches opulentes de Cora Laparcerie.

En attendant, votre saint religieux, victime des francs-maçons, de la banque juive et de l'internationalisme, avale des baromètres sur la paille humide, comme nul n'en ignore. Voilà bien un signe des temps! Faut-il que la France vouée au sacré organe, la France de Louis XIII et de Charles X, la France des cordicoles et des mariolâtres, de Geslin de Bourgogne, de Cuverville et de Germiny, *regnum Galliæ, regnum Mariæ*, soit déchue de sa première candeur! La faute en est aux sémites, ou bien aux protestants. Je ne serais pas éloigné de croire que M. de Pres-

sensé lui-même ou Guinaudeau aient quelque peu contribué à cette infamie. A moins que ce ne soit Urbain Gohier.

L'Église, nous le savons, frère quatre-bras, ne marche que lentement dans la voie du progrès. Mais, le vieux Pecci lui-même et l'abbé Naudet, en sont garants, elle ne se désintéresse jamais des questions sociales. Tour à tour collectiviste, patriote, républicaine, elle deviendra pharmaceutique s'il en est besoin. La caisse est ouverte en permanence et l'étiquette importe peu. Or, Agathon, mon ami, la syphilis est à l'ordre du jour. Le professeur Fournier inspire des romans, suggère des comédies. Un théâtre se forme où le chancre huntérien assume le rôle de traître. Et seuls, quelques géologues attardés imaginent encore qu'il va être question de glaces et de mammouths quand l'affiche d'Antoine promet aux spectateurs *un épisode de la période tertiaire.*

Ce n'est pas une mince gloire pour votre Institut d'emboîter le pas à MM. Brieux et Michel Corday, fournissant un « avarié » qui, « des deux risques », n'a couru que le postérieur. Vous êtes à la mode ; l'impertinence de Mme Detollenaëre se comprend d'autant moins que le frère Cocq a bien voulu se dévouer, « en dehors de ses fonctions » et parachever ainsi l'éducation du jeune Vital. On ne saurait pourtant demander à tous les congréganistes le beau surin de Notre-Dame-

de-la-Treille. Parents ingrats d'un siècle impie !

Jadis, la petite infirmité du « mystique » laveur de vaisselle, dont s'honorent à présent les frères *ignoramus* ne portait pas un renom aussi favorable que dans les jours où nous sommes. Les rois en souffraient grandement, et les papes ne l'esquivaient guère. En même temps que le bon Pierre Fabri exaltait, dans un poème assez baroque, cette « pure licorne expellant tout venin » qui hantait, avec l'or potable et l'élixir de longue vie, la creuse cervelle des adeptes, d'autres poètes, moins idéalistes, donnaient à leurs contemporains, au sujet du mal facile à prendre et peu commode à guérir, des conseils terre à terre, mais remplis de bon sens. Voici l'un des plus gaillards : ce n'est rien moins que la ballade sur la « grande v... » de Jean Droyn, d'Amiens, bachelier ès lois, imprimée en 1512, à la suite des poésies morales du frère Guillaume Alexis, moine de Lyre et prieur de Bussy.

Plaisans mignons, goviers esperrucats,
Pensez à vous, amendez votre *cras* (?)
Craignez les trous, car ils sont dangereux ;
Gentilhommes, bourgeois et avocats,
Qui despendez écus, salus, ducats,
Faisant banquets, esbattements et jeux,
Ayez resgard que c'est d'estre amoureux
Et le mettez en vostre protocole;
Car, pour hanter souvent en obscurs lieux,
S'est engendrée cette « grande v... ».

Menez amours sagement, par compas.
Quand ce viendra à prendre le repas
Veüe ayez nette devant vos yeux,
Fuyez soussi et demenez soulas
Et de gaudir jamais ne soyez las,
En acquérant haut regnon vertueux.
Gardez-vous bien de hanter gens rongneux,
Ne gens despitz qui sont de haute colle ;
Car, pour bouter sa lance en aulcun creux,
S'est engendrée cette « grande v... ».

Bougres hantez, qui portent grand estat.
Mais gardez-vous de monter sur le tas,
Sans lumignon ; ne soyez point honteux :
Fouillez, cherchez, regardez haut et bas ;
Et, en après, commencez vos ébats.
Faites ainsi que gens aventureux
Et, comme font un grand tas de baveux,
Soyez lettrés sans aller à l'école ;
Car, par Lombards subtils et cauteleux,
S'est engendrée cette « grande v... ».

Envoi

Prince, sachez que Job fut vertueux
Jaçoit fut-il rogneux et grateleux.
Nous lui prions qu'il nous gard' et console !
Pour corriger mondains luxurieux,
S'est engendrée cette « grande v... ».

Il y a quelque trente ans que le naturaliste Henri Céard, comprenant l'étroite relation qui existe entre le feu Saint-Antoine et la purulence catholique, avait rimé une *Ballade à la Vierge*,

dont un lettré de votre sorte ne doit pas ignorer le bien venu :

Dans sa vitrine où s'arrêtent mes yeux,
Le pharmacien me glace d'épouvante
Par l'arsenal d'engins capricieux
Que pour nos maux la médecine invente.
Las ! leur puissance est toujours décevante !
Reine des cieux ! je tremble quand je lis
L'emploi qu'on fait de ces flacons emplis.
Le suspensoir étend sa banderole
Sur les *Conseils aux hommes affaiblis.*
Préserve-moi de la « grande v… » !

L'*avarie* du frère Cocq ne se réclame pas d'une cristallisation à tel point littéraire, c'est un bobo de tourne-broche, une rogne sans majesté. La provenance toutefois en demeure fort dévote, puisqu'il la tient reçue d'un membre de la communauté. Frère Agathon, était-ce vous, le membre ? Etait-ce frère Damien ou frère Lubricien ? Tout le monde ne saurait prétendre, comme Paquette, à des pustules d'outre-mer :

« Elle tenait ce présent d'un cordelier très savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite qui, étant novice, l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. » (*Candide.*)

En outre, le très cher frère Cocq, pendant sa détention, acquiert des mérites. Les maristes ne craignent plus qu'il confonde ses médicaments avec les épices de leur cuisine, qu'il mette de l'iodure dans la boîte à sel et du sirop de Gibert dans la compote de poires. Les douleurs injustes et cruelles du gâte-sauce vénérien détourneront — suivant les règles de la Mystique intelligemment déduite par le chef de bureau acariâtre et pointilleux de Ligugé — une quantité inouïe de fléaux. Ses poulains caracoleront autour des automobiles de von Millerand et ses condylomes affermiront le 3 pour 100.

Il sera, comme Lidwine, comblé d'érosions juteuses. Votre Absolu, qui se réjouit des purulences, les lui prodiguera coup sur coup. Après le bubon initial, modeste et soutenu, la plaque muqueuse, l'herpès, l'iritis et la roséole; plus tard, les douleurs ostéocopes, les lésions profondes et, comme bouquet à ce feu d'artifice de Lampsaque, la gomme, la fâcheuse gomme, qui sert à effacer les péchés du monde et l'entendement du pécheur.

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT PUGET

« ..... Son jugement prononcé, M. le président Puget, s'inclinant vers les religieuses, leur a dit :
« — J'ai bien l'honneur, mesdames, « de vous présenter mes respects. »

8 avril 1903.

Vous êtes chrétien, monsieur, chrétien de l'espèce huguenote, l'une des plus coriaces et des plus infatuées. Si vos ascendants n'ont pas choisi pour dieu le Christ-à-tête-d'âne, conformément à l'heureuse doctrine en faveur chez les « sociologues » du nationalisme ; si vous n'adhérez pas au Symbole qui, dans la même église, unit à Bob Walter, Vaugeois, Paulus et Brunetière ; si vous n'avez pas appris l'honneur à l'école des jésuites, l'histoire dans le catéchisme et l'amour des hommes sur les genoux du frère Cocq, vous n'en êtes pas moins un ouvrier de bonne odeur

chez les catholiques ultramontains : ils vous tiennent dans une estime pareille à celle des maniaques sombres qui « tètent le maigre pis de la vache à Colas », comme dit Henri de Régnier.

Protestant libéral à Paris, orthodoxe à Ville-d'Avray, dévoué au gouvernement, quel qu'il soit, pour les besoins de votre place, vous mangez à tous les rateliers, avec un fond de cagotisme dont la turpitude n'exclut pas la sincérité.

Magistrat par besoin de nuire, le choix d'une carrière n'a pas dû troubler, un instant, votre correcte adolescence; vous êtes devenu juge, de même qu'à un degré plus bas, vous vous seriez fait agent des mœurs, valet de bourreau ou saigneur de porcs. Les Monod, les Bérenger, tartufes « respectables » et délateurs patentés de la troisième République font lever à vos pieds les espèces délictueuses, le gibier de plume coupable d'avoir écrit ou publié des gravelures. A l'hermine bordant votre simarre, la belle humeur de Cypris agglutina ce manteau de loutre qui, *de plano*, vous rendit notoire sur le boulevard, comme dans les charmilles de Paphos. Les infortunes dont témoigne un ornement de cette sorte relèvent comme il faut la dignité professionnelle et ne manquent pas de pousser au noir votre rigorisme bien connu.

*
* *

La charité christicole diffère, vous ne l'ignorez point, de la commune charité. La compassion, la douceur, la miséricorde, qui font des présidents Magnaud et Seré de Rivière les plus antijuridiques des hommes, puisque les tribunaux ont pour but, non de servir l'équité, mais de donner la main aux pires injustices, toutes les vertus enfin qui mettent au cœur un glaive pitoyable, sont proscrites minutieusement de la cléricale pédagogie. Le nom sacré de l'Amour fait écumer d'un pareil dégoût vicaires et mômiers, chanoines et pasteurs, Calvin et Loyola. C'est l'antagoniste qu'ils redoutent par-dessus toute chose, comme l'hiver exècre le printemps et les ténèbres le grand jour.

Votre esprit soigneusement échardonné de ces mauvaises herbes a, de bonne heure, acquis la trempe concordant à vos fonctions. Le viscère qui perpètre chez vous l'irrigation sanguine est peut-être une poire de caoutchouc, peut-être un soufflet d'accordéon : depuis longtemps, il ne mérite plus le nom infamant de cœur.

Vous distribuez aux malheureux des condamnations qui feraient pleurer les pierres, si les pierres, depuis qu'elles servent à construire l'habitacle des privilégiés, n'avaient perdu ce don

des larmes que leur impartissaient les Mages d'autrefois.

Vous distribuez de la douleur comme on coupe de la galette aux échoppes de la rue de la Lune. Vous ajoutez à la misère tous les maux inventés par la cafardise sociale ; vous exterminez les besogneux avec l'indifférence d'un tamanoir décimant des fourmis. Les va-nu-pieds, les trimardeurs, les chemineaux, les refileurs de comète n'ont pas de bourreau plus apathique, plus régulier que vous, ni le président Bourriche d'élève plus représentatif. Vous émanez de lui comme les Éons émanent du Plérôme, les solécismes de Déroulède et la purulence du Petit Épicier. Vous avez appris l'échelle des peines, « la proportionnalité » dans les *Animaux malades de la peste* et non dans Beccaria.

*
* *

Mais ce n'est pas seulement à torturer les indigents que votre verve se déploie. Une ombre de passion anime votre face méchante, votre face de conducteur d'omnibus qui a mal tourné, lorsque paraît à la neuvième Chambre un penseur, un anarchiste, un révolutionnaire, un être quelconque suspect d'indépendance, de compréhension. Le vol — domestique ou autre — le faux, l'escroquerie et le recel, au regard du délit de

pensée ont une minime importance lorsqu'ils goûtent l'honneur de comparaître devant vous. C'est pour les hommes libres que vos glandes à venin sécrètent le meilleur de leurs poisons.

Et c'est pourquoi, monsieur, je prends congé de vous offrir mon petit compliment pour les hautes lumières que vous manifestez.

Elevés l'un et l'autre dans l'église anglicane, sous le règne du *cant* et de cette pudeur qui n'exclut ni les *littles girls* de l'Armée du Salut, ni les télégraphistes d'Edouard VII, nous n'avons pas encore subi la « crise de conscience » du cardinal Manning, ni donné caution à la chaire de Pierre. « Nous naissons — dit Montaigne — christians ou huguenots comme Périgourdins ou Picards. »

Notre idéal supra-terrestre n'est autre que d'une religion économique, décente et confortable. Le lord-maire est le premier épicier de Londres. Pourquoi le Très-Haut ne serait-il pas le premier droguiste de l'Univers ? Un dieu sans exagération, en redingote noire, dont le carnet d'échéances brille aux fins de mois, apparaît aux esprits lucides comme le plus solide garant des saines doctrines et des bonnes mœurs.

Néanmoins, je prise autant que vous-même les confessions latérales qui maintiennent l'ordre et le respect de l'autorité. Réformés, orthodoxes, latins ou grecs. les cultes que nous professons

brillent par leur identité ; nos religions, monsieur le Président, sont jumelles ; vous savez mieux que moi combien le Jéhovah des Israélites est conforme au Sacré-Cœur de M. de Mackau. Socialistes évolutionnistes ce soir, demain piétistes autoritaires, nous avons un ennemi commun : le PAUVRE.

Nos efforts mutuels tendent à le bâillonner par la violence ou l'abrutissement : *conquassabit capita*, si j'ose m'exprimer ainsi. Par delà dogmes, fictions, lois et théologies, les personnes clairvoyantes comme nous ont bientôt fait de discerner la vérité fondamentale, à savoir que, pour le monde moderne, tous les crimes se résument dans l'absence d'argent; toutes les vertus dans la richesse ; que les bagnes, les prisons, les géhennes incombent équitablement, et sans autre motif que leur détresse, à l'indigent, au peuple des nécessiteux.

Au contraire, les quelques centaines de mille *possidentes* qui détiennent l'assiette au beurre ont pour eux le droit en sa plénitude. Scélératesses, hontes, vices, ridicule, tout est permis à qui paye un impôt suffisant et rémunérateur.

Vous fîtes paraître, monsieur, une compréhension louable de ces choses dans votre salam aux « Petites-Sœurs des Pauvres » que le Pacton, substitut de basse-cour, avait ointes d'abord de cambouis oratoire.

En offrant votre respect à ces malpropres cabotines qui possèdent plusieurs millions d'immeubles, sans compter les valeurs en portefeuille, et qui, pour extorquer encore, pour extorquer toujours les deniers de la sottise, font le simulacre de mendier au profit des garnissaires qu'elles tiennent en réserve pour fausser les scrutins, quand l'Internationale noire a besoin d'un député, vous avez fait le geste le plus significatif de la bourgeoisie contemporaine. Les nonnes catholiques font le même travail que nos saintes diaconesses. Empochant monceaux d'or, elles détournent la pécune du riche des vrais nécessiteux. Chaque nuit d'hiver, des hommes, des vieillards meurent de froid sous les ponts, des femmes accouchent d'enfants morts dans des taudis glacés.

Les Petites-Sœurs des Pauvres acquièrent, pendant ce temps, des parcs, des maisons à sept étages, des domaines ruraux ; elles placent sur le Grand-Livre le produit de leurs vols et de leurs extorsions. Le spectacle fait fluer M. Costa de Beauregard et le doux Coppée, et Me Joseph Ménard.

Vous avez perçu qu'il convenait d'unir vos suffrages aux renâclements de ces grands hommes, et je vous en félicite avec cordialité.

Les Sœurs des Pauvres, monsieur, les Sœurs de charité, ces monstres doucereux et sans en-

trailles, châtrées de tout sentiment humain, nous aident à réduire en esclavage le Pauvre détesté.

Ce sont les bonnes servantes et les auxiliatrices du Capital-Dieu. C'est pourquoi les honnêtes gens que nous sommes ne peuvent les priser trop haut ni les saluer trop bas.

JOE SURFACE, ESQ.

Pour traduction conforme :

L. T.

A MONSIEUR PAUL DE CASSAGNAC

CI-DEVANT NÈGRE

13 avril 1903.

Vous régnez, monsieur, à la façon d'un roi congolais ou d'un prince dahoméen sur les têtes médiocrement intelligentes que couvre le Petit Chapeau. Vous proclamez, chaque matin, les hontes de la « Gueuse », la sainteté du pape, le désintéressement des congrégations, l'honneur du général Mercier et la continence du frère Flamidien. Sur un ton à la fois dithyrambique et poissard, comme un Ezéchiel de la Courtille, vous bavez sur les conquêtes magnanimes de l'esprit humain. Vous êtes l'un des chiens les plus sonores que l'Église emploie à vociférer, tandis que la caravane passe, un des hiboux les plus tenaces à chuinter contre le soleil. On eût fait de vous un garçon de lavoir, un tenancier de maison close.

Mais le service des Hommes obscurs sollicitait votre zèle : entre le métier de souteneur et le métier de croisé, votre choix ne balança guère. Vous prîtes le moins honorable ; plutôt que de tirer le cordon ou de retaper les lits des hôtels borgnes, plutôt que d'assommer les noctambules avec les Apaches de votre jeunesse, vous préférâtes brasser le miel de Ploudaniel, ouvrir les égouts de votre haine contre les champions du droit et de la Libre Pensée. Entre temps, vous rempaillez la défroque de Badingue ; vous conspirez avec les débris de 1867 en faveur de la chie-en-lit bonapartiste. Le délicieux Golfineânu, *vulgo* Mitty, organisateur, à Grenoble, de bals dont la recette... (mais passons), Golfineânu, Dangeau à tant la ligne, qui ravaude, en style perruquier, les mémoires de la duchesse d'Abrantès, marche sous vos pennons. Vous êtes dans la baraque nationaliste le saltimbanque exotique, l'homme aux boucles dans le nez, le mangeur de lapins crus, avaleur de sabre et d'étoupes en feu, celui dont le cri détourne l'attention, permet aux tire-laines, curés, bonnes sœurs et autres pattes-pelues de travailler sans crainte dans les poches d'autrui. Autour de vous se groupent de moindres Cassagnacs, des sous-ordres qui rédigent au besoin votre leader et prennent sans trop d'efforts vos mauvaises manières. Ils n'ont pas tous l'encolure du dogue, ni, comme vous, des pattes en éclanche

de mouton, ni cette peau dont suinte le gras comme d'un pressoir à olives. Ils gagnent des appointements restreints, ils cirent vos bottes, ils vont quérir vos fiacres, sans espérer jamais atteindre au faîte où l'on vous voit, ni devenir, ainsi que vous, l'un des forbans les plus notoires de la presse parisienne, l'ami intime de notre inégalable Poidatz. Cependant ils s'exercent avec ferveur dans le bel art de la calomnie et du chantage. Ils mentent, insultent, écument sans répit. Comme le chinchilla, ils émettent copieusement la puanteur de leurs glandes à moffette ; ils déposent leur excrément au pied des hommes illustres *ad majorem Dei gloriam.*

L'un de ces paradoxures dirigea naguère sa fusée à l'encontre d'Alfred Naquet, le citoyen et le penseur de qui le monde civilisé tient la loi du divorce. Imparfaite, boiteuse comme elle est, cette loi salvatrice a rompu le lien exécrable dont le catholicisme enserrait la famille. Créer un enfer terrestre, un bagne où les deux époux se verraient contraints d'épuiser jusqu'à la mort des calices de fureur et de désenchantement, river pour toujours deux êtres désunis, afin d'assurer la domination du prêtre sur la conscience des époux, ce fut la tactique scélérate de l'Eglise pour qui les noirceurs les plus abjectes, les crimes les plus inhumains deviennent chose toute simple — à vrai dire, un jeu — dès qu'il faut assurer sa

domination et gouverner les hommes. Naquet a ouvert le bagne, ramené les damnés à la lumière. Après lui Paul et Victor Margueritte, assumant la noble tâche, préparent une forme plus rationnelle encore du divorce, une loi sans aucune trace de l'antique institution matrimoniale. Comme tout contrat, le mariage, si longtemps immuable et sacramentel, pourra désormais être résilié par le simple vouloir des parties contractantes. Là, comme partout ailleurs, il importe de chasser Dieu, de ne plus soumettre les transactions humaines à cette hypothèse malfaisante et surannée. N'en déplaise à M. Lemaire, volaille primée au concours du doctorat de l'année 1902 (ta seconde, ô vingtième siècle), l'union religieuse « n'est pas supérieure à celle qui se fait à la face des hommes ». Comme le Fétiche n'intervient que par ses ministres, que ces ministres sont voraces, ennemis naturels de la raison, de la beauté, de la science, il convient de leur fermer la porte au nez, de balayer au plus vite le pied sale qu'ils fourraient jusqu'ici dans le lit nuptial.

Toutefois ce n'est pas à propos du divorce que la verve de votre gâte-sauce brilla ces jours derniers. Il vitupère Alfred Naquet à cause que le grand historien de *La Patrie et l'Humanité* déclare son dégoût pour Jeanne d'Arc, l'hystérique visionnaire à qui l'on doit peut-être le triomphe des Valois sur les Plantagenet. Le godelureau impar-

faitement dégrossi de l'école primaire ne devrait pas oublier que le hideux Charles VII (ah! la monarchie française, combien figurée avec justesse par un lis!) abandonna sa guerrière aux mains des Anglais et qu'elle fut condamnée par un « tribunal ecclésiastique » pour le compte des geôliers britanniques. Mais où votre Eliacin bavache et mérite que vous lui donniez sur les doigts, c'est quand il énonce les apophtegmes que voici :

« Naquet a une excuse que ne sauraient invoquer certains de nos confrères qui impriment imperturbablement le même cliché : il est juif, et, comme tel, il a le droit d'ignorer notre histoire ; mais il abuse vraiment de la permission, quand il exprime cyniquement le regret que l'intervention de Jeanne ait soustrait la France à la domination anglaise. »

Ah! monsieur! quelle vilaine façon de parler corde dans la maison d'un pendu ont les petits crétins que vous élevez à la brochette! Quoi! Naquet, parce qu'il est juif, a le droit d'ignorer l'histoire de France! Alors, monsieur, vous qui êtes nègre, de quel droit en parlez-vous? A l'époque de la guerre de Cent ans, guerre entre deux maisons féodales (issues l'une et l'autre de l'Anjou), et non entre *la France* et *l'Angleterre*, puisqu'elles n'existaient pas en tant que nations, votre famille habitait encore les forêts vierges et les arbres séculaires dont vous êtes descendu.

Vous n'étiez point anoure dans la personne de vos ancêtres, et mesdames vos aïeules grimpaient aux baobabs. Si vous êtes à présent autre chose qu'une manière d'anthropopithèque mené par le fouet, cravachable à merci, une sorte de chimpanzé ou de gibbon, un gorille plus hideux, puisqu'il unit à la malpropreté du singe la crasse du baptême, c'est à la Révolution française que vous le devez. C'est elle qui s'est efforcée de vous rendre un homme, si vous n'aviez été pétri dans la boue avec quoi l'on fait des catholiques. Elle a tenté de vous arracher à votre forêt, mais vous n'en êtes sorti que pour entrer dans la caverne sacerdotale. Ne parlez pas des juifs, ô moricaud ! Ils avaient des poètes, des penseurs, des historiens, ils avaient Spinoza, lorsque vos ataves, en se grattant la fesse, épluchaient les noix du cocotier. L'impudence du nègre ne doit pas monter au delà du *cake-walk*.

Il est vrai que vous pouvez alléguer, dans votre maison, un geste historique, celui du frère de madame votre mère, qui, grâce à des pistolets truqués par Granier de Cassagnac, assassina le pauvre Dujarrier, à la suite d'une orgie, ah ! combien simiesque ! chez Alice Ozy. Le malfaiteur, Rosemond de Beauvallon, s'évada ; condamné par défaut, il mourut paisiblement sous les bananiers paternels :

Ah ! rendez-moi ma Guadeloupe !

Mais son aventure, qu'on oublie un peu trop aujourd'hui, reste cependant inscrite au greffe de la cour d'assises. Elle pourrait vous enseigner la prudence. Les juifs sont entrés dans l'histoire au nom de la raison et de la vérité. La famille Cassagnac, avant de servir le Sacré-Cœur et le prince Victor, avait déjà pris les armes pour faire à ses ennemis le coup du père François. Croyez-moi, monsieur, la porte de la Révolution française vaut bien celle des *Causes célèbres* ; quand on a chez soi de pareils souvenirs, on ne saurait montrer une circonspection trop attentive ni remémorer avec trop de politesse les origines d'autrui.

A ÉDOUARD VII

ROI D'ANGLETERRE

1er mai 1903.

Sire,

La Fée ironique ou maternelle qui guerdonne les rois de prérogatives alternées, les offrant tour à tour aux exécrations ou à l'enthousiame frénétique des peuples, couronna votre berceau de quelques avantages solides et constants.

Vous fûtes, jusqu'à la soixantaine, le jeune homme idéal et représentatif, aimé des fournisseurs et des demi-mondaines, révéré sur les hippodromes, taillant à banque ouverte, imposant aux gentlemen du monde civilisé le choix de vos cigares et le tour de vos chapeaux. Gras, bedonnant, les paupières lourdes, avec l'œil congestionné par les matins du baccara, vous fûtes

l'arbitre des élégances, le dandy étalon des hommes de votre âge. Vous eûtes la gloire de promulger des cravates, d'imaginer des complets et de lancer des parfumeurs. Par surcroît, vous preniez la peine de ne pas être un sot, comme Grammont-Caderousse ou le prince de Sagan. Mais le monde voulut bien absoudre en vous ce vice rédhibitoire chez un simple gentilhomme. Il est en effet loisible à un prince héritier de faire voir l'esprit qu'il a.

A présent que l'automne vous avertit de faire la retraite et de consacrer à de moins frivoles soucis les jours de la maturité, l'heureux trépas de la reine, votre mère, a placé dans vos mains le sceptre d'Edouard-aux-longues-jambes et la paix commerciale dans l'âme de vos créditeurs.

En outre, ce Paris qui vous aima, pour vos gilets, pour vos fredaines, pour votre condescendance, pour la bonté que vous eûtes de boire bouteille dans ses restaurants de nuit, vous offre, aujourd'hui,les abois des nationalistes grotesques et nauséabonds, depuis Millevoye qui crache comme un alpaga, jusqu'à Massard qui hurle comme un barbet de camelot, en passant par Boubou qui, ne pouvant plus mordre comme un aspic, bave comme un limaçon.

Tel est le don de joyeux avènement que vous offre la « Capitale du monde » par la voix de ses « Français » les plus authentiques, surpris de ne

pas lécher, pour cette fois, les bottes d'un prince qui les honore de sa visitation.

*
* *

Aussi, parlant dans votre personne à l'Angleterre et saluant en vous le grand peuple que vitupèrent ces goujats, nous apportons à votre cortège officiel, à cette pompe surannée que le protocole vous impose, un amour véritable pour le représentant de la nation qui garde, seule encore parmi les États européens, le culte du droit et de la liberté.

Vous êtes « un renard jaune dans une famille de renards bleus », aussi bien parmi les monarques vos frères que parmi vos cousins de Hanovre. En 1715, la Grande-Bretagne avait le choix entre soixante *yellow fox*, car elle ne voulait pas, étant royaliste, sortir des Stuarts, qui viennent des Tudor, qui remontent aux Plantagenet, ainsi que l'ignore M. Jean de Bonnefon. Parmi les descendants de Jacques Ier, on choisit votre aïeul George, à cause qu'on le savait antipapiste convaincu. Les quatre George à sa suite montrèrent l'exemple de la plus auguste nullité, les deux premiers stupides, le troisième dément, le quatrième ivrogne forcené. Grâce à leur ineptie, l'Angleterre prospéra, fut libre, se couvrit de gloire, enseigna le Continent et l'Univers.

Au dix-huitième siècle, la France était une colonie anglaise ; au dix-neuvième l'Angleterre devint une colonie française. Ceci peut paraître obscur et demande quelques explications. Donc, en 1726, vous éduquâtes Voltaire et Montesquieu. Vous eûtes des ambassadeurs glorieux : Walpole, David Hume et Gibbon. Sans mylord Bolingbroke, le *Dictionnaire philosophique* n'aurait pas vu la lumière ; sans Blackstone, le constitutionnalisme français fût resté dans les limbes. Mais à l'âge suivant, la France anima Burns Godwin, auteur de *Caleb William*, et sa femme, Mary Woltonscraft, la première des féministes, et Lévis, et plus tard Shelley, Byron, Carlyle, du souffle magnanime de sa Révolution.

Tout Français qui pense est plus ou moins Anglais ; tout Anglais qui aime les victimes, quelles qu'elles soient, porte un cœur français. Et voilà qui justifie abondamment la haine que vous portent les bedeaux de la Patrie française. D'ailleurs les échanges n'en sont pas restés à ces glorieux présents. Vous nous avez pris le *God save the King*, flagornerie musicale de Racine et de Lulli aux fistules de Louis XIV. Prenez encore la *Marseillaise*, que salivent tour à tour les bonnes sœurs et les mouquères du président Loubet. Cédez-nous le *Rule Britannia*, ce chant d'un peuple libre qui a conscience de sa force et de sa majesté.

*
* *

Si, dans les pompes que vous allez subir, vous pouvez un instant détourner votre vue et du gilet d'Alfred de Musset, porté par Escudier, et des lanternes qu'allumeront pour vous les chemisiers de la place Vendôme, il vous amusera peut-être d'appliquer à la philosophie de l'Histoire votre bâillement intérieur. Ah ! sire, gardez-vous bien de réfléchir là-dessus. Outre que la réflexion ne convient point à la dignité des personnes royales, il vous serait impossible de noter le moindre progrès ; vous constateriez, de prime abord, que la France, comme la Gaule au temps de Jules César, est divisée en factions.

« Qu'est un whig ? demandait un quidam à Jonathan Swift. — Un tory hors du pouvoir. »

Ici, les choses ne vont pas avec tant de simplicité. La plèbe des salons, des casernes et des couvents n'a plus rien de commun avec le peuple de France — l'Affaire Dreyfus l'a surabondamment prouvé. Nous ne sommes les compatriotes ni de la racaille antisémiste, ni de la vermine congréganiste, ni de la ménagerie orléaniste, ni des cosaques du « Petit Chapeau ».

Certes, vous avez aussi des nationalistes, des *jingoës*. Ce sont, comme chez nous, des affamés que tente l'assiette au beurre, des pieds-plats qui ne sauraient vivre sans dépenser de l'argent, des

pleutres qui marinent dans un perpétuel besoin de luxe, de toilettes et de superstition. Les nôtres se disent « paysans de France », autochtones, aborigènes, alternativement celtes, gaulois ou latins, sans comprendre au juste ce que ces mots veulent dire, mais toujours prêts à crier : « Vivat ! » aux bouchers en uniforme et « Mort ! » à ceux qui ne mènent d'autre combat que la lutte du travail. Conscients ou non, ils représentent les troupes du beau monde — noblesse incorrigible, irréductible clergé. Chez vous, ils se nomment les « Papistes ».

*
* *

Ceux-là, riches ou pauvres, nobles ou roturiers, légitimistes ou communards repentis, ceux-là vous exècrent avec sincérité. Non pas vous, Edward VII, le gentleman, le prince à qui l'on fait des courbettes (les leurs vous surprendront par des raffinements de bassesse que Millerand peut jalouser à bon droit), mais vous l'Angleterre, la Discussion, la Réforme, le Parlement, la Liberté !

Ils se plaisent à dire, ils se forcent à croire de leur mieux que la grandeur anglaise émane des rois, des *horse guards* et des perruques gothiques sur le chef des magistrats, du respect immense que l'Angleterre porte à son aristocratie, du

droit d'aînesse qui, disait Johnson, ne fait qu'un sot par famille. Ils appellent ces choses « traditions », ils se méprisent — les cuistres ! — de n'en avoir pas. Mais tout au fond de leur cœur tremblant et de leur intelligence corrompue, ils savent bien que la véritable Angleterre est celle qui, malgré sa déférence aux vieilles choses, malgré la part faite à la sottise, à la bigoterie, aux reliques d'autrefois, s'est développée au loin, au large, dans le vaste monde, par le *self-help* et le *self-government*.

Ceux (en est-il ?) qui prirent contact avec l'Histoire, dans la pénombre de leur mentalité, voient briller les dates coruscantes de la révolte, fastes consulaires des franchises britanniques : la *Magna Charta*, la déclaration du Parlement, le roi chef de l'Église anglicane, et la guerre civile, et la mort de Charles Ier (qui se vit perdu quand les geôliers servirent à sa table des mets non couverts, des cuillers sans cadenas) et la Révolution de 88, et le *bill for rigths* qui fait de l'Angleterre « notre sœur aînée en liberté », et Cromwell et Wilberforce, que Macaulay aurait pu nommer aussi un « prince généreux ».

Néanmoins, ils vous jetteront les Boërs à la tête, ces récidivistes de l'expédition de Chine, ces complices du tzar, du tzar bourreau de la Finlande et de Tolstoï. Au fond, Massard et Millevoye et Drumont et les autres ne se soucient pas

plus de ces brutes que de Fashoda ou d'un congre pourri.

⁂

Mais vous représentez la Civilisation au Transwaal comme ailleurs ; mais, si vous écrasez, là-bas, deux petites Républiques sur un territoire volé aux Cafres par les ancêtres de Krüger, les nationalistes rêvent d'en faire autant à leurs concitoyens ; mais ce qu'ils redoutent plus que tout au monde, c'est que de même que Cromwel disait : « Seigneur, délivrez-moi de sir Henri Vanne », les Français ne vous disent, plus justement encore, à vous qui passez pour avoir eu la plus grande influence dans la paix africaine : « *King* Édouard, sauvez-nous de l'alliance russe et des gredins qui fondent sur elle notre asservissement ! »

Les considérations que je me fais l'honneur de soumettre à Votre Gracieuse Majesté ne sont pas faites pour la divertir au delà de ce qu'impose le respect. Mais, Sire, vous ne l'ignorez point : on vous prodiguera les voluptés officielles, des turbans à la Lucullus, des archevêques, des danseuses et des vers de Rostand, par Mme Segond-Weber. Tout n'est pas rose dans votre état, que rembrunit encore la fréquentation de Delcassé !

Quand vous entrerez à l'Opéra sous les feux

combinés des regards et des girandoles, quand vous recevrez le salut de Pedro Gaïhard, la révérence d'Arthur Meyer et l'accolade pieuse du président Emile, songez, de grâce, au vers de votre Alexandre Pope :

In folly's cup still laugh the joy !
Dans la coupe de la folie rit cette bulle d'eau : la joie.

Buvez donc la coupe afin de gagner votre liste civile, tout en faisant un effort magnanime pour demeurer joyeux.

AU PRINCE D'ARENBERG

PALEFRENIER

6 mai 1902.

Vous êtes prince, monsieur, et prince belge en outre, ce qui, — savez-vous ? — n'est pas une gloire à dédaigner. Issu du Brabant, vous avez, pour frère de noblesse, le comte de Bocarmé. Son aïeul tient un rang distingué parmi les empoisonneurs célèbres, entre Desrues et Lapommerais. *Item*, le prince de Chimay, arrière-petit-fils de Thérésa Cabarrus, dont la femme continue, avec un joueur de *cymbalum*, les comportements qui désignèrent à l'admiration des foules, Notre-Dame-de-Thermidor.

Vous êtes moins fameux que ces illustres ; l'on s'enquiert de votre lignage, de votre *pedigree*, si j'ose m'exprimer ainsi. Avez-vous, dans la personne de vos ancêtres, glané des éperons à la

bataille de Courtrai ? L'empereur d'Allemagne est-il, comme pour Esterhazy, le chef naturel de votre blason ? Comptez-vous, dans votre arbre généalogique, un ou deux cocus de la façon d'Henri IV ? Votre père-grand a-t-il servi dans l'armée de Condé ?

Le public ne connaît votre maison que pour avoir prêté ses titres au « beurré » qui fait la gloire des assiettes à fruits et règne en maître sur le dessert des bourgeois. — « Tu t'appelleras Périgord pendant la saison des truffes et Montmorency pendant la saison des cerises », disait, sous Napoléon III, feu M. de Brissac à un Talleyrand qui voulait annexer les titres de sa mère, fille unique du dernier Montmorency.

Quant à vous, monsieur, vous n'avez ni truffes ni cerises ; mais vous avez une poire. Combien de gentilshommes, parmi les plus huppés, n'en pourraient dire autant?

Comme vous représentez l'élite de la nation française, comme vous êtes, avec les vieux et jeunes beaux de l' « Œillet blanc », l'orgueil, l'espoir de la monarchie héréditaire ; comme Baragnon attend votre Philippe VII pour vendre son journal et Maurras pour emmagasiner d'autres crachats que les phlegmes des personnes catarrheuses, vous préparez les fastes de vos conquêtes par de généreux labeurs et de nobles pensements. Vous ne songez pas, comme Déroulède,

a prendre Strasbourg au dessert d'une mangeaille tricolore, ni, comme les jésuites, à susciter une levée de boucliers contre les nations rebelles au pape et au Gesù. Vous êtes cependant représentatif des croisés modern-style, un peu crevés, un peu ladres, un peu ataxiques, moins bien en chair que ceux dont vous croyez descendre ; car, ainsi que disait Rivarol, vous êtes fort « descendus ». Vous n'avez ni rognons, ni cœur, ni esprit, ni culture; vous avez des membres d'eunuques avec des âmes de garçons tripiers. Vos colères toussottent ; vos haines portent de la flanelle ; vous ne sauriez beugler : « Mort aux juifs ! » pendant un petit quart d'heure, sans vous inonder immédiatement de béchiques ou de liqueurs fortes, suivant le degré d'insénescence où l'on vous voit.

D'autres sont médecins, journalistes, agriculteurs, cuisiniers ou poètes, d'après le hasard des fortunes et la disparité des vocations. Vous, les nobles, vous êtes inutiles, inutiles avec ostentation, avec fracas. Vos « hommes du monde » : Syveton, Golfineânu, chassé de Grenoble pour un délit qui n'avait rien de commun avec les apocryphes de Stendhal, ont manqué leur destin en ne se faisant pas valets de chambre.

Les petites actrices et les grandes cocottes apportent à vos pieds la récolte de leurs bas, en attendant que les filles des banquiers juifs ou des porchers yankees redorent vos créquiers, vos mer-

lettes et vos lambrequins. On vous estime dans les confessionnaux. Vous croyez à l'immortalité de l'âme (vos âmes !), à la transsubstantiation, à la Vierge de Lourdes, à la chasteté des moines. Vous avez pour Flamidien les yeux du président Puget.

Dans les sauve-qui-peut au bazar de la Charité, de réparatrice mémoire, vous chargez sur vos femmes comme un escadron de cosaques ; ces malheureuses pintades, gorgées d'eucharistie et de sottise, n'ont plus qu'à griller en paix, comme un boudin noir devant le feu. Telle est votre façon chevaleresque de braver le danger.

On vous connaît dans tous les clubs où des snobs riches se conglomèrent pour travailler à des sottises. Chauffeurs, yachtsmen, chasseurs, vous écrasez des êtres faibles, perdreaux, vieilles femmes, petits enfants, et la dynamite épargne, on ne sait pourquoi, vos automobiles, vos chiens, vos embarcations de plaisance, oiseuses et laides presque autant que vos personnes.

Vous conspirez aussi, vous chouannez à vos moments perdus, Charettes de tripots, La Rochejaqueleins pour restaurants de nuit. Lorsque vous ne trichez pas au baccara comme les patriciens de « l'Épatant », lorsque vous ne truquez pas sur les champs de courses comme ce Clermont-Tonnerre (*etiamsi omnes, ego non!*), banni de tous les hippodromes, vous marmitonnez de petites ordures dont rougirait une mouche

de police, un souteneur et même un capucin.

Vous, monsieur, qui possédez en biens fonds plusieurs millions de rente, à qui la présidence du Suez fait gagner par an quelque cinq mille louis, il n'est pas dans vos us de biseauter des cartes ou de vaquer à la poussette, suivant la coutume du général Jacquey.

Non. Vous entreprenez des choses majeures, vous faites outrager des vieillards par vos escadrons volants de jeunes brutes, et ramasser le crottin de vos chevaux pour l'envoyer à la tête de vos hôtes — de vos maîtres, entendez-vous — quand ces naïfs, crédules en la parole donnée, vous font l'honneur de s'asseoir dans les mauvais lieux où vous régnez. Président de la Société des Courses, maître de cette Cour des miracles où vos bookmakers, vos propriétaires, vos jockeys détroussent les pauvres diables, vous avez l'impudence de huer le ministre d'un peuple qui se reconnaît et ne veut plus de vous.

Naguère vous insultiez à coups de canne le président Loubet. Il vous en a fait ses excuses ; il vous a promis d'être sage ; mais pensez-vous que la Nation acquiesce à l'amende honorable de ce vieux monsieur ? Il peut se confondre en platitude ; il peut, dérogeant au devoir constitutionnel, manifester de honteuses préférences pour les goujats blasonnés qui le bernent et le compissent : d'autres que lui sauront châtier comme

il faut vos insolences et vos mauvais coups.

Les sermons du comte de Mun, les engueulades du prince d'Arenberg ont assez duré comme cela ! Vous êtes, calomniateurs didactiques ou voyous mal embouchés, justiciables des mêmes nasardes et des mêmes soufflets vengeurs. Certes il est confondant que l'on puisse voir encore un moine gris ou noir, un ensoutané dans les rues sans que les chiens et les gavroches fassent « une conduite » à l'obscénité de son costume. Il n'est guère moins extraordinaire que les membres des grands cercles, les insulteurs de la noblesse française, les mufles que vous êtes, puissent marcher librement sans recevoir à la face toute la boue et les eaux ménagères qui stagnent dans les ruisseaux.

Le jour des « courses royales », votre ennemi était chez vous, fort de la parole donnée. Comme vous êtes des menteurs, vous avez manqué à votre parole, comme vous êtes des lâches, vous l'avez insulté quand il était sans armes.

Pour en être arrivé au geste des Christiani, des Aulan, au vôtre, prince d'écurie, il a fallu bien des croisements ignominieux, et les maréchaux de l'Empire, et la culture des jésuites, et la reproduction de la race par un peuple de laquais. On se demande à quels manants, prêtres ou charretiers, vos mères ont dû ouvrir leurs alcôves pour enfanter des veillaques si représentatifs et des drôles si complets.

A MONSIEUR GORON

ANCIEN CHEF DE LA SURETÉ

Ainsi donc, monsieur, renouvelant à chaque heure la face du peuple et la mécanique des cités, les hommes succèdent à leurs devanciers. Comme une vague efface le moutonnement du flot qui marche devant elle, une génération abolit ce qui fut le charme et l'orgueil des aînés. Morale, drame en vers, « sanctuaires » peu ou prou miraculeux, musique de danse, opinions politiques, dentistes, prédicateurs et cuisiniers, tout casse, tout lasse, et vous n'ignorez point que ce n'est pas avec les vieilles lunes que les étoiles se refont. Elles montent en graine, les *professionnal beauties* qui, tantôt se dessèchent, et tantôt se poulardent ; les ténors perdent l'ut dièze et la pastosité qui les rendaient non moins adorables que les plus héraldiques officiers de cavalerie, cependant que les policiers eux-mêmes,

dont vous fûtes, abandonnent à leur jeune postérité les arcanes de la filature et les dossiers de la Tour pointue.

Cependant que vous goûtez la joie innocente de ne point travailler sous les ordres un peu verjus de l'hépatique et antipathique préfet Lépine ; cependant que vous rédigez mémoires, sous-mémoires, contre-mémoires, historiettes et souvenirs, Gabrielle Bompard, qui fut jadis votre cliente sensationnelle, rendue à l'existence bourgeoise, abandonne pour jamais la scène pénale où son espièglerie de la rue Tronçon-Ducoudray lui procura, pour ses débuts, de grands et légitimes succès. Vous nous avez narré minutieusement l'anecdote de la malle, du fiacre et des cheveux de ce pauvre Gouffé passés au noir par les sucs de la putréfaction ; la gentillesse, à l'audience, de la fille Bompard, si j'ose emprunter à la magistrature ses formes élégantes ; puis les sombres anathèmes d'Eyraud ; enfin, la cocasse intervention de M. Liégeois, psychiâtre de Nancy. Les jurés ne partagèrent point l'avis de ce galant homme, touchant la suggestion. Malgré les mignardises, le piquant et l'insolence de Gabrielle, malgré son chapeau Gainsborough, on lui prodigua les années de réclusion, et la maison centrale — roche tarpeïenne — succéda promptement aux capitoles du prétoire. A présent, la délicieuse créature qui suicida Gouffé, comme,

plus tard, les geôliers d'Umberto devaient suicider Bresci, fait dans le monde sa rentrée, exquise comme devant, agréable aux journalistes, sympathique aux bureaucrates, concupiscible aux calicots.

Avant elle un ange non moins déchu, non moins regrettable, et qui, par son allure élégiaque, faisait songer un peu à Mme Lafarge, cette Eloa de l'arsenic, une autre Gabrielle, épouse Fenayrou, était enfin rendue à l'estime de ses contemporains. Mme Fenayrou est une chrétienne sincère, une épouse comme l'Église catholique en élève sur ses genoux. Après qu'elle eut badiné quelque peu avec Aubert, ami et confrère de son conjoint, parce que le traître ne voulait pas se dessaisir pour les Fenayrou de je ne sais quelle médecine dont il se disait l'inventeur, le couple pharmaceutique l'assomma dans une cave du Pecq. Obéissant aux injonctions de son mari, Gabrielle avait mandé son amant,

Comme au beau temps de leur ivresse,

puis, l'attendant contre la porte, l'avait fait choir sous le marteau de l'assassin. Après quoi, ces honnêtes gens lièrent le cadavre avec des tuyaux à gaz dont le plomb se trouva trop léger, ne donna pas un lest suffisant. Aubert, dilaté par une longue immersion, revint à la surface comme le corps de

Mary Roget, dans la nouvelle d'Edgard Poë. Il ne fut pas malaisé de prendre la piste des meurtriers. Votre collègue Macé, nonobstant l'infatuation qui le distinguait obstinément, ne rata pas les Fenayrou, et la cour d'assises travailla pour eux.

Les salons gardèrent leur sympathie à Gabrielle. Une ex-jolie femme, contemporaine des Haussmann, qui avait marié au baron de Prinsac, noble à court d'argent, sa fille, grosse dondon qui faisait dire qu'elle était elle-même la plus énorme tour de sa baronnie, prenait des airs penchés pour apprendre à ses hôtes que « la baronne avait été sur les mêmes bancs que cette pauvre Gabrielle, dont la première communion édifia tous les cœurs ».

Le tzarewitch de Montélimar, autre communiant plein d'édification, a peut-être sollicité la grâce de Mme Fenayrou, tant l'eucharistie aplanit la distance. Et, vraiment, c'est une pensée, on le peut dire, cordiale, que celle du mépris où les jurés tiennent la vie humaine, et des encouragements dont ils guerdonnent messieurs les chourineurs.

Je ne parle, bien entendu, ni des chartreux, que la troupe, fantassins et cavaliers, incite à l'éventrement des folliculaires, ni des agents qui cassent les tibias et défoncent les côtes pour obéir aux curés Valadier, Solange, aux rédacteurs

du *Sillon*, ainsi qu'à leur propre férocité. Ceux-là sont les tueurs officiels, maillotins, reîtres et ligueurs prébendés, tenus en grande estime par la troisième République. S'ils nous font l'honneur de casser notre squelette et de réduire nos muscles à l'état de beefsteak, nous avons la certitude que leurs comportements agréent aux ministères et qu'ils sont ordonnés par la Préfecture. Mais les vrais assassins bénéficient d'une pareille immunité.

Le jury, cruel jusqu'à la démence quand la peur étreint les bourgeois qui le composent, le jury qui a fait guillotiner Vaillant, dont la bombe n'avait pas fait même une blessure grave ; le jury qui, pour les délits de pensée et les actes de révolte se montre plus cruel que Domitien, et plus extravagant que Caligula, n'a que sourire à l'adresse des meurtriers notables, dès que l'enquête a établi que leurs motifs sont manifestement ignobles, et qu'il se trouve en présence de véritables gredins. Le crime passionnel, de tous le plus hideux, celui qui devrait avoir pour conséquences les pénalités les plus graves, les plus infamantes, puisqu'il suppose de la part du délinquant une méconnaissance totale des sentiments de justice et de pitié, la vengeance du mari qui saigne deux victimes parce qu'il a cessé de plaire à la malheureuse que la loi semble lui donner en toute propriété, ces horreurs enchantent la dou-

zaine de boutiquiers appelés à statuer sur l'homicide et le vol qualifiés. Un bandit comme Cornulier sort absous du prétoire, ayant licence de reprendre sa vie infâme, crapuleuse, avant même que les os de sa victime soient refroidis. Les atteintes à la propriété suscitent, comme il convient, la malveillance du tribunal populaire ; là-dessus pas de raillerie ; nulle excuse n'est admise.

Pour les dandins de la bourgeoisie, il vaut mieux tuer une femme adultère que dérober un chanteau de pain. A l'homicide le pardon intégral, ou du moins les circonstances atténuantes, à l'écrivain le bagne, aux faméliques la prison, aux vitrioleuses, aux mégères, amazones du poignard ou du revolver, les bravos du prétoire et les aménités de la presse. En attendant que Loubet, ce qui ne tardera guère, invite à dîner les héros du progrome et le gouverneur de Kichinew, ne reverrez-vous pas, monsieur, l'une et l'autre Gabrielle, qui valurent tant d'éclat à vos recherches, tant de renom à votre perspicacité ?

A MONSIEUR LOUBET JUNIOR

ENFANT DE FRANCE

13 mai 1903.

Monseigneur,

Cependant que le Roi, votre auguste père, faisait splendir, au pays de l'aurore, le huit-reflets qui lui sert de couronne ; tandis que le désert prosternait à ses genoux les danseuses du ventre, les cheiks, les dromadaires conquis par Bugeaud ; tandis que ce monarque, irréprochable et valeureux, affrontait la constipation sous la forme de dattes et la tympanite sous la forme de couscous ; puis, lorsque, désertant les rives africaines, il eut quitté le pays de Tertullien, de Max Régis et d'Hamilcar Barca pour offrir à votre cousin d'Angleterre cette hospitalité que la grande nation républicaine, avec l'assentiment des contribuables, prodigue aux souverains en villégiature, depuis Nicolas II jusqu'à Ménélik, — non

moins cher aux cléricaux, — les progrès de Votre Altesse Royale dans les choses de la piété ne cessèrent pas, un instant, d'unir la France et Rome au nom du Sacré-Cœur. La reine-mère, dont les saintes leçons firent de vous un catéchumène qui réjouit les Trônes, qu'approuvent les Dominations et que les Chérubins à tête de taureau proclament, chaque soir, devant Monsieur de l'Être, n'a pas un instant failli à la tâche édifiante commise entre ses mains par la clairvoyance du Très-Haut. Marchant l'égal du kronprinz, du tzarewitch et des infants d'Espagne, vous avez reçu, pareil à ces nobles adolescents, l'éducation qu'il convient que l'on voie aux héritiers des maisons dont vous êtes : Hohenzollern ou Bourbon, Loubet ou Romanoff. Celui qui gouverne les empires, accommodant les desseins des hommes à la prospérité de son Église, eut soin de vous choisir un père qui, sous son visage de lapin blanc, ne porte pas l'« âme atroce de Caton » et dont la fermeté se peut comparer au fromage mou que Don Quichotte écrasait dans l'armet de Mambrin. Dans la vespasienne militaire, avec son chapeau cabossé comme la tiare de Rouchomowski, sa barbe ruisselante des crachats nationalistes, il donne l'exemple de la soumission aux Hommes obscurs et, c'est vous, Monseigneur, qui, pareil à la fille d'Agamemnon, portant un cierge de cire, le bras droit lié d'une bandelette à franges d'or, mar-

chez vers l'autel pour accomplir un rite propitiatoire, dont vous êtes à la fois l'hostie et le bénéficiaire demandé par Calchas.

Dans quelques jours, à Saint-Philippe-du-Roule, devant Paris, devant la France rationaliste, cependant que fonctionnent les laboratoires, que des maîtres enseignent à leurs disciples la chimie organique et l'anthropologie et la succession historique des époques, traîné dans les carrosses de l'Élysée, par des laquais portant la cocarde tricolore, escorté par le précepteur ecclésiastique, dont la comtesse de Mun a guerdonné votre dévote mère, vous communierez « avec beaucoup d'édification », tout comme le petit Rouvier ou Mlle Jaurès.

Réconfortant spectacle pour la Congrégation !

Depuis qu'Émile Ier entendit le tzar *lui* causer (pour employer le langage usité par vos ataves), l'appétit des grandeurs, le besoin de trahir son mandat, incrustés dans son encéphale, métamorphosèrent en une sorte de Félix Faure sans prestance le royal bourgeois de Montélimar. Et, comme pour conquérir des honneurs il sied de ramper devant les ennemis de la République et de la Libre Pensée, le pauvre homme, componctueusement, génuflecte devant le Sabre alterné avec le Goupillon.

Appointé par le travail des laborieux et des athées, qui ne peuvent acquérir une falourde ou

boire un verre de vin sans payer leur quote-part des douze cent mille francs alloués à Sa Fainéantise, le président Loubet, même prosterné devant l'erreur galiléenne, aurait pu commettre le soin de vous gaver d'eucharistie au curé de Mme de Montélimar, qu'il embrasse avec tant de pompe, ou bien encore au desservant de Villefranche-du-Rouergue, le premier homme du monde pour ce genre d'exhibition.

Mais Votre Altesse Royale, non moins éclairée que le duc de Bourgogne, encore que le Fénelon de bazar qui l'a instruite n'ait peut-être pas le beau style académique dont M. de Cambrai offre de si pompeux modèles, Votre Altesse Royale a compris déjà qu'une cérémonie, en quelque façon morganatique, une première communion *a remotis*, une confirmation de province, une adhésion incognito à la vomissure du catéchisme, ne pouvait satisfaire ni le père Coubé, ni le père du Lac, ni surtout le père Vigoureux, éducateur, ainsi que chacun sait, de la jeunesse chrétienne. Vous donner au bout des doigts un sandwich d'Absolu, tandis que vous

Tirez la langue avec un excessif amour,

vous bénir et vous énollier de Saint-Chrême n'est pas précisément le but suivi par vos saints directeurs. Non ! Ce qu'ils recherchent avant tout, c'est

le démenti public donné au régime démocratique, par celui-là même qui devrait être son gardien, puisqu'il en est le salarié ; ce qu'ils recherchent, c'est un scandale profitable à l'Internationale noire ; ce qu'ils prétendent, c'est donner avec leur main crochue, aux ongles immondes, un soufflet sur la face de « la Gueuse », comme parle Cassagnac, le nègre, dont vous raffolez.

Certes, l'Église n'a pas à se plaindre. Les grandes communions, les grands baptêmes foisonnent depuis quelque temps. Parvenu, enfin, à l'âge de raison, le gracieux Deschanel, pavoisé de quarante-huit ans à peine, courba la tête sur les mêmes fonts où Pollonnais lâcha son Élohim au profit du Sacré-Cœur. L'un et l'autre goûtant le sel, irrorés d'eau bénite, connurent l'attouchement du Paraclet, la visitation de l'Esprit, qui ne leur était pas inutile, même au temporel.

Épousant une comédienne, dont les hanches tiraient depuis deux ans à Catulle Mendès de flamboyantes prosopopées, M. Jacques Richepin ne crut pas devoir atténuer le « grand mariage » qu'il faisait. Face à face, dans le chœur de Saint-Sulpice, avec la jeune belle qui porte son nom, il goba le « pain des anges », et ce ne fut pas un spectacle du Pont-Neuf que de voir l'auteur des *Blasphèmes* gravement agenouillé devant le maître-autel, pendant que son « spermato-

zoaire » boulottait Gaspard sur un coussin de velours blanc.

Mais ces pâles ferveurs de juifs et de cabotes, ces extases au cold-cream, assaisonnant de blanc gras les « saintes espèces » n'ont, auprès de la manifestation œcuménique du Roi votre père, d'autre valeur que celle d'une rose en papier peint effeuillée sur les sacrés parvis. La France est toujours la fille aînée de l'Église. Loubet, Capet, les rois se suivent et se ressemblent comme les gouttes d'un évier. Restent les façons de Louis XIV, qui ne brillent peut-être point chez Votre Altesse Royale d'un excessif éclat. Mais le sieur Mitty, professeur de maintien au Petit Chapeau, vous les inculquera pour un prix abordable, et si vous êtes mécontent des préceptes qu'il vous donne, vous pourrez vous divertir quelques heures à lui loger des coups de pied au bas du dos.

AU R. P. ALBERT

ASSOMMEUR S. J.

20 mai 1903.

Monsieur,

Vous l'avez dit excellemment, et cet aveu, recueilli de votre bouche, acquiert un prix inestimable : la France marche à la guerre civile et religieuse, à la boucherie immanente, au carnage sans pitié qui fondera son avenir intellectuel.

Tout recommence. Vico donnait avec raison le *corso e ricorso* des événements comme une loi primordiale de l'Histoire. L'humanité, au lieu qu'elle se renouvelle et progresse vers un état moins abject, réitère à chaque instant les mêmes sottises, les mêmes horreurs. Au vingtième siècle, après la Révolution, après Diderot, après Renan, après Claude Bernard, après l'ethnographie et l'anthropologie et la

linguistique offrant aux hommes un trésor de connaissances qu'Helvétius, que d'Holbach et Montesquieu ne soupçonnèrent point, mais dont les fermes esprits des encyclopédistes n'eurent aucun besoin pour atteindre à la vérité, la France en est juste au même point qu'au lendemain de l'assemblée de Péronne. Dans l'ordre logique, sinon dans l'ordre chronologique, l'année 1903 succède à l'année 1576.

L'effectif n'a pas varié. C'est le même personnel recruté dans les abattoirs, les mauvais lieux et les monastères : dévotes lubriques, moines assassins, ruffians orthodoxes, enivrés par l'odeur exécrable du sang, par la luxure du meurtre comme les suppôts de Mayenne et du Balafré.

Si l'Espagne, descendue au dernier rang des nations, est impuissante, comme sous Philippe II, à soudoyer l'insurrection, à fournir les ligueurs d'argent et de soldats, c'est toujours la vertu du catholicon qui met sur pied les bandes scélérates. A présent, le catholicon est devenu franco-russe et notre « petit père » le fit goûter aux Finlandais. Les bouchers de Sabran-Pontevès, qui tire vanité de sa grand'mère, une catin, ont exactement le même esprit que les quarteniers au service des Guise, les Hébert, les Louchard et autres Barillier de ce temps-là. Même les tonsurés, Capucins immondes, grotesques Dominicains, Prémontrés, Augustins, ceux d'alors et ceux d'aujourd'hui,

encombrent la voie publique de robes sales et de puanteur, comme aux beaux jours des processions d'Henri III.

Mme de Montpensier revit dans la duchesse d'Uzès, autre douairière, tandis que les curés épileptiques ou sournois, les Valadier, les Sara, les Soulange-Bodin, reprennent fidèlement la tradition meurtrière des Aubry, des Guignard et des Boucher.

La Ligue antisémite provoque à l'assassinat par les bouches de tous ses égouts. Les Drumont, les Gaston Méry, les Daudet, les Boisandré n'auraient pas tenu, aux États de Paris, de plus infâmes harangues. La Saint-Barthélemy des juifs, après celle des huguenots, aurait de quoi délecter ces mangeurs de chair humaine.

Dans l'ombre, aussi vivants, aussi tenaces, encouragés par la complicité des pouvoirs publics — tels qu'ils furent après le concile de Trente — les Jésuites, ces Jésuites dont Coubé, Oriol et vous attestez publiquement le cynisme ou la férocité. Coubé, proxénète des grands mariages, directeur du faubourg Saint-Germain, conseil des belles adultères, fade bavard attaché aux églises mondaines, se fait interviewer par les journaux du Boulevard. Il se contenterait volontiers de pérorer, encore que, le jour d'Aubervilliers, il se soit évertué de son mieux à « exécuter » Charbonnel. Oriol et vous faites la

grosse besogne. Les gourdins, les os de mouton, le coup de poing des souteneurs de barrière, sont les armes spirituelles que vous employez à la conquête des intelligences.

Un écrivain libre et droit, écœuré par le spectacle de la bassesse ambiante, dans des termes outrés, je le veux bien, conseille aux moujiks enrôlés par la troisième République, de bâtonner Nicolas II, représentant de cette alliance russe qui déshonore en même temps la France et la Russie. L'écrivain coupable d'un si exécrable méfait, pour neuf lignes insérées dans un journal obscur, gagne un an de prison ; et, certes, beaucoup d'autres arrêts sont plus honteux que celui-là.

Quant à vous, monsieur, vous pouvez prêcher l'homicide, faire inviter par vos « casseroles » tout ce que vous mobilisez de gredins à frapper la tête des honnêtes gens qui vous bravent et vous méprisent. Non seulement on ne vous jugera point — car il n'est pas de juges, et l'affaire Flamidien l'a bien prouvé quand il faut punir les crimes sacerdotaux — mais vos églises restent ouvertes ; mais le président du conseil, édifié, sans doute, par les pieux comportements de ses collègues et de la *gens* Loubet, se courbe devant la dérision de la prêtraille ; il laisse fouler aux pieds ses ordonnances et briser les os de ses défenseurs.

Eh bien ! monsieur, il convient de se réjouir, d'accepter un état de choses qui permettra de vomir, enfin, le catholicisme et les hontes qu'il implique. Cette machine d'abrutissement, concertée avec tant de force que la suite des temps et les révolutions ne l'avaient pu détruire tout à fait, nous en briserons les derniers rouages ; nous ne l'abandonnerons sur les terrains vagues de l'Histoire qu'après l'avoir, pour jamais, réduite à l'impuissance et à l'innocuité.

Vous voulez la guerre. Que la guerre soit bienvenue !

Vous armez vos tueurs de bayados et de casse-tête. Nous prendrons aussi des gourdins ou des masses de plomb.

S'il faut que la poudre parle, nous irons comme vous sur le chemin de guerre, nantis de revolvers.

Frappez à la tête : la tête se défendra.

Nous qui vivons laborieux, pauvres, nous qui prêchons les saintes révoltes, qui tôt ou tard affranchirons les peuples de votre joug exécré, nous descendrons sur la place publique où vous nous insultez. Nous ne souffrirons plus qu'un Jésuite, engraissé d'infamie et de rapine, calomnie, à dire d'expert, les juifs, les francs-maçons, les libres penseurs. L'ère de votre domination abominable s'achève. Bientôt, les évêques qui vous protègent, les curés qui vous exhibent,

cesseront d'être des fonctionnaires publics, salariés — les drôles ! — par ces mêmes francs-maçons, par ces mêmes libres penseurs qu'ils injurient du haut de leur chaire d'imposture et de stupidité.

Trop longtemps, éprise d'un libéralisme fallacieux, trop longtemps, la France qui travaille, qui pense et qui récolte, a souffert vos injures, les plates diatribes dont vous honnissez les meilleurs, les plus probes citoyens. Au lieu de vivre dans leur Temple, adonnés au rite d'un symbolisme quelque peu désuet, au lieu de se confiner dans des travaux de bienfaisance et d'éducation mutuelle, si les « Enfants de la Veuve » étaient entrés dans vos églises, interrompant vos conférences politiques et vos discours insurrectionnels, voici longtemps que vous auriez cessé les bravades et les insolences.

Le Concordat, ce Concordat maudit de l'infâme Bonaparte, vous donne droit à un prône, le dimanche, pendant la messe grande. Hors de là, vous n'avez qu'à vous taire ou bien à psalmodier des oraisons. Les contribuables ne vous entretiennent pas dans vos cathédrales pour en faire des tribunes aux harangues et des clubs électoraux.

A SA MAJESTÉ LA REINE DE PORTUGAL

Madame,

Vous venez de quitter Paris laissant force regrets au curé Soulange-Bodin et aux fournisseurs de la rue de la Paix.

Autrefois, dans ce bon vieux temps où la Monarchie et l'Église, l'une et l'autre glaive au poing, absorbaient la richesse publique, où le Spirituel, d'accord toujours avec le Temporel, efficacement, collaborait à la tonte du bétail humain, le Peuple s'empressait afin de contempler les Rois. Borgne, bancal, scrofuleux comme Charles IX, idiot comme Louis XIII, ou fétide comme Louis XIV, le Prince en justaucorps doré, en pourpoint de satin ou même en redingote bleue, ainsi qu'on voit Louis-Philippe sur un vitrail de Saint-Denis, le Prince, entouré d'une pompe

religieuse et militaire, à la fois évêque et généralissime, donnait contentement au goût français pour les dictateurs et les prélats. Deuil, hyménée ou baptême, processions ou carnages, tout servait de prétexte à l'épiphanie de l'histrion fleurdelysé. La maladie elle-même, les infirmités les plus dégoûtantes concouraient à l'apothéose. Et du trône à la garde-robe, le monarque très chrétien gardait son allure triomphante. Un troupeau de ducs, de gentilshommes, de princesses et de mémorialistes se prosternaient devant la bile noire et les digestions du Roi-Soleil. Dangeau n'a pas fait grâce d'un lavement à la postérité.

Chose plus étrange! la foule obscure, qui n'attendait ni grands cordons, ni brevets, ni épingles de la cassette royale, dont les femmes et les vierges ne montraient pas les quartiers suffisants pour les ruelles de Versailles et ne pouvaient, comme les Rohan, les Mortemart ou même les Sabran, offrir à l'Oint du Seigneur des gouines blasonnées, la foule ne voulait rien perdre néanmoins du royal spectacle. Elle tenait à voir son maître au lit, à table, à la promenade, à la messe, au bal, sur sa chaise percée, remportant des victoires toutes faites, dansant une entrée de ballet ou jetant des épluchures aux carpes de Fontainebleau.

A présent, d'autres mœurs, non moins sau-

vages, règlent le cours du monde. Car nous vivons toujours (opinion de Karl Marx) dans les siècles de la préhistoire. Charles Maurras est au même degré d'évolution que l'homme des cavernes, et le capucin a fort à faire pour monter au singe anthropoïde.

Cependant quelque chose pourrit dans la mécanique royale. On ne recrute guère d'applaudisseurs, d'*augustani* pour les chefs d'État, qu'à renfort de pourboires, de paraguantes et de bonnes-mains. Les fonds secrets alimentent seuls, dorénavant, l'enthousiasme pour Félix Faure, ou pour Loubet le Pieux.

Aussi, bien loin que les peuples se dérangent, ce sont les rois qui bouclent leurs valises, et qui, les uns *incognito*, les autres en cérémonie, offrent aux peuples l'hommage de leur curiosité. Leurs préférences vont naturellement aux gourgandines, aux théâtres bas, aux plaisirs imbéciles. Toutefois, ils supportent M. Le Bargy dans les galas officiels.

Vous, madame, vous avez effectué dans Paris la « balade » printanière, agréable aux riches provinciaux. Le mois de mai s'est mis en fête. Vous pouviez croire que ce fut en votre honneur.

Aux arbres verts, des grappes d'or, des fleurs de pourpre, des thyrses et des bouquets blancs. Une ombre légère tombe sur les pelouses, le long des avenues qu'embellissent tilleuls et marron-



niers. Le ciel clair, tour à tour, et le soleil doré luisent sous la feuille mouvante. C'est « la saison des nids et des secondes fleurs », où la beauté des choses console de la hideur humaine.

Les aspects que recherche Votre Majesté ne furent pas à ce point bucoliques. Les couturiers, les sports, les spectacles, la dévotion occupent les loisirs d'une grande princesse. Il y faut joindre encore l'amusement qu'elle goûte à voir la plèbe se démener et se battre pour cause de politique ou de religion.

A cette fin, Votre Majesté rendit visite à l'église de Plaisance, et, loin des garçons tripiers, loin des énergumènes eucharistiques, des petits énervés de Soulange-Bodin, attendit le massacre. La poire que devaient cueillir, à Belleville, des farouches amis de la liberté, n'était point mûre encore; le massacre brilla par son absence. Tous les cœurs français, chrétiens et monarchiques, prennent part à la déception de Votre Majesté.

Ce goût des réunions subversives n'est, d'ailleurs, pas sans exemple dans votre illustre maison. Louis-Philippe, votre auguste bisaïeul, étant duc de Chartres, fut admis au Club des Jacobins. Il se tenait à la porte, vérifiant les cartes d'entrée, scrutant les visages et « tuilant » comme il faut, chaque nouveau venu. L'autre censeur, attaché à la porte, n'était rien moins que le chanteur Laïs.

Faute de scandale mettant obstacle à l' « exercice du culte », Votre Majesté ne connut d'autre amusement que de regarder l'église Notre-Dame et le patronage y annexé.

La bâtisse est fort laide, sans velouté, n'ayant aucune grâce qui rappelle à vos yeux le style « manuelite ». On dirait, là-bas, une reconstitution du Chat-Noir, avec l'horloge en bannière et l'architecture vilainement archaïque des cathédrales d'à présent.

Mais ce qui n'aura pas manqué de frapper un esprit aussi clairvoyant que celui de Votre Majesté, c'est l'impudente richesse du hangar clérical, dominant sur la rue impécunieuse et dolente, écrasant de son orgueil la cité de misère et de travail. Ces noires maisons de puanteur, de vermine, ces boutiques poudreuses, ces mornes débits d'aliments et de boissons innomables, ces ténèbres, cette léproserie infâme, produisent la richesse que dévore insolemment le parasite accroupi sur le quartier famélique. N'est-ce pas un symbole éclatant de la domination chrétienne et de l'esclavage où le prêtre cherche à réduire les forces vives de l'humanité ?

Et, courbée sous la main scélérate, obéissant à l'Homme noir, la troupe bovine des « fidèles » se révolte, non pas contre ses exploiteurs, contre le riche, le soldat et le prêtre, mais contre ceux qui rêvent d'alléger sa misère, de faire con-

naître aux déshérités l'avènement de la justice et de l'amour!...

Vous avez pu voir aussi, madame, le « bon géant » de Drumont, le Soulange-Bodin qui manœuvre l'os de mouton comme un Alphonse de barrière et les pompes comme un vidangeur. Quand un Jésuite, le P. Coubé, tient des discours homicides, tout le Gesù parle par sa voix; car un Jésuite, vous ne l'ignorez point, ne saurait écrire une ligne, ni proférer un mot sans l'agrément préalable de ses supérieurs. Or, les Jésuites, c'est le pape, c'est la catholicité, c'est l'Église. Pour que jésuites et curés, toute l'Église, sortent de leur attitude cauteleuse et perfide, pour qu'ils prêchent ouvertement l'assassinat, pour qu'ils se déchaînent, autres Jack l'Eventreur en cotte noire, c'est qu'ils se jugent bien forts ou qu'ils se sentent perdus. On ne joue, avec tant de fureur, que les derniers coups d'une partie. Espèrent-ils faire une Belgique de la France, ou bien un Portugal? Les Coubé, les Albert, les Oriol, pensent-ils avoir dans la main les armes de Torquemada ou de cet inquisiteur de Lisbonne dont parle Voltaire dans *Scarmentado?* Le règne des *padres* et des mouchards est-il près d'advenir? Ou bien la panique de la décadence fait-elle pousser aux bêtes nocturnes et rapaces des cris de haine épouvantée?

L'Église catholique reçoit encore les hommages

des rois et des ministres, depuis Loubet jusqu'au tsar Nicolas, depuis M. Lépine qui fait assommer les libres penseurs, jusqu'à M. Von Plehve, qui se plaît à saigner les juifs. Mais elle est fardée et peinte autant qu'Inès de Castro; elle n'est guère plus vivante qu'elle ; son dernier prêtre chantera bientôt le *requiescat* sur l'antique buveuse de larmes et de sang.

Votre Majesté, pour se consoler des dragonnades et des Saint-Barthélemy, dont elle se voit si déplorablement frustrée, et dont elle-même eût donné le signal *pollice verso*, aura les *matches* d'automobiles et puisque, fille d'un Mecklembourgeois, femme d'un Saxon, elle règne sur le Tage, ces admirables courses où les *caballeros en plaza*, avec tant de maîtrise, implantent le *rejon* dans la nuque des taureaux ensanglantés.

A MONSIEUR CAMILLE PELLETAN

MARTYR

4 juin 1903.

Vous voilà donc, monsieur, cloué au poteau de l'Histoire, mal noté dans l'esprit des personnes délicates, et pendu (en effigie) aux réverbères par les mains irréprochables de Mermeix. L'homme aux pustules, depuis le krach du Boulangisme, ne suintait plus dans les papiers publics. Sa face, lépreuse comme une échine de crapaud, n'ornait plus le trottoir parisien, site naturel des opérations qu'il effectue : on pouvait le croire mort, sinon exclusivement occupé à l'ingurgitation des robs dépuratifs. Il n'en est rien. Mermeix boit de l'iode, il mâche du cresson ; mais, fidèle aux travaux de sa jeunesse, il compose et divulgue toujours des papiers compromettants. C'est le biffin de la Congrégation.

Andrieux, le sympathique Andrieux de Mme Eybin, Andrieux aux gants gris perle, a peut-être l'honneur d'inspirer cette noble intelligence, de rénover, par son entremise, le jeu des petits papiers, dont il fut, autrefois, l'un des plus élégants virtuoses. Mais, que l'inspirateur habite la coulisse, Mermeix chante seul au *Figaro* l'air de la *calumnia*. Basile a quitté son chapeau de jésuite, son balandras d'ignorantin. Cependant le fond reste le même. L'art de « diffamer à dire d'expert » semble avoir fait des progrès, depuis que la troisième République s'adonne à la piété. Après le bordereau annoté par Wilhelm II, après les « témoins » du magnanime Quesnay, après le million des Chartreux et les historiettes sur M. Combes fils (qui s'appelle Edgar comme le *laird* de Ravenswood), c'est vous que la Calomnie, en discrète personne, offre à l'animadversion des benèts comme aux injures des malins.

Depuis les noirceurs au compte-gouttes que distillent, pour le compte de M. Aynard, de M. Etienne et autres *libéraux*, les cuistres des *Débats*, jusqu'aux poissardes invectives de Drumont ou de Cassagnac, le *tutti* se déchaîne avec un grand ensemble, une précision, témoignant que les artistes du Gesù ont passé par là. « S'ils avaient intérêt à vous supprimer, disait Chamfort, ils prendraient le poison le plus doux. »

Mais, ici, la douceur n'est pas de mise, l'on ne

vous épargne ni les aconits de Médée, ni la cantarelle des Borgia. Il faut que la victime crie et proteste, et se cabre. Si elle pleure de surcroît, cela ne vaudra que mieux, et Calmette aura gagné jusqu'au bout son argent.

Au début, les héros du pesage, les gentilshommes d'écurie et de tripot, les garçons d'abattoir et les officiers de jésuitière incriminaient le négligé de vos façons. Le temps que vous auriez pu consacrer utilement à visiter les parfumeurs, les chemisiers en vogue, les tailleurs impeccables ou le bottier de Syveton, les heures de la noce et de la haute vie, au lieu de hanter les grands bars, vous les donniez à l'étude imbécile des choses maritimes. Vous appreniez ce qu'ignorent, le plus souvent, amiraux et capitaines, les élégants officiers du *Borda* et autres, beaucoup plus experts dans l'art de servir la messe, de conduire des cotillons et de lécher le P. Coubé, que dans la science de la navigation. Il n'est infime caboulot, café-concert de bas étage où les théâtreuses chères au paddock, les roulures nationalistes ne vous aient reproché le manque d'ablutions et ne vous aient offert du savon de toilette. Des chansonniers composent ces ordures, des femmes à diamants les vomissent comme une bouche d'égout. Des fils à papa, greluchons ou marlous des cercles catholiques, les dames préposées à leurs éjaculations applaudissent avec bonheur à de pareilles ordures. C'est

laid, malpropre et canaille comme la hideuse Balthy. Rien conséquemment de plus adéquat à l'intelligence que font à leurs disciples les Congrégations.

Après cet agréable prélude, le morceau de résistance, la pièce capitale qui débarrassera de votre importunité les fournisseurs de la marine, les officiers dévots à saint Michel *in periculo maris*, les coloniaux dont vous blâmez la familiarité envers leurs ordonnances, les contrebandiers en uniforme dont vous gênez le louable commerce avec autant d'obstination que de rusticité !...

Donc, vous avez touché des Humbert quinze mille francs ou vingt-cinq mille et paraphé votre nom d'une signature que le *Figaro* avait clichée d'avance. On ne saurait être plus chéquard.

Il est vrai que le moins attentif des hommes, quand bien même il aurait la barbe hirsute et le cheveu embroussaillé, se fût ingénié de celer à tous un commerce avec Parayre, le factotum de Thérèse, notre escroc nationale, et de n'aborder que *sub rosa* ce vieillard compromettant.

Vous, le plus mal culotté des grands de la terre ; vous, le roi Dagobert de la démocratie, vous scellez d'une griffe authentique, vengeresse, la preuve accablante de vos trafics et prévarications. Jupiter vous a démenté apparemment. Et vous voilà perdu.

Les sages, vos amis d'hier, pincent leur narine

entre le pouce et l'index, hochent la tête et s'éloignent d'un air sagace. La *Libre Parole* desserre d'un cran son bandage herniaire, et l'*Autorité* danse le *cake-walk* des meilleurs jours.

Des gens qui ne connaissent pas le bel air des choses, qui n'ont pas appris à raisonner sous la discipline d'Escobar ou de Lacordaire, seraient capables d'objecter en votre faveur quelques petites choses propres à émouvoir les simples. Celle-ci, par exemple : Depuis votre accession au ministère, depuis un an ou peu s'en faut, vous avez la haute main sur *tous* les marchés, sur *toutes* les soumissions de fournitures qui concernent la marine. Cela se chiffre par centaines de millions. Or, les nombreux Lechat qui vivent d'un tel commerce ne lésinent pas sur les pots-de-vin, quand la pudeur officielle incline aux capitulations. Le plus modique pourcentage sur ces trafics grandioses comblerait un homme plus renchéri que vous quant à la coupe de ses redingotes, quant au choix de ses cigares, quant à l'état de sa maison. Les quelques mille louis de Parayre semblent, au regard de telles sommes, un pourboire de grigou.

L'important pour vous, monsieur, n'était pas, sans doute, de réaliser fortune, mais bien de commettre une petite infamie agréable à Méline, aux *padres*, à l'amiral de Cuverville. Vous auriez touché un placard de timbres-poste, que dis-je ?

un cruchon de Rubinat, que vous n'en seriez pas moins, pour eux, concussionnaire et prévaricateur. Ainsi tombent les empires et s'efface la gloire des noms les plus vantés !

Que cette leçon vous instruise désormais ! Apprenez qu'à vouloir être honnête homme on joue un rôle peu enviable, et qu'il ne faut ni délivrer les galériens, ni déranger les filous !

Relisez *Don Quichotte*. Si vous aviez laissé les aumôniers, les fournisseurs, les « maritimes » de tout poil exercer en paix le brigandage, la pédérastie et le catholicisme, vous seriez le plus grand ministre. Les cuirassés auraient coulé à pic, les torpilleurs éclaté, les marsouins ne cesseraient d'ingurgiter par ordre un certain nombre d'hosties consacrées, et Charles Maurras vous donnerait du Louvois par la figure. Vous avez préféré l'honneur, cette vieillerie, et le devoir, ce trope. La noblesse vous bafoue, le clergé vous anathématise, cependant que les chiens de la presse, trop édentés pour mordre, aboient autour de vous, dans la puanteur excrémentielle de leurs déjections. Vous êtes martyrisé, non de pommes cuites, comme saint Guodegrin, mais de cacas à la Mermeix. C'est bien fait, et cela vous apprendra que lorsqu'on prétend à garder une conscience, il faut éviter, comme la peste, les ministères et le Parlement.

AUX « BAIONNETTES INTELLIGENTES »

DU COLONEL NAUMOVITCH

20 juin 1903.

Illustres conjurés, l'émeute qui réussit, qui plante sa bannière dans les montjoies de cadavres et les cloaques de sang, devient, par le fait même, une révolution, un acte politique : elle appartient à l'Histoire; elle s'impose à l'acquiescement des indigènes, à la neutralité bienveillante des cabinets. Fiesque, Marino Faliero, Ankarstroëm, le général Mallet furent des mazettes, n'ayant pas su tuer à propos, ni saisir le pouvoir dans les râles du Sénat ou du tyran, objet de leurs fureurs. Les meurtriers de César, qui, cependant, exécutèrent un travail du plus beau style, affermirent la dictature et posèrent au front d'Auguste le laurier impérial.

Quant à vous, porte-glaives de raison d'Etat,

féroces comme les Huns d'Attila, perfides comme les décerveleurs de jésuitières, qui, dans la péninsule des Balkans, démontrez avec une splendeur ignorée des antisémites de Paris l'efficacité du poignard, l'omnipotence du revolver et le loyalisme du sabre, vous succédez convenablement aux argyraspides qui jugulèrent les héritiers d'Alexandre, aux prétoriens qui déposaient les empereurs, exterminaient Caligula entre deux portes, Héliogabale aux latrines et Néron dans un bourbier, aux mamelouks, aux janissaires qui, de siècle en siècle, ont, sous des noms divers, exclu de la lumière le suave Bajazet :

..... Nous l'avons rencontré.
De morts et de mourants noblement entouré,

les fils de Selim, Mustapha et Zeaugir, dont le mécompte fut aggravé bientôt d'une tragédie de Chamfort, et qui *suicidèrent*, il y a quelque vingt ans, Abdul Haziz, frère d'Abdul Hamid.

En ces sortes de besogne, la coutume ordinaire est de navrer toute la famille, depuis les macrobites jusqu'aux nouveau-nés, en passant par les femmes de tout âge, de toute condition et particulièrement celles dont les œuvres du despote ont fait lever le tablier. Il sied qu'un opérateur habile scrute les placards, fouille les berceaux, afin de promulguer son esprit de conquête à coups

de maillet sur le chef des nourrissons : *Allidet pueros super petram.*

L'Eglise de Jésus-Christ, on peut le dire, n'a pas de rivale pour la minutie et la vigueur de ce travail. Les sorciers de quatre ans, brûlés vifs au moyen âge, les petits youpins de Kichinew, le mois dernier, en surent quelque chose. Encore ces éventrements ne donnent-ils pas toujours un triomphe certain. Ainsi, la reine Athalie oublia un fils d'Ochozias, qui joua plus tard à sa grand'mère la sanglante pièce, dont M. Duquesnel attribue la donnée exclusivement à Jean Racine.

Les familles d'hospodars, dont la Sublime Porte décrète volontiers la destruction en masse, eurent de tout temps une ou deux nourrices pour emporter le fœtus. Les gens de Bologne supprimèrent d'un coup les cinquante Bentivoglio. Après maintes années, quand pareils aux grenouilles « se lassant de l'état démocratique », ils regardèrent autour d'eux, ils mirent la main sur un tonnelier âgé de soixante ans qui venait de l'ancienne maison régnante. Ils l'intronisèrent dans le palais ducal.

Et voici que Milan, fidèle aux traditions monarchiques, a laissé un bâtard tout aussi habile à succéder que le furent, au dix-huitième siècle, les fils de Montespan. Arthémise Johannidès vaut bien Athénaïs de Mortemart. Ce provin de l'arbre, héraldique si l'on veut, des Obrenowitch, fera son

entrée au moment opportun, égorgera sur son trône le frère de Kara et d'une saignée abondante ravivera les taches brunes dont le konak de Belgrade ne sera pas encore lavé ; c'est par de tels mouvements que Celui pour qui M. Brunetière fait la place, donne quand il lui plait, de grandes et terribles leçons !

Ce qui, dans votre affaire, estomaque les Occidentaux, ce qui leur paraît, plus que toute autre chose, admirabonde et portenteux, c'est, ô guerriers, que dans vos montagnes l'Armée et la Nation vivent en plein accord. Ils n'y sont pas accoutumés, car la milice, chez eux, ne parvient à s'entendre qu'avec les rastaquouères, les moines et les camelots. Or, vous n'êtes rien de tout cela. Rastaquouères à peine et seulement lorsque vous venez à Paris entendre les opérettes, les discours académiques, les sermons sur Jeanne d'Arc, qui mettent les Français au niveau des babouins les moins anthropoïdes. Exonérés du smocking, du huit reflets et des cravates à la mode, vous redevenez soldats laboureurs, *ense et aratro*, paysans harnachés en colonels. Vous n'avez pas de noblesse. Vous n'avez pas de bourgeoisie. Vous n'avez pas de prolétariat. Vous continuez en mil neuf cent trois la Suisse du quatorzième siècle. Aussi rien de plus falot que cette idée extravagante des gouvernements européens, qui vous ont infligé leurs constitutions, leurs finances, mais non leur

tempérament de bureaucrates ou d'avocats. C'est pourquoi vous seriez dans la logique de votre histoire et de vos humeurs en instaurant des cantons helvétiques et non un état centralisé à la manière de Londres ou de Paris.

Vous avez ratifié par le meurtre votre choix entre deux maisons rivales. Vos griefs contre les Obrenowitch ne s'imposent guère à l'entendement occidental. Car Milan et son fils n'étaient ni plus ni moins insolents et corrompus que les ministres opportunistes d'hier, que les ministres socialistes de demain. L'effet du pouvoir, comme celui de l'alcool, est à peu près le même chez tous les hommes; l'abrutissement des grandeurs ne le cède guère à la démence du trois-six.

Il est vrai que ces Obrenowitch reluisaient peu. Après s'être fortifié de la Russie, — quand Michel fut mis à mort pour affaires d'alcôve et que Milan fut amené de Paris, où son éducation avait Bobino pour gymnase, — le Roi, comme tout « radical » (serbe), devait prendre la consigne de Pétersbourg. Il se déclara « libéral » et la fut chercher à Vienne.

Ceci impliquait l'abdication du rôle providentiel qu'il venait d'assumer. Il ne rétablirait aucunement l'Empire de Justinien. Plus de grande Serbie. En revanche, une grande Bulgarie. Dans le conflit qui marqua les premières années du règne de Milan, Obrenowitch et Battenberg,

voyant leurs soldats héroïques se battre, conçurent l'un et l'autre une peur si véhémente qu'ils s'enfuirent vers les districts les plus éloignés et désertèrent le champ du combat.

Pour d'aussi beaux exploits, maintenant, vous avez pris Pierre Ier. Que ne vous êtes-vous adressés à Arsène, le Kara du Helder ? O Shakespeare, voilà bien tes deux masques, la scène de Belgrade et la scène du grand bar ! On va chercher le prince ! On lui porte le glaive et la couronne ! Mais où donc ? Au café. Il est contenu à la façon de Louis XIV. Il fuit les journalistes et leurs interviews. Mais en quels lieux ? Au champ de courses. Le cabinet de travail où pensait Frédéric II était différemment situé. Reste encore Alexis, l'Ibrahim de la famille, et Bogidar qu'il serait cruel d'arracher à ses gaufrures, aux poèmes qu'il rêve, aux historiettes qu'il écrit.

Enfin, d'accord avec le *Times*, M. Skrivanewitch avait penché vers la République. Hélas ! ô doryphores, on ne la conçoit plus sans président. Pour le cas où le désir vous tiendrait de fabriquer cet objet de luxe, n'oubliez point l'avis de Condorcet à la Constituante : « Qu'il soit en bois, en fer et à ressorts ; il sera facile de le réparer, tant qu'il devienne éternel. Cela vaut mieux que d'être héréditaire. »

Gardez-vous bien de l'ethnographie. Vous auriez trop de guerres sur les bras : Vos frères

serbes de Macédoine, d'Agram, de Dalmatie et de la plaine hongroise, vos frères slovènes d'Illyrie et Carinthie, les uns appartiennent aux Turcs, les autres à l'Autriche. Il ne serait pas bon de les reconquérir : car, après de telles conquêtes, vous seriez absorbés sur-le-champ par vos frères slaves de Pétersbourg.

Et surtout ne réfléchissez pas. Vous êtes la grande force de destruction, bête comme la dynamite, comme elle irrésistible. L'armée est l'instigatrice véritable des promptes destructions. *Salve magna parens !* Méprisez les lois, tels jadis les prétoriens de Rome, tels, à présent, Gonse, Pellieux, Mercier, tels encore le commandant de Saint-Rémy, le lieutenant Portier. Imposez par le fer la désobéissance, la révolte et l'insurrection. Abrogez les Codes par votre bon plaisir. Un vent de folie emporte l'Europe, la met aux pieds des assassins. Que le mépris qui vous caractérise, du Droit, de la Justice, de la pure légalité, renverse les trônes chancelants et nous aide à fonder l'avenir ! Colonels, officiers, bourreaux conscients, libertaires malgré vous, l'hécatombe sacrifiée à vos appétits, à vos rancunes, présage la libération des misérables, l'avènement de la juste cité.

A Mme SAINTE-ROSE-DU-CŒUR-DE-JÉSUS

OGRESSE

25 juin 1903.

Madame,

Cependant que la Chambre, le Sénat, les commissions, les sous-commissions, la presse et les couloirs commentent la loi Waldeck, multiplient les gloses, les paraphrases, les cas de conscience, mettent au pouvoir des Congrégations une barrière en papier peint ; cependant que la casuistique parlementaire, bombinant *in vacuo*, émonde les projets, sarcle les amendements, puis, avec un attirail de restrictions mentales, de *distinguo* à la Sanchez, gravement s'interroge pour établir la zone de nocuité des flamidiens ou des « bonnes » sœurs, hésitant sur les droits que crée aux obscurantins un costume nouveau, se demandant à quel point l'usage des bains de

pieds oblitère le cachet sacerdotal, respectueuses des droits acquis, des soixante millions que la France paie au budget des cultes, afin de participer, dit le cardinal Mathieu, à la « communion des saints », aux prières de l'Église, et patati et patata ; cependant que, noyé dans ces anémones de verbiage, l'esprit public hésite et se désintéresse, vous, madame, par un effort magnanime, vous posez en pleine lumière le droit essentiel du catholicisme d'empoisonner pour régner, de torturer les pauvres, d'abêtir les riches, de fonder sur la torture et l'abrutissement le règne du Prêtre qui ne doit pas finir.

Votre avocat, Me de Vauplane, qui plane comme un veau sur les jardins de la rhétorique pieuse, salue, en vous, le grand cœur, la charité, les vertus chrétiennes dont la baronne Reille et Coppée, le vieux bedeau, ne tarderont pas à nous faire un devoir, — quand tous les Français libres penseurs ou juifs seront tenus d'assister à la messe.

Les mégères du romantisme, la Thénardier, la Chouette, ne faisaient que brouiller en comparaison de vos gestes.

Crucifier un pauvre gosse pour le mettre à mort, pour lui soutirer son argent, pour en extraire une quelconque utilité, cela peut en quelque façon — et nonobstant les circonstances atténuantes — sembler répréhensible. C'est pour-

quoi les juges, fermes soutiens de la puissance paternelle, infligent de temps à autre quelques mois de prison avec sursis aux parents trop expéditifs qui ne mirent pas à saigner leur progéniture la discrétion requise par les bonnes mœurs et le bon goût.

Une fille-mère ne peut se faire avorter ou supprimer, à l'issue de ses entrailles, un fruit compromettant. Mais, à condition qu'ils soient mariés, un père et une mère soumettent à peu près impunément de pauvres petits de dix ou douze ans à des supplices de bourreaux chinois. C'est la famille.

Mais, dans une société dévote, pour ne pas dire théocratique, où les gendarmes étripent, où les cognes meurtrissent, où les officiers aident à canarder l' « impie », il convient que l'institutrice en cornette soit investie et glorifiée d'immunités que l'on ne saurait accorder aux géniteurs de la chair.

Aux tourments ordinaires, qui remplacent les pensums et l'obligation de copier vingt fois le verbe : « Je suis un cancre nidoreux », aux tourments par quoi les précepteurs ecclésiastiques forment l'esprit et le cœur de la jeunesse, relèvent à leur propres yeux comme au regard du monde les fils des exploités, aux sévices bénins, aux plamussades, à la bastonnade, aux coups de pied dans le bas-ventre, à l'arrachement du

poil et des oreilles, vous avez ajouté, pucelle redoutable, un trésor de gentillesses fécales, qui maintiennent parmi vos élèves la bonne odeur de Ploudaniel.

Dangereux sont les coups. On ne peut guère asséner une « correction » vigoureuse de corme ou de néflier sur les membres d'une fillette sans que l'humérus ou le tibia s'avisent de casser. Les ecchymoses offrent l'inconvénient de passer par un fâcheux arc-en-ciel, bleu, noir et jaune, qui ne laisse aucun doute sur les causes de sa pigmentation.

Vous, madame, vous avez introduit la coprophagie dans la pédagogie et les tartines de bran dans l'éducation de la jeunesse.

M. de Fénelon, qui n'aimait pas que les paysans accroupis au bord des chemins se relevassent pour saluer leur évêque, M. de Fénelon eût été surpris de votre méthode.

Edgard Poë imagina le système du docteur Goudron et du professeur Plume. Vous aurez, dans les âges futurs, l'honneur d'avoir, la première, appliqué le rudiment du magister Guano.

La vie des saints, dont vous faites, je pense, votre lecture assidue, abonde en exemples de ce genre, et vous avez pu trouver là-dedans toutes les suggestions nécessaires. Au lieu de proposer à leurs disciples des exemples de courage civique, de dévouement ou de beaux traits qui enflam-

ment un jeune cœur, les manuels douceâtres où, pour l'édification de leur clientèle, hagiographes et prédicateurs mettent en ordre lesdits mémorables, les comportements des Bienheureux « assis à la droite du Père », ne parlent que de vermine, d'étrivières et d'excréments ingurgités. Élisabeth de Hongrie avalait son urine ; Benoît Labre ramassait les poux qui tombaient de ses haillons ; Madeleine de Pazzi léchait les écrouelles. Voilà quels enseignements, quel idéal de beauté, de noblesse et de grandeur vous proposez aux hystériques agenouillés dans vos cathédrales. Montalembert, Coppée et cet imbécile d'Huysmans n'admirent aucune chose au delà de ces puanteurs. La tinette fait partie des vases sacrés au même titre que le ciboire, le calice ou l'ostensoir.

Je me reprocherais, madame, de m'appesantir longtemps sur un pareil sujet. « De grâce, dit don Quichotte à son écuyer, laisse, laisse. De telles matières il vaut mieux ne pas agiter. » Votre charité s'hébergeait au travers, et l'on peut dire qu'à part l'escarbot merdivore, à part les saints déjà nommés, nul être humain ne barbota dans la crotte avec de pareilles délices. Vous en gavez les enfants du peuple, à qui, pour faciliter une digestion paradoxale, ô combien! vous décernez des cinglons vigoureux. C'est un édifiant spectacle. Je n'en connais guère de plus beau,

sinon l'indifférence de la foule qui, tandis que vous siégez au banc des accusés, ne veut ou n'ose pas envahir le prétoire pour vous mettre en lambeaux, vous arracher les ongles et les dents et les yeux, pour vous traîner à l'égout sous une averse de pierres et de crachats !...

Non, vous paradez à l'audience ; un avocat vous salue et ses confrères sur-le-champ ne l'obligent point à goûter de vos tartines ! Son verbiage se déroule comme d'habitude. On vous traitera de folle : on vous donnera les bénéfices de l'irresponsabilité. Somme toute, vous serez moins châtiée que le mauvais plaisant qui, par jeu, eût, dimanche dernier, écrasé sur la tête d'un évêque ou sur son fétiche des tomates plus que mûres, des œufs trop avancés.

Et peut-être ne s'abuseront-ils pas tout à fait, les magistrats qui vous absoudront. Chez les abeilles et les fourmis, les vierges stériles concourent à la grandeur éternelle de la cité. Chez les hommes, elles accomplissent des rites de ténèbres ; elles s'adonnent au vampirisme le plus hideux et le plus cruel. De leurs entrailles inféconde la Haine seule peut naître encore, une fureur inextinguible contre celles qui, maintenant orphelines, seront demain épouses, amantes, mères joyeuses de robustes enfants. Vous n'avez pas de rigueur assez cuisante pour châtier la *Valse des roses*, la *Chanson des blés d'or*. Ces

niaiseries peut-être vous rappellent encore la joie et le devoir que vous avez répudiés. Et peut-être ces voix enfantines vous transpercent-elles au souvenir du printemps et des roses, des moissons vertes et des bois ombreux, de votre mois d'avril qui n'aboutira jamais aux jours sacrés de messidor.

Sous vos coiffes blanches, votre face morte a des tons d'ivoire ; sur vos dents jaunes, vos lèvres blêmes se plissent en un rictus d'inclémence et de folie. Aux bras d'un petit enfant vous refusez de nouer votre vie égoïste. Le lait des tendresses humaines, le lait des amours et de la pitié ne coulera jamais plus dans vos mamelles ni dans votre cœur. Vous êtes le monstre vierge qui s'est dérobé à l'unique dette. Le châtiment de ne pouvoir être bonne pèsera sur vous jusqu'au dernier soupir.

Le tribunal de Tours oubliera ces motifs dans l'arrêt d'absolution qu'il prépare, sans doute, encore qu'il n'en soit pas de plus forts ni de plus concluants. Victime et bourrelle, vous rendez à autrui les maux dont vous avez souffert. C'est à vos exploiteurs que vont nos haines. La raison détruira d'un seul coup vos bastilles, les dogmes insensés qui vous ravalent et vous corrompent; elle brisera les fers qui, d'une même chaîne, vous enlacent, misérables! avec les petites plébéiennes que vous martyrisez.

A MONSIEUR WALDECK-ROUSSEAU

AUGURE PRÈS LE SÉNAT

2 juillet 1903.

Comme vous n'en doutez pas, monsieur, le vocable « familier » s'applique ici à l'écriture du message et non à la qualité des rapports qu'il semble que l'on puisse entretenir avec vous. Les qualificatifs que vous décernaient vos ennemis d'hier, esclaves de demain : « brochet gelé, sphinx sans énigme », et tant d'autres épithètes, font voir assez le genre d'émotion que procure votre aspect.

Venu tard dans le monde gambettiste, où la rondeur, l'allure bon enfant servaient de masque aux ambitieux retors du Grand Ministère, vous avez, soit par tempérament, soit pour vous départir des associés que vous donnait la politique, assumé le « genre anglais » qui fait aussi bien

la fortune des ministres que celle des tailleurs. Vous fûtes désormais énigmatique et septentrional, avare de vos gestes, d'une précision dans le discours froide et coupante qui, dédaigneusement, culbute vos adversaires comme une douche d'eau frappée. Votre éloquence morte dessèche en leur germe les espérances et les révoltes. On sent, à vous ouïr, que tous les efforts, les sacrifices généreux, les enthousiasmes légitimes, viendront échouer contre l'admirable tactique d'avortement dont vous êtes le héros. En vous le néant du parlementarisme s'est fait homme. Vous êtes le maître de la stérilité. D'une ombre plus inféconde que le sel, vous maléficiez les champs de l'avenir.

On vous renomme cependant pour les qualités du cœur ; on affirme que, sorti du Palais de Justice ou du tréteau sénatorial, après avoir étranglé le plus de libertés possible et rendu aux privilégiés des services redoutables, vous devenez un époux modèle, un affectueux ami. Votre mépris des hommes se borne à la vie publique ; ceux qui vous approchent font profession de vous aimer. Si votre visage reste immobile, c'est à cause d'une blessure, d'une infirmité d'autrefois. Sous votre gilet blanc un cœur « sensible » émeut le rouge sang des tendresses humaines et non la lymphe venimeuse des politiciens. Talleyrand au dehors, pour la canaille, vous êtes.

dans votre maison, le plus affable des bourgeois. Quelques-unes de vos impertinences marquent, d'ailleurs, un tour d'esprit où ne se peuvent guinder les parvenus de l'une et l'autre Chambre, ceux qui portent leurs décorations, comme un chef caraïbe ses anneaux dans le nez.

Vous écrivez excellemment ; vos ouvrages font naître ce genre d'admiration que l'on porte aux outils chirurgicaux de Lüer ou de Mathieu. C'est propre, élégant et net comme un bistouri. Vous évitez, sans effort, les turpitudes. Quand vous incarcérez des écrivains, vous ne les forcez point à boulonner des chaînes, à réunir des cahiers. Vous parlez à vos collègues avec un air d'ennui qui témoigne de l'incommensurable dédain où vous tenez ces messieurs.

Votre dandysme plaît. C'est dans la taverne parlementaire une carafe d'orgeat qui repose des vins épais que l'on y goûte à l'accoutumée. Il vous met depuis longtemps sur le pied de vos futurs amis. Arthur Meyer, Boniface de Castellane, Barrès et Pollonnais eux-mêmes n'ont rien trouvé de plus fashionable que vos pets-en-l'air.

Ce discours où vous tançâtes comme il faut le ministère qui vous continue et vous dépasse, fait voir quel admirable serviteur le monde capitaliste possède en vous. Il éclaire d'un jour limpide la philosophie de votre histoire, depuis le dénouement de l'Affaire Dreyfus. Défenseur

attitré de la société bourgeoise, vous n'avez pas eu besoin de descendre au mensonge pour accomplir la tâche que vous aviez assumée. Outre le joli doigté à la Machiavel dont vous avez fait preuve, outre la façon artiste dont vous avez étranglé, pour quarante ans au moins, la révolution sociale, vous manifestâtes une connaissance des hommes qui divertit le spectateur.

Deux catégories de malandrins, après avoir suscité l'Affaire, les moines et l'État-major, semblaient, enfin, promis à de justes représailles. Votre ministère n'a pas eu d'autre but que de les sauver, de les rendre intangibles à l'avenir.

Mais, le socialisme ayant groupé toutes les forces vives du pays, il s'agissait de déshonorer avant tout le socialisme dans l'un de ses leaders les plus représentatifs, de paralyser ainsi tous les braves gens qui, pleins de foi dans les discours électoraux, marchaient à la remorque des pontifes. Vous prîtes pour collaborateur un homme que l'argent, les honneurs, la « signature » grisèrent d'une ivresse implacable. C'est le procédé que l'Angleterre emploie, afin de réduire à néant les émeutes nègres. On débonde quelques pipes de tafia sur le chemin des insurgés. Une heure après, les chefs et les soldats gisent ivres-morts, bons pour la fusillade ou le chat à neuf queues.

Par vous Mercier fut exempt du bagne,

Boisdeffre, Pellieux, Gonse et leurs complices rendus aux accolades pestiférées du nationalisme. Par vous, les dix-huit cent mille francs des Assomptionnistes furent abandonnés à ces escrocs. Par vous, Millerand fut fait baron et rinça les vases de Compiègne avec une servilité dont MM. de Polignac et de Villèle ne connurent pas les abaissements.

A présent, vous tentez de donner aux Congrégations une existence légale. C'est, dit-on, pour déférer aux désirs de Mme Waldeck-Rousseau, pénitente du Père du Lac et grande chrétienne tout comme la baronne Reille ou la petite Ripolin. A la suite de quel rêve, de quel remords ou de quelle déception la fille du grand Charcot s'est-elle mise à travailler pour le bien de l'Église? C'est ce que les mémoires du temps expliqueront, sans doute, à nos derniers neveux. Pour vous, monsieur, obéissant aux « idoles du foyer », vous donnez au pape, à la noblesse française, à l'Académie, à la Villette, un exemple et des leçons qui ne périront pas. La bouche cancéreuse de Drumont, les lèvres peintes d'Arthur Meyer vous baisent à l'envi. Rochefort, sur sa pelle à feu, remplace l'ordure dont il vous arrosa par du sucre ou du benjoin. Vous êtes leur grand homme, leur demi-dieu, leur futur sauveur, *nec pluribus impar !*

Souffrez, cependant, que pareil à l'Insulteur

des triomphes antiques, je vous rappelle à la condition humaine. Vous disiez jadis, en parlant d'Edwards : « Il a bien tort de dépenser la moindre somme pour m'empêcher de devenir président de la République ; ayant un beau-frère comme celui-là, je ne le serai jamais. »

Pensez-vous que vos caudataires de l'heure présente, vos alliés nouveaux aient une vertu si efficace pour vous conduire à ce poste devant quoi votre indifférence capitule, à quoi tendent vos frigides ambitions d'avocat sans idéal et de beau dédaigneux ?

AU SÉNATEUR BÉRENGER

VIEILLARD PUDIQUE

10 juillet 1903.

Ainsi, le front voilé d'une rougeur impollue et déchaînant les citations à comparaître, les exploits d'huissier, les grimoires de procédure contre les personnes coupables de savoir que ce n'est point par l'oreille que les enfants se font, vous cultivez, monsieur, dans une pépinière exempte d'ombres et de charmes, cette feuille de vigne, emblème des bourgeoises vertus, dont, sous Charles X, le vicomte Sosthène emmitoufla si drôlement le bas-ventre des antiques.

Vieux, édenté, maigre comme un jour sans pain, ayant remisé le fiacre de vos sévères amours, vous défendez, en qualité de gendarme, les bonnes mœurs, la décence et la vérécundie. Atrabilaire et ponctuel, vous notez sur votre calepin

les infractions aux bienséances. Eunuque voué à l'apostolat, vous portez en sautoir le couteau de Fulbert, la patère des Corybantes, ayant pour objectif de rendre Vénus bréhaigne et Priape infécond. Vous multipliez les seins que l'on ne saurait voir. Un bout d'épaule, un jupon en coup de vent, un mot de haulte graisse, vous donnent mal au cœur. Vous baissez les yeux devant le Sauroctone, lui reprochant de n'avoir ni faux col à la genevoise, ni redingote de lasting. La victoire de Samothrace vous dégoûte, je l'ose dire, et sa gorge, dont le temps n'a pas vaincu les lys, vous paraît scandaleuse, comparée à l'élégante maigreur de l'Armée du Salut.

Avec la préoccupation tenace du maniaque, vous flairez l'obscénité comme « ils » flairent la truffe dans les chênaies du Périgord. Vous soulevez les portières ; vous regardez par les fentes du mur Guilloutet, pour constater *de visu* les mouvements impudiques, les mauvaises manières des gens qu'il abrite ; vous êtes le Torquemada des maisons closes, des vespasiennes et des lupanars. Comme vous montrez en toute chose un esprit libéral, humain et philanthropique, vous rêvez d'appliquer aux mauvaises mœurs la chemise imperméable de vos sévérités. Faire le clapier décent, le bouge respectable, proscrire le *shocking* des cafés de nuit, rendre Margot calviniste, Alphonse doctrinaire et les singes pudi-

bonds, cet idéal négatif consume vos vieux jours.

Vous blâmez les débordements de la chair, le libertinage de l'esprit. Vous estimez les nuits de juin contraires aux bienséances. Les roses sont lubriques, les lis dévergondés ; les tilleuls sentent trop bon, et le cynisme du printemps vous fait vomir.

Parlez-moi d'un jardin convenable, de palmiers en zinc, de promenoirs sablés avec des plates-bandes exclusivement ornées des plus vilaines plantes, où des sièges rigoureux défendent aux promeneurs de s'alanguir, mais où les pasteurs méthodistes peuvent débagouler sans fin le verbiage rance de leurs exhortations.

La haine de la beauté, cette haine sournoise et basse des âmes pareilles à la vôtre, vous pousse, malgré le ridicule, aux gestes les plus incongrus. La libre expansion de la vie, le jeu des formes harmonieuses répugne à votre laide sénilité. Vos rides, vos poils gris demandent une revanche contre l'amour, contre la jeunesse et la force virile. Pour punir les heureux de leur jouissance, pour les frapper dans les biens que vous avez perdus, vous n'hésitez pas, vous, lettré, riche et vieux, à descendre aux abjections les plus infamantes, à faire un métier que le bagne lui-même tient pour déshonorant et qui rebute jusqu'aux malfaiteurs professionnels. Vous exécrez à ce point la robuste éclosion des êtres, vous avez

contre le beau de si envieuses fureurs que, pour calmer votre animadversion de castrat contre tout ce qui vibre et s'épanouit, vous descendez publiquement au rôle de mouchard.

Bien entendu, c'est aux pauvres que s'adressent vos noirceurs. Vous n'oseriez, quel que soit votre incompréhension du grotesque, baver sur les maîtres, sur les artistes arrivés. La pudeur compliquée de délation qui caractérise la Ligue dont vous êtes l'épouvantail, ne s'exerce qu'au détriment des faibles et des petits. Vous êtes bien forcé d'admettre Shakespeare, Juvénal et Rabelais, de voir chez les libraires un Martial qui n'est pas « à l'usage du Dauphin ». Nul moyen de châtrer Virgile ou d'infliger à Pétrone la ceinture de Cluny. Moderne, vous prisez les ordures de Willy et ne faites aucune objection à la carte (pas même transparente) où M. Gauthier-Villars se montre sans voile entre Colette et Polaire, témoignant d'une entente peu commune du devoir conjugal.

Non. Les théâtres du boulevard, les cornacs de gourgandines chères, sont dignes de tous vos respects. Vous attaquez les êtres sans défense. Carrington, par exemple, qui, étranger sans relations, en butte à la jalousie de ses confrères, ne peut éditer un livre de médecine archaïque sans apprendre ce qu'il en coûte de ne point agréer à vos espions.

Vous attaquez à présent la littérature ecclésiastique, dans ce qu'elle a de plus intime, dans les arcanes et le sanctuaire même de son enseignement ! Y pensez-vous, monsieur ? Les *Diaconales* sont, à leur manière, un catéchisme de pudeur. Elles enseignent les plus beaux scrupules du monde. On apprend d'elles à éviter la pollution, la distillation et la délectation morose. Les clercs voués à leur étude savent aussi bien que vous ce que l'un et l'autre sexe peuvent, sans prévariquer, mettre à nu de leur peau, les jours fastes et néfastes, et quand il convient aux époux... mais brisons là-dessus, car je vous vois pâlir. C'est un bréviaire de continence, je le répète, que vous proscrivez ainsi.

Encore est-il vrai de dire que les mômiers, dont vous êtes un reluisant exemplaire, font la barbe aux catholiques sur ce chapitre-là. Par exemple, en Angleterre où le *cant*, l'hypocrisie huguenote parviennent aux sommets, Henri Heine prétend que la bonne compagnie divise le corps humain en trois parties, à l'exclusion de tout le reste : les pieds, la tête et l'estomac. On a la pierre à l'estomac.

D'ailleurs, pour les nonnes de Tours, la *Valse des roses* est immodeste, si bien que leurs orphelines doivent, en expiation de l'avoir fredonnée, avaler sans réplique le déjeuner d'Ezéchiel.

Vous n'ignorez pas, monsieur, à quel point la

magistrature est dévote. C'est une manière de clergé national. Certes, le président Puget, si la raison de ses confrères ne l'eût relégué aux conseils judiciaires, aux institutions de curateurs et autres besognes ancillaires, vous eût donné contentement.

Pour venger les *Diaconales*, livre immonde quand le divulgue Charbonnel, mais livre sacré lorsqu'elles éduquent la troupe des lévites, Puget vous eût accordé au moins cinquante mille francs de dommages-intérêts, avec presque autant de mois de prison que pour un écrit anarchiste.

Mais, *videte veneres*, ses lauriers sont coupés ; le futur président de la neuvième Chambre sera peut-être un honnête homme, qui vous priera de « gâter » à l'avenir, sans en faire part aux tribunaux.

Dans un coin du tableau de Suzanne, Rubens a écrit le mot connu depuis : *Turpe senilis amor*. Vous savez, monsieur, du moins je l'imagine, ce que veut dire ce latin. Ne vous semble-t-il pas que la chasteté des vieillards, quand elle ressemble à la vôtre, n'est pas moins honteuse que leur amour ? Et c'est peut-être à cause que cet amour et cette chasteté viennent de la même dépravation, de la même impuissance, de la même faiblesse de corps et de la même imbécillité d'esprit.

A M. JACQUES D'ADELSWARD DE FERSEN

EMBASICÈTE

16 juillet 1903.

Vous voilà donc, monsieur, grâce à la particularité de vos humeurs, à l'imperceptible nuance qui, dans les réactions physiologiques, prosterne votre sexe aux pieds d'Antinoüs et non de Lalagé, promu d'un seul coup à la grande vedette de la notoriété. Vous contre-balancez, dans l'imagination des peuples, le pape moribond et le futur conclave, et le roi d'Italie. Vos vers, vos proses, vos déclarations politiques et vos entretiens spirituels occupent les gazettes au même titre que la thoracentèse du vieux birbe qui « tient le papaliste ».

Grâce à vous, le monde a lu sans fatigue une page de Rostand, une lettre de Coppée. Étonnant bienfait de la réclame ! Sur votre croupe docile

au joug de la Mère des Amours, tout ce que les bas-fonds les plus dégoûtants, la littérature pour maisons de passe alimentent de proxénètes et de gaudissarts, les Willy, les sous-Willy accréditent leurs ordures, se targuent des poursuites éventuelles que pourrait édicter contre ces choses le priapisme à rebours du sénateur Bérenger.

Hier, vous étiez un inutile, un amateur de lettres, inférieur dans la mesure du possible au comte de Montesquiou, perpétuant la tradition des marquis de Pimodan et du Belloy : « Car, disait Fontenelle, quand un gentilhomme fait des vers, il prend soin de les faire assez mauvais pour ne point déroger à noblesse. » Pauvre, sans relation, venu de Cette ou de Bourganeuf, vous auriez péniblement acquis, vers le onzième lustre, les palmes académiques et la bienveillance de M. Dorchain, heureux de trouver, enfin, un primate ayant aussi peu de talent que lui. François Coppée qui, pendant plus de vingt-cinq ans, feignit de ne pas connaître Verlaine et qui, la main forcée par la gloire du pauvre Lélian, écrivit pour le « choix » de Fasquelle une préface (une préface du Petit Épicier à l'auteur de *Sagesse !*) où la perfidie et la mauvaise foi concourent avec la plus nauséabonde platitude, Coppée, au lieu de cirer vos bottes, de vous offrir les respects que tout larbin académique porte aux maisons dont vous sortez, eût jeté au

panier *Ebauches et Débauches* comme une ordure bien au-dessous des *Humbles* ou de *Bénédiction*. A présent vos émules, vers-libristes, parnassiens, naturistes, l'Ecole française, l'Ecole de Clichy-la-Garenne saluent en vous le génie adolescent et prisonnier. Vous avez quelque chose là (c'est de l'intellect, évidemment, que je parle). Achille Essebac, dont les éphèbes portent voluptueusement les maillots du Sodoma, aura gardé pour vous quelques-uns des pleurs qu'il versait naguère sur Mac Donald, ami des Cingalais aux chairs de bronze tiède.

Cette fortune vous était due. Outre l'ignorance profonde qui donne à Loti ce charme de bayadère inconnu aux Michelet, aux Renan, aux Flaubert, vous avez un goût bien moderne, un goût de votre époque, de votre milieu, pour le catholicisme contrepointé d'amour thébain. Certes, il convient que les disciples des Jésuites, les pénitents de Maumus ou de Coubé fassent paraître quelque sodomie, à condition qu'ils n'oublient pas le denier de Saint-Pierre et qu'ils achètent au prix fort le pardon réservé aux sexuelles inadvertances.

Madame votre mère, une grande chrétienne, ornement de toutes les ligues pour l'extinction de la Libre Pensée, a déduit excellemment la chose devant le juge Valles. Un gentilhomme de votre rang, de votre fortune, a le droit de s'amu-

ser quand et comme bon lui semble. « Les vices des pauvres, c'est la fantaisie du riche. » Quand le riche, par surcroît, exhibe un nom aristocratique, c'est beaucoup d'honneur qu'il fait aux jeunes roturiers en les favorisant des suprêmes outrages.

Les familles patriciennes qu'a grandies la lassesse, le maquerellage fleurdelisé, prennent ainsi leurs droits sur les vilains. Descendre des prostituées de Versailles est un blanc-seing qui permet les plus excessives libertés aux gentilshommes d'à présent. Comme Sabran-Pontevès qui vient — souffrez que je ne me montre pas plus élégant que Marie-Thérèse — d'une pute héraldique, votre gloire se réclame de l'amant salarié par l'Autrichienne, ce Fersen, votre aïeul, qui fut « le Pompadour » de Marie-Antoinette, comme Schwalow celui d'Elisabeth de Russie. Pour cette royale coucherie, ne convient-il pas que sa lignée ait le droit de recommencer les amusements chers à Vendôme, à Monsieur, et de goûter les « infâmes délices » que le duc de Saint-Simon était seul à honnir dans l'entourage du Grand Roi ? Les lettres de la Palatine découvrent, sans aucun ménagement, ce que les ruelles et les petits cabinets de Versailles abritaient sous leur pompe froide et quel prurit de luxure accouplait entre eux, mêlait aux animaux ces grands seigneurs qui n'usaient jamais

de bains. Vous savez dans quel vase prit racine la fortune d'Alberoni et quel usage Monsieur faisait de ses reliques. Vous perpétuez noblement la tradition. Vous faites, malgré vous, le geste héréditaire.

N'ayant aucun besoin de pécune, puisque votre pieuse mère, qui laisserait, à coup sûr, crever de famine tous les claquepatins de l'univers plutôt que de leur donner cent sous, offre aux journaux de Gamelle un petit présent de dix mille louis, vous n'égorgez qui que ce soit. Les grandes ombres du comte de Horn, du duc de Praslin, du comte de Bocarmé, n'attirent point votre dilettantisme. Vous faites modestement la noce dans les bois de Sodome, au lieu de vous vautrer sur la grand'place de Cythère ! Cela dégoûte les bourgeois, qui trouvent monstrueux de recevoir d'un éphèbe les mêmes services obscènes qu'ils se glorifient d'exiger, moyennant quelques écus, des servantes d'amour emmurées ou non dans les ergastules du préfet.

Remonter à l' « orgie romaine » pour trouver des précédents aux ébats de votre garçonnière, comme le font depuis cinq jours les reporters qui n'ont lu ni Martial, ni Juvénal, ni Virgile, ni Pétrone, ni l'histoire d'Auguste, qui ne connaissent Fabulus et Névolus, Virron et Codrus, Alexis et Giton, Héliogabale et Zoticus eux-mêmes que par les on-dit facétieux d'un Larousse

vulgivague, remonter à l'orgie romaine peut sembler oiseux, parler d'Oscar Wilde inexact et rebattu. Vous êtes un bon Français de France, digne de la cour des Valois ou du Palais-Royal, un page agréable à l'un et l'autre sexe, un représentant de la noblesse française qui triche aux courses, marche sur les femmes quand le feu prend aux saute-chiens du baron de Mackau, se fait entretenir, prélève des droits sur les mau vais lieux, communie, hurle : « Mort aux juifs ! », crache sur Loubet qui la remercie, et provoque les socialistes quand elle n'est pas plus de cent contre un.

Les papiers publics, les tartufes salariés de la « bonne presse » ont entamé déjà l'antienne de votre irresponsabilité. Ceux de la préfecture comme les autres. Or, Puybaraud, il y a deux ans, expédia Eugène Vigo à la Petite-Roquette, sous couleur (car ce rond-de-cuir modèle parle dans son privé l'argot des souteneurs) qu'il « avait l'air d'une tapette », et, sans autre motif, lui décerna douze mois de tortures.

Vous, opulent, favorisé de tous les dons sociaux qui remplacent les facultés naturelles, vous, pour qui la prison, comme le régiment, eût été un séjour de fête, vous n'aurez pas même l'ennui d'une « saison » à la Santé. Les cachots réservés aux libres penseurs, aux écrivains probes et courageux, ne sont pas assez douillets,

pour une femme de votre monde. Vous purgerez votre peine dans un *sanatorium*, où de robustes infirmiers délégués par votre mère se tiendront à votre service : la vieille dame prendra soin que vous puissiez vous amuser à votre gré.

Vous relirez Huysmans, dont la sottise vous réchauffe. Vous penserez aux messes noires de jadis, chez la Filastre ou la Voisin, quand l'abbé Guibourg saignait un enfant véritable sur le ventre nu de la Montespan. Votre directeur spirituel se contente d'une poule, ce qui enlève au geste cette parure d'exécration qui l'ennoblissait un peu. Votre snobisme relève, en effet, de la fille de cuisine et non du Grand-Pénitencier.

Substituer aux racoleurs du *Scarabée* les potaches de Carnot, constitue une faute vénielle quand, pour la faire absoudre, on apparaît comme vous garni d'un numéraire persuasif.

Badaud précieux, cacographe, libertin médiocre, poète sans génie, et débauché sans tempérament, vache à lait d'Hamelin de Warren, vous êtes la première victime de cet or maudit que l'héritage, la constitution moderne de la famille et de la propriété, met entre vos mains débiles au détriment de la masse laborieuse.

Vienne le jour où l'on vous fera, sans pitié, sans haine, rendre gorge, où vous restituerez jusques au dernier sou ! Ce sera jour de fête, non seulement pour les exploités, les misérables,

dont vous dérobez le pain, pour les maigres dont l'infortune approvisionne votre luxe et rend possibles vos caprices insensés, mais pour vous-même, qui, goûtant au pain robuste de l'indigent, reconquerrez peut-être une âme virile, une conscience humaine, le sentiment purificateur de la justice, de l'amour et de la beauté.

AU PARACLET

OISEAU DE PARADIS

23 juillet 1903.

Encore que le discours à la troisième personne vienne fort à propos en s'adressant à vous, ayez pour agréable, Tiers de Dieu, fécondateur de vierges, que l'on emploie ici des tournures moins empreintes de domesticité. Au surplus, les catholiques, vos fidèles, ont depuis longtemps réduit à la portion congrue le culte dont ils vous honorent. Le « pur concept » que vous représentez ne paraît pas à la mesure de leur entendement. Ils vous régalent, non sans économie, une fois par an, le jour de la Pentecôte; ensuite de quoi ils vous remisent au plus profond de la sacristie, avec les dais hors d'usage, les ornements pouilleux et les ciboires vertdegrisés. Vous ne faites pas vos frais. La gent dévote s'en tient à la froi-

deur respectueuse et ne crache pas la forte pécune, lorsque c'est vous qui tendez le bassinet.

Intelligence du Père, Sagesse du fils, Minerve chrétienne, que pourraient saisir de vos manifestations théologiques (vous me permettrez de ne les point qualifier d'hypostases) les simples cagots agenouillés devant Mme Pailhasson ou la viande saignante de Paray-le-Monial ? Demander à Monsieur Nisard, ambassadeur près le Saint-Siège, à Loubet, prince chrétien et fils aîné de l'Eglise, de comprendre la moindre chose aux divagations néoplatoniciennes, autant chercher à cueillir des poires sur l'ormeau. Ce n'est pas communément chez les présidents, les rois et autres mammifères plus ou moins couronnés, que l'instruction brille d'un éclat vif. Pourquoi, malgré sa dévotion connue et sa déférence aux volontés de ses évêques, le vieillard ami des nonces aurait-il sur les origines du christianisme le plus vague tuyau ?

La comtesse d'Escarbagnas prenait Martial pour un marchand de gants. A Nicolas II, peu ferré sur le polythéisme hellénique et même sur l'art décoratif du grand siècle, demandant ce qu'était Latone, devant le bassin de Versailles : « Latone, c'est un nom », affirma le père de Lucie, heureux manifestement de se trouver renseigné si à propos.

Loubet peut-être devinerait sans trop d'efforts

que Jamblique est un nom et mêmement Plotin. Mais ne lui demandez pas de savoir comment vous êtes né des cotigations baroques où se plut l'école d'Alexandrie. Pour les docteurs « bombinant sur la chimère dans le vide », vous fûtes le *Noùs*, le *Spiritus*, l'Esprit qui donne la vie, la respiration et la conscience de l'Être, l'Intelligence divine en mouvement ou tout autre faribole de la même clarté. Mais allez donc faire entendre ces grimoires aux lecteurs de la *Croix* !

Il était pourtant malaisé de vous supprimer de la triade éternelle, encore que l'esprit ne soit pas bien vu de l'Église et que vous sentiez un peu le fagot, malgré votre quote-part de divinité. L'esprit ! mais c'est l'antagoniste du prêtre, des dogmes et du casuel ! Donc, il importait de vous peindre sous des formes adéquates à la mentalité de vos adorateurs.

C'est pourquoi l'orthodoxie a pris soin de vous configurer en pigeon pattu, ce qui n'a rien de trop intellectuel et qui, de plus, offre l'avantage de fournir un certain nombre d'images pieusement anacréontiques. Les séminaristes, déniaisés par le Manuel (ah ! que manuel !) des confesseurs, imaginent voluptueusement la colombe du Saint-Graal, le ramier céleste couvrant de ses ailes tendues le sexe de Marie, comme Léda sous l'étreinte du cygne, acceptant d'un oiseau céleste la semence des dieux. Vos représentations litur-

giques viennent de la basse-cour et non des dialogues de Platon. Vous avez, grâce à elles, une patte dans la métaphysique et l'autre dans les petits pois. Les conciles ni les Pères n'interdisent la double vénération que vous inspirez ainsi. Libre aux personnes pieuses de vous adorer en compote aussi bien que sur l'autel.

Émanation du Verbe, émanation de la cuisine, vous avez de quoi délecter les plus fervents et les plus gastronomes, selon qu'on vous arrange comme Dieu ou comme entrée; vous devenez comestible à la façon de Jésus, votre collègue en Trinité : *Esprit saint, descendez en nous !*

Votre vicaire ici-bas, le vieux Pecci, ayant exhalé ce que les « philosophes spiritualistes » et les *minus habentes* de toutes les confessions religieuses appellent bêtement leur âme (oubliant que ce mot ne signifie autre chose que « souffle ou respiration », comme votre nom lui-même), le distinguant ainsi de leur individu tangible et quotidien, cette conjoncture doit faire bien pénible votre situation dans le ménage à trois dont vous êtes l'intellect. C'est vous, n'est-ce pas ? Esprit lumineux, qui par la bouche communément édentée du « Souverain Pontife », annoncez à la terre les vérités essentielles que doivent apparemment accepter les autres planètes et les archipels sans nombre des constellations, de telle sorte

que les poux de Benoît Labre sont vénérables dans l'*Alpha* du *Petit Chien*, et la transsubstantiation, article de foi pour les sélénites, les martiens, pour les bourgeois de *Sirius* et les indigènes d'*Aldebaran.*

Tant que le pape occupe un trône sublunaire, l'Univers sait à qui parler quand une démangeaison lui vient de connaître les « vérités essentielles ». On trouve l'infaillibilité chez le Saint-Père, comme des robes chez Paquin et des fondants chez Boissier. En payant le prix fort, on peut baiser la mule de l'Oracle, empocher sa bénédiction, des indulgences dont l'unique défaut est de ne point guérir du mal aux dents ou des cors aux pieds. Cela est clair, aisé à comprendre, même pour Millevoye, Coppée et Déroulède.

Mais le pape mort, tant que dure le *novemdium* usité déjà par les fosseyeurs de Pétrone, puis quand les cardinaux, mettant au clair leurs âmes d'empoisonneurs, se taillent des croupières avec cette férocité qui n'est pas la moindre prérogative de l'Église, quand les abbés Tigrane, de tout rang et de toute nation, pareils à des chiens allouvis de famine, se déchirent dans le cirque du Conclave, Esprit Saint, que faites-vous de l'Infaillibilité ?

Ce n'est pas un objet à laisser en dépôt dans les coffres d'une banque ou chez le joaillier de la

belle Otero. Coppée, ayant remis entre les mains du Très-Haut sa fistule postérieure, montera dans la Jérusalem céleste pour y avoir cette fistule glorifiée par le chœur des anges et des saints.

Mais l'Infaillibilité, mon Tiers de Dieu ? L'Infaillibilité, vous ne sauriez, pendant l'interrègne, la mettre au vestiaire, ni la confier aux Assomptionnistes, qui vous l'escroqueraient pour achalander de nouveau Antoine de Padoue, lequel se dédore visiblement. Ne la prêtez pas non plus à Barrès, qui l'emploierait à rejoindre Syveton parmi les grands larbins de la Patrie française.

Non, si vous voulez m'en croire, confiez cet inestimable joyau, cette Infaillibilité vacante, au Grand Défenseur de la Papauté, au Maître des catholiques, au noble Arthur Meyer, qu'une telle preuve de confiance remettra sur pieds, nonobstant cette douleur où le plonge la crevaison de Léon XIII.

Il provient de la même race que le Père, votre chef de file ; en outre, la distinction de ses manières lui permet de donner au Saint-Esprit des leçons de tenue. Grâce à lui vous aurez peut-être cette gloire de fournir aux Oreglia, aux Vannutelli et autres chacals, des inspirations écrites dans le même style qui formula jadis, chez Blanche d'Antigny, après maintes nuits heureuses, les paroles immortelles du Doit et de l'Avoir.

A SON ÉMINENCE LE CARDINAL DELCASSÉ

CAMERLINGUE

30 juillet 1903.

Monseigneur,

Ce fut un usage constant, sous l'antique monarchie, hélas ! de nos jours représentée en exil par le stupide Gamelle et par le sourd Maurras dans la ville de Quentin-Bauchard, que tous les ministres d'État appartenant à l'Église fussent investis de la dignité cardinalice et coiffassent le chapeau. L'usure, la crapule, vingt histoires propres à déshonorer Pollonnais lui-même, n'empêchèrent pas Mazarin ou Dubois d'accéder à la pourpre romaine. Au lieu de faire passer pour fol Adelsward le bardache, on l'eût bombardé prince de l'Église, la bougrerie et le mal de Naples éminentissimes n'étant pas plus rares dans le Sacré-

Collège que la « sérénissime banqueroute » chez les aïeux de Sabran-Pontevès et du môme Boni.

Venu trop tard dans un monde qui feint d'avoir rompu avec ces fadaises, votre Éminence ne peut guère entretenir l'espoir de se promener un jour dans une robe écarlate avec la barrette du même et des gants couleur de grenadier fleuri. Cet ajustement conviendrait fort à votre genre de beauté, à votre air noble, à votre allure aisée, à votre ton qui ne sent la boutique ni la province et qui comble d'aise la plupart des souverains dont vous cirez les bottes pendant leur visite chez Émile Ier. Votre visage si distingué, vos traits aristocratiques, la noblesse de vos façons, relevés par cet écarlate, par du point de Venise et des rabats d'Angleterre, vous feraient prendre sur-le-champ pour un portrait de Van Dyck ou d'Hyacinthe Rigaud. Vous manifesteriez presque autant d'élégance que Barrès fumant un *deusoutados*.

Mais, ô douleur ! votre Loubet a beau aller à confesse, l'infant de Montélimar a beau s'ingurgiter le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Mme sa mère a beau multiplier ses malpropretés de cuisinière contre la République troisième qui l'entretient à l'Élysée, Émile n'est pas un roi très chrétien, fils aîné de l'Église. Il ne descend de Clovis, de Louis IX, ni de Giulio Mazarini. Ses origines viennent de si peu qu'il toucherait pen-

dant vingt-quatre heures les écrouelles de Quesnay sans les empêcher un moment de suppurer.

Donc, le malheur des temps vous prive des honneurs qui vous étaient bien dus et vous ne serez jamais qu'un prélat de désir, un épiscope laïque, mais plein de dévotion.

Le spectacle de votre piété ne cesse d'édifier l'Église. Richard, le vieux talapoin, ne peut se tenir d'en friser son naze plus vermeil que ses jupons. Vous êtes la bonne à tout faire de l'archevêché, le ramasseur de crottin œcuménique du futur conclave, le porte-coton volontaire des cucupiètres, des ratichons et des prélats.

Depuis Homenas, l'évêque des Papimanes, on n'avait contemplé si dévotes génuflexions, une telle ferveur pour le dieu terrestre. Comme les gens de l'Isle Sonnante, vous baiseriez aussi le c... du père saint et tout ce que Rabelais énumère avec une complaisance rétive aux citations.

Quand vous apercevez un marchand de bénédictions vêtu d'aubergine ou de tomate, un prélat fût-il évêque d'Honolulu, un chanoine fût-il Santol ou Rosenberg, vous ne sauriez vous tenir de tomber à ses pieds, de recevoir les bénédictions qu'il vous donne, heureux s'il voulait bien par surcroît avantager votre face d'un nombre de crachats illimités. Vous aimez les processions presque autant que Lépine aux yeux de safran ; vous saluez le curé Valadier, aide honoraire du

bourreau, vous frétillez sur vos petites jambes lorsque défile une troupe de bedeaux, chantres, massiers et autres infirmes, portant croix, bannières, gonfanons, baldaquins, torches et bénitiers.

Quand vous vîntes de Pamiers, secrétaire de Massip, avant de plaire à Madame et de prendre la suite du patron, lorsque vous faisiez les courses de Gambetta, ramassant des épluchures de pouvoir et des miettes d'influence, vous tourniez comme un autre le couplet anticlérical. Depuis, ayant épousé une femme riche et mûre, gagné à plat ventre le palais du quai d'Orsay, vous rendez à la religion de Mme Clicquot-d'Uzès les honneurs qu'elle mérite. Vous plongez dans les piscines baptismales ce masque japonais qui vous sert de physionomie et vous rendez au catholicisme des honneurs d'une platitude exagérée.

Cet état d'esprit, si le mot « esprit » se peut décemment employer quand il s'agit des politiciens et de leurs manigances, n'est pas une chose qui vous soit propre et n'indique de votre part aucune espèce d'originalité. A part Combes et quelques-uns qui vous donnent l'exemple de la tenue et de la loyauté, que de sous-vétérinaires entrés dans le gouvernement qui ont pris soin de ramper devant les monarques spirituels ou temporels ! Cela va du tsar au roi de Siam, d'Édouard VII à Ménélick. Ces bourgeois se

trouvent si outrecuidés qu'une tête couronnée les tienne pour autre chose que pour des domestiques ; ils portent si avant la persuasion de leur propre bassesse, qu'ils éprouvent le besoin de s'humilier, de s'anéantir quand la courtoisie ironique d'un Romanoff ou d'un Stuart condescend jusqu'à eux.

Pas un de ces laquais ne s'est trouvé assez fier de parler au nom de la France pour traiter d'égal à égal avec les hôtes princiers qui venaient quêter à domicile dans le pays qu'ils ont l'honneur de représenter. Millerand, socialiste (?), a rincé les cuvettes de Compiègne et déballé en personne le papier des water-closets, au lieu de forcer Nicolas II, le mendiant impérial, à prendre l'attitude qui convient à un emprunteur lorsqu'il parle à ses créanciers. Ils ont léché ses bottes avec un entrain dans l'infamie, une verve de dégoûtation qui laissa bien loin derrière eux les plus serviles courtisans.

Que fut l'obséquiosité d'un La Feuillade au regard de leurs flagorneries ? Le seigneur d'autrefois conservait quelque orgueil, tandis que la vanité des pleutres, cette vanité d'office et d'antichambre, se compose d'un mélange à parties égales de superbe et d'incivilité.

Vous, monsieur, vous travaillez dans la platitude sacrée. Votre échine continue le rampement du vieux monsieur Nisard, et les états de service

qui vous ont illustré ne se comptent déjà plus. Le *Livre jaune*, la messe à Notre-Dame, où le général André vous suppédita de son panache et même de son plumet, vous ont fait connaître pour un des plus robustes soutiens de la sainte Église et de la Foi.

Le nouveau pape, celui que vous aurez contribué à élire en qualité de camerlingue civil, ne pourra faire pour votre Éminence moins que pour le jeune Warren, cycliste chez Bailby. Vous serez duc à la fin du Conclave. Le Saint-Père, usant en votre faveur des titres métaphysiques dont la reine Isabelle (*Isabella la puta*) gratifiait ses amis : prince de la Victoire, etc., vous nommera duc de la Savate, ou marquis de « la Humilité ».

A « CHOSE »

CALOMNIATEUR ANONYME

5 août 1903.

Donc, ce n'est pas assez d'avoir mis en cendre le corps vivant du généreux Dolet ; ce n'est pas assez d'avoir traîné cette victime au bûcher de la place Maubert, après avoir rompu ses os, arraché ses ongles et broyé ses dents, pour accoîter la rage de la Louve romaine et de ses immondes suppôts. Trois cent cinquante ans n'ont pu assouvir la haine de l'Église contre celui qui fut un précurseur de la Raison moderne et qui, d'accord avec ses amis, les philosophes et les écrivains de la Renaissance, porta les premiers coups à la vieille Idole de ténèbres et d'asservissement.

Le nationalisme, le parti des lâches, des Mercier, des Drumont et autres gentilshommes, vous délégua comme insulteur pour vomir sur la

grande figure d'Étienne le guano de l'histoire jésuitique. Vous n'avez pas signé le placard abject qui, la semaine dernière, coïnquinait les murs de Paris, l'hypocrisie et la férocité faisant bon ménage ensemble. Il faut avoir vu pâlir Coubé dans la chaire d'Aubervilliers, pour comprendre à quel degré de poltronnerie peuvent descendre les maîtres aussi bien que les élèves du Gesù.

Votre factum anonyme est placé naturellement sous le pennon du socialisme. De fait, il émane peut-être de Marc Sangnier et des petits drôles du *Sillon*, qui devaient faire une si prudente retraite devant la manifestation du 2 août. Le socialisme est à présent fort bien porté dans les sacristies. Le vieux Pecci écrivait des encycliques pleines de tendresses pour les prolétaires. Sarto, non moins bon grimacier que le pape défunt, continuera cette banque du haut des millions escroqués à la bêtise humaine.

Donc, le « socialiste » ennemi de Dolet, mais aboyeur de la prêtraille, réédite les absurdes imputations accréditées contre l'humaniste par l'envie exécrable de ses confrères et par la vigilance des imposteurs ecclésiastiques.

L'aventure de Guillaume Compaing s'est passée à Lyon, en pleine rue, endroit singulier pour donner un « rendez-vous infâme », comme vous le dites en langage de portier.

En 1536, Étienne Dolet, attaqué par ce misérable, était si bien dans le cas de légitime défense, que les tribunaux se virent contraints d'accorder un non-lieu et que ses grands amis Budé, Tournon, Clément Marot purent banqueter tout à leur aise en son honneur. Mais l'Église, avec effronterie, se plaît à salir les gens qu'elle redoute. De là son acharnement à « récupérer » les cadavres des libres penseurs, à baptiser leurs familles.

Le prêtre, mélange ténébreux de tigre et de cochon, se meut avec aisance dans la boue et la dépose comme une estampille caractéristique sur les êtres qu'il approche. L'accusation de sodomie contre Dolet par les coreligionnaires du frère Cocq, d'Adelsward, de Flamidien et de l'abbé Lefranc, n'a pas de quoi surprendre. Elle est de style chez les entretenus de la Patrie française, chez les invertis des confessionnaux.

Quand un homme vit au milieu des siens, pauvre, incorruptible, adonné au service de la Libre Pensée et de la République universelle, soyez certain qu'un journaliste d'égout, appointé par les claques et béni par la Congrégation, un Willy, un Maurras, un Pollonnais, le traiteront à coup sûr de pédéraste ou de mouchard. Avec l'aide du président Puget, le couplet de Basile, en dépit de son absurdité, végète, prolifère, se propage comme ces plantes lunaires dont Wells imagina le rapide accroissement et la fin immé-

diate, avec cette différence néanmoins que les propos de Basile ne défaillent jamais.

Au surplus, ce n'est le bardache, ni même l'hérétique, ni le blasphémateur que Mathieu Orry, inquisiteur de la Foi, que maître Étienne Faye, official, vicaire de l'archevêque et comte de Lyon, déclarèrent mûr pour le bras séculier (car, ainsi que vous le constatez, le Parlement s'acquitta de cette hideuse besogne dont les « Hommes obscurs » se déchargèrent avec hypocrisie sur le pouvoir temporel : *Ecclesia abhorret a sanguine*, de façon à répandre le sang des victimes sans assumer l'horreur de leur supplice). Non, ce qu'ils poursuivaient en Dolet, c'était l'ami des humanistes, c'était le premier éditeur de Rabelais, l'élève de Musurus et de Villanova, c'était le docteur en droit, le latiniste épris de l'antiquité païenne ; c'était l'homme digne à leurs yeux de tous les affronts et de toutes les tortures, c'était le libérateur d'intelligences, le porteur de torches lumineuses et redoutables, — l'Imprimeur.

« Ceci tuera cela ! » dit Claude Frollo dans la tirade populaire de *Notre-Dame*. Le livre tuera la cathédrale. Bientôt la Science emportera la foi. De quelle exécration les suppôts de la Nuit, les théologiens crasseux, les docteurs asinaires, les copistes idiots de palimpsestes, accablèrent les propagateurs du livre, on en peut juger, au temps où nous sommes, par l'acharnement des

Brunetière, des Lemaître, des Barrès, contre la libre expansion du droit et de la pensée. Du manuscrit au journal, suivant un calcul de Novicow, la rapidité de la connaissance croît dans la proportion de 5 à 2330. Et l'on imagine sans peine l'horreur des Janotus envers la force qui brisait leur empire, pour peu que l'instinct de la conservation leur montrât quel élément irrésistible se déchaînait contre eux. L'homme qui lit ne saurait être opprimé. Il n'est point soumis à l'Opinion. C'est lui qui la dirige. Au dogme terrifiant il oppose la critique sereine, à l'imposture sacerdotale il objecte l'évidence de la raison. A sa parole fond le granit des cachots, s'évanouit le mirage des basiliques. C'est par lui que disparaissent les vaines erreurs des siècles religieux et que l'homme, conquis à lui-même, dépouille enfin le mensonge et les rêves du surnaturel.

Aussi l'imprimeur est-il entre tous l'ennemi de l'Église. Encore qu'elle ait tenté de l'employer à ses œuvres abjectes et de neutraliser par le livre même les effets du coup mortel que lui porte le livre, la plaie est faite ; le résultat de la lutte ne saurait être douteux. L'imprimé s'étend, se multiplie, abonde comme le sable de la mer, comme la feuille des arbres. Chaque jour de robustes écrits s'envolent, portant aux quatre coins de l'univers une semence d'amour et de vérité.

Les prêtres, les moines, les fauteurs d'obscu-

rantisme se qualifient eux-mêmes volontiers du nom de « pêcheurs d'hommes », à l'instar de Pierre, ce fainéant qui menait la séquelle du nabi galiléen. Pêcheurs d'hommes en effet ! Leurs filets sont bien ourdis, leurs hameçons aigus, leurs nasses redoutables. Leurs engins sont habiles aux captures opulentes. Les poissons d'or, les beaux saumons d'argent, les coquillages de perle abondent en leurs viviers. Le fretin n'y manque pas non plus, heureux d'être mangé par le phoque en robe noire.

Mais qu'importe ? Au delà, s'étend la mer éternelle, un infini de raison vivante, que se transmettent les peuples de génération en génération. L'Église abrutit les consciences par milliers, par millions, si l'on veut. Mais la pensée d'un homme libre, la doctrine d'un Voltaire, d'un Michelet, d'un Diderot ou d'un Renan suffit pour émanciper des milliards d'esprits, leur ouvrant ces « temples sereins » de l'observation et de la connaissance, où le poète Lucrèce mettait le suprême bonheur.

Voilà pourquoi, grimaud anonyme que vous êtes, vous apportez au nom de l'Église catholique, une contribution d'injures à l'apothéose d'Étienne Dolet. Pour les entendre, le mépris lui-même est contraint de se baisser : car les cloaques d'abjections où vous évoluez stagnent fort au-dessous de l'ordinaire ignominie.

Dimanche, les manifestants vous ignoraient ; l'an prochain, ils vous ignoreront, s'il se peut, davantage. A mesure qu'elles grandissent, qu'elles conquièrent la foule trop longtemps indifférente, les assises de la Libre Pensée gagnent en même temps plus de calme et de pacifique hauteur. Le flot monte. Il submerge les entraves ridicules et ces fanges innomables dont vous crûtes l'endiguer. La grande aube du rationalisme s'étend, victorieuse et fraternelle ; pour éclairer le monde, il ne faut au soleil ni rage ni combat.

La vôtre s'use en vain contre la mémoire auguste d'Étienne Dolet, témoin de l'intelligence humaine devant la barbarie et les ténèbres de l'Église. Cet homme bilieux, véhément, dur à ses ennemis, extrême dans ses colères et ses amours, exorbitant, comme une espèce de Benvenuto de la typographie, a l'honneur d'éveiller encore la haine de la canaille dont vous êtes. « Polisson ! tartufe ! assassin ! » voilà bien la couronne qu'il mérite que vous lui tressiez pour avoir aidé à la diffusion des lettres anciennes, des *Dialogues* de Platon et des ouvrages de l'immense Rabelais.

Meurtrier, il les mériterait encore, puisque le crime d'avoir tué le hideux Compaing ne l'empêcherait en aucune manière de briller au premier rang des hommes et des bienfaiteurs. Qu'importe que Faust ait suborné, puis trahi Marguerite !

Qu'importe que Dolet ait mis à mal. ait mis à mort ce drôle de Compaing ! Pour avoir touché les caractères de plomb, la noble « matrice » où le Livre est enfanté, l'un mérita de dormir entre les bras d'Hélène, belle et permanente comme l'astre dont elle porte le nom ; l'autre d'apposer sa firme aux tomes impérissables qui dévoilèrent à l'esprit moderne l'*Eutyphron* et le *Gargantua*.

AU BONHOMME SARTO

VICE-DIEU

13 août 1903.

Calotté d'or, ensoutané de blanc, chargé de pierres précieuses comme la belle Otero, « flabellé » de plumes d'autruches comme le sultan Misapouf, chaussé de ribouis que décrotte le baiser de vos fidèles, vous incarnez, depuis une semaine, l'Infaillibilité de l'Église, du Père, du Fils et de l'Esprit, sans avoir fait, pour cela, d'autre effort que de vous asseoir au mitan d'une chaise percée.

Les thuriféraires de la presse catholique, les juifs bien pensants, les moines, les flamidiens, les prestolets discourent sur votre louange. « Le peuple a parfois son pape ou son césar », et vous voilà renommé le pontife du peuple, chez les socialistes chrétiens, dans les ouvroirs du Bon-Pasteur, dans les patronages de l'abbé Santol.

La chose tient à ce que vous déchiffrez avec peine la lettre moulée et que votre éducation ne monte pas fort au-dessus de la culture qu'on voit au dernier des pétrousquins. Sorti du cabaret pour entrer au « papaliste », vous gardez la saveur du terroir. L'ignorance dont vous êtes orné présage aux fidèles une ère délicieuse d'abrutissement et d'infâmes superstitions. Vous êtes pieux comme le cardinal Richard, lequel passait jadis pour être, avec vous, le plus inepte des *porporati*, le cardinal Richard qui demandait, à propos de la marche de *Lohengrin* : « Ce monsieur *Vagnié*, n'est-ce pas, est un de nos organistes, un homme de Dieu ? »

Vous êtes pieux et gourmand ; c'est le rôle qui convient au curé de campagne. Votre goût pour le vin de Marsala édifie abondamment l'intellect de vos ouailles. Il est permis de supposer que le Vatican ne manquera jamais du précieux liquide. Les vignerons qui croient à l'influence de la Trinité sur le phylloxera ne manqueront pas de s'attirer les bonnes grâces du dieu qui fait le soleil pour les moissons et les punaises pour Benoît Labre, en humectant son vice-dieu.

Votre élévation à la papauté semble, au premier abord, n'avoir eu d'autre cause que la profonde inintelligence dont vous êtes orné. Les Oreglia, les Gotti, les Vannutelli, pour se mettre d'accord, ont fait choix du plus balourd de leurs confrères.

C'est ainsi, d'ailleurs, que tous les électeurs de souverains ont accoutumé de procéder. L'ambition trouve son compte à ériger sur le pavois un idiot incontestable. Et l'envie en éprouve quelque soulagement. Les diverses bûches qui règnent et ne gouvernent pas, dans la troisième République, les Félix Faure, les Carnot, les Loubet, fournissent un lumineux exemple de cette vérité.

Vous voilà donc installé sur « la Chaire de Pierre », si l'on ose imiter le style de M. Boyer d'Agen, bénissant *urbi et orbi*, promulguant des dogmes, excommuniant, absolvant, donnant votre orteil à baiser, tandis que les eunuques de la Sixtine chantent *a capella* des motets de Pergolèse, de Vittoria ou de Nani. Vous parlerez dans des encycliques généralement oiseuses, vous parlerez aux nations le latin où vous n'entendez goutte ; « car, dit Joseph de Maistre, si le peuple proprement dit ne comprend pas les mots, c'est tant mieux. Le respect y gagne et *l'intelligence n'y perd rien* ! »

Vous serez jovial ; vous ne connaîtrez de l'Europe, de la civilisation moderne, de la pensée et de l'affranchissement des hommes, que les faits qui plairont à votre camerlingue, à vos secrétaires d'État, aux *facchini* du pont Saint-Ange.

L'empereur d'Autriche n'a pas admis Rampolla comme révolutionnaire. Ce danger semble

quelque chose, paraît-il, auprès du beau Danube bleu. En revanche, Humberto ne pouvait que redouter le compère de Delcassé, mais comme réactionnaire cette fois.

Allez au quai d'Orsay. Demandez au gnome de l'Ariège, comme au dernier garçon de bureau, leur avis sur la question romaine. L'homme du portefeuille et celui du plumeau formeront, avec l'unanimité la plus touchante, des vœux passionnés pour le rétablissement du pouvoir temporel, à quoi les héritiers de Victor-Emmanuel seraient loin de prendre plaisir.

Mais, encore une fois, vous ignorez ces contingences. Le clergé catholique se compose d'hommes instruits et avisés, qui sont de parfaites canailles, en outre de fort honnêtes gens qui sont d'incurables idiots. Or, monsieur et très saint-père, vous eûtes le bon esprit de vous classer parmi les honnêtes gens. Vous aurez pour vous les dévotes à chaufferettes, les pèlerins de Lourdes, ceux qui jugent sans nul motif leur âme spirituelle et qui préfèrent aux médecines hippocratiques les fontaines miraculeuses pour guérir de tous leurs maux. Les cuisinières mystiques, les souteneurs élevés chez les Frères quatre-bras, jaculant des oraisons vers la madone afin qu'elle suppédite le travail de leurs « épouses », les jésuites qui vaquent aux besognes délicates, aux rapts des héritières, à la captation des testa-

ments, n'eurent jamais de plus fidèle soutien. Vos difficultés avec le Quirinal seront d'ordre purement ecclésiastique, le vaste Monde n'existant pas au regard des personnes pieuses comme vous.

Et c'est justement à cause de cela que vous apparaissez comme le grand pape, le Clément VII de l'avenir. C'est une coutume qui s'implantera tôt ou tard, de ne plus élire au poste que vous tenez les citoyens d'un peuple civilisé. Le cardinal Gibbons aura beau faire. Les chrétiens de Chicago, de Baltimore, les croyants du Far-West seront toujours des huguenots plus ou moins spécialisés dans telle ou telle coutume, le catholicisme ne pouvant s'adapter aux mœurs des hommes libres et cultivés.

Ce que n'ont pas fait les Wisseman, les Manning, les Newman et autres puséistes, les catholiques américains n'y sauraient prétendre.

Ainsi donc, il importe de choisir le pape dans les évêques espagnols, marocains, *sudamerica*, ou nègres, ceux-là mêmes qui décrétèrent, en 1869, « l'infaillibilité » du vieux mégalomane Mastaï.

Oui, vous êtes le pape de l'avenir, le pape du catholicisme futur. Il est encore de beaux jours pour la foi de Pollonnais. Si les occidentaux abandonnent peu à peu les sacrements et ne tiennent plus à la religion des ténèbres, qu'afin de garder leur coffre-fort ; si le Très-Haut, pour

qui, vous et vos cuistres, manigancez tant de parades et de comédies, exerce en Europe les modestes fonctions de garde-champêtre ou de juge de paix, vous fondez à juste titre de vastes espérances et d'énormes projets sur le Zoulouland, la Cafrerie, le Dahomey.

Le catholicisme, religion nègre, ne peut que charmer nos « frères inférieurs ». Accessibles à l'eau-de-vie, au mal de Naples, aux saintes mœurs flamidiennes, ils trouveront chez les missionnaires ces facteurs de leur béatitude, avec l'amour de la crasse et les méthodes les plus sûres d'abrutissement.

Pie X, ma vieille bête, soyez le pape des nègres. C'est l'empire qui convient précisément à votre intelligence, à l'esprit des galonnés, des mondaines, du président Puget et des dames de chez Maxim's.

Conquérez au Pendu juif les moricauds de toute nuance, depuis le chocolat jusqu'au *Beau Noir* de la rue du Jour. Demandez son domaine à Balthazar, le roi Machuré. Sans doute, il se trouvera flatté de vous y rendre hommage et Cassagnac vous tiendra lieu d'ambassadeur.

A MADAME THÉRÈSE HUMBERT

CHEVALIER D'INDUSTRIE

20 août 1903.

Vous habitez, madame, quelque peu en amont de Saint-Cloud-Bellevue, un agréable cottage, une maison d'été que, suivant la plus familière de vos coutumes, vous n'avez pas eu la peine de payer.

Ce n'est pas tout à fait la « riante villa » dont M. Pacton (Jules) gratifie les anarchistes dans ses réquisitoires où la bêtise tresse des guirlandes à la servilité. Mais, pour une femme d'affaires qui, comme vous, a mérité souventes fois un bail à Clairvaux ou à Saint-Lazare, la Conciergerie apparaît comme un lieu en même temps confortable et distingué. Les défonceurs de thorax, les écraseurs de mâchoires, les brigades centrales qui « crèvent » les socialistes avec entrain; les

mouchards aux cols douteux, aux épingles de verre ; les guichetiers vernis comme des soldats de plomb, raffinent auprès de vous sur la galanterie ; ils vous soufflent au visage des madrigaux d'un ail qui sent les belles manières de jadis.

Leurs chefs, grands conculcateurs de manifestations révolutionnaires, lèchent la trace de vos pas comme les seigneurs de *Luggdunnag*, balayant avec leur langue les appartements du souverain. M. Lépine, votre excellent ami, n'a pour vous que des roses : il fait mentir les acanthes de son nom quand il s'agit d'effeuiller quelques pétales à vos genoux :

Ce soir ma robe encore en est tout embaumée.
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Chateaubriand, dans cet endroit où vous coulez une si aimable villégiature, ne connut pas tant d'égards. Il couchait dans la cellule contiguë à la « réserve » des condamnés à mort. Le parricide Benoist, lamentant « son ami obscène », peuplait de hurlements lugubres le cachot de René, criant la mort comme un chien perdu. Marie-Antoinette fut communément traitée de « veuve Capet », tandis que la police, le barreau, les pouvoirs publics vous donnent du « Madame » comme si vous étiez archiduchesse

d'Autriche ou fille d'un éleveur de porcs américain. Les robes rouges, les robes noires, les toques, les calottes, les simarres génuflectent à votre aspect. Le parquet se met en cerceau, les juges se prosternent. Vous n'avez qu'à paraître : il n'est plus de magistrature assise ou debout, il ne reste que la magistrature à plat ventre, adorant dans votre personne le phantasme du Veau d'or.

La société bourgeoise, qui vous admire et vous aime, se reconnaît en vous. Elle vous est reconnaissante d'avoir imprimé ce branle grandiose à l'anse du panier, d'avoir, pendant un quart de siècle, imaginé des moyens « opérants » et communiqué l'être à des valeurs fictives en dehors de la Corbeille, du Péristyle — après trois heures, avant midi.

Cette gigantesque manœuvre de Bourse laisse bien loin derrière elle tant de mesquines filouteries des Macé-Berneau et des Rosemberg. C'est une manière de Panama à la portée des gens du monde, qui stupéfie et délecte à la fois les plus notables commerçants.

Vendre un écu ce qui vaut trente sous, n'est-ce pas la loi fondamentale des échanges sur quoi reposent la société capitaliste, le négoce, l'économie politique, le secret des cabinets et le sentiment national ? Or, vous avez touché environ cent millions dans l'espace de vingt ans ; vous

avez créé (c'est le patois de MM. les experts) une circulation d'au moins sept fois pareille somme, le tout en évoquant les pays fantastiques, les Hespérides mensongères d'un testament que nul être humain n'a pu voir de ses yeux. Vous êtes la Dame à la licorne de la Chimère des Crawford. Il n'est pas, sur la place de Paris, un tripier, un duc, un archevêque, une marquise d'Adelsward ou une Grille d'Égout qui ne fussent glorieux et charmés d'en faire autant.

Le président Bonnet joue auprès de vous un excellent personnage. « Femme une telle ! » interroge ce chat-fourré, dès que se présente à la barre une femme honnête dont la robe d'un noir pauvre, les gants excoriés, le chapeau des « Quatre-Françaises » proclament l'indigence par toutes leurs reprises et leurs affaissements. Vous ne toléreriez pas ce ton même chez un garde des sceaux. Vous traitez de haut les robins, qui ne sont pas capables d'emprunter seulement une couple de millions et qui, pour se camoufler, portent sur la tête un vase de nuit en mérinos noir.

Donc, le conseiller Bonnet prête à vos discours une oreille copieuse et non moins paternelle. Sans sourciller, il encaisse vos ragots, vos mensonges, vos feuilletons, que renoncerait une vendeuse de petit noir. Ce n'est plus le roman, c'est le tribunal chez la portière. Vous boni-

mentez avec une absence d'imagination qu'égale à peine votre logodiarrhée. On a vu des cuisinières, des garçons d'hôtels « paumés » en faute, improviser pour leur justification des historiettes non moins topiques et beaucoup plus vraisemblables que les sornettes dont vous abreuvez, depuis une semaine, la ville et les faubourgs. *Anemonæ verborum !*

Néanmoins, Bonnet de gueules et les assesseurs de sable vous entendent obséquieusement. Vous coupez la parole aux témoins, au procureur général, sans éteindre jamais le sourire bénin qu'ils vous ont consacré. Une voleuse comme vous mérite les plus soutenus respects et les hommages des personnes bien pensantes.

Mais la tâche favorite de M. le Président, celle à quoi s'acharne sa prédilection, c'est l'apologie du grand Humbert, fondateur de la dynastie et zélateur de vos emprunts.

Il n'a jamais souffert qu'on osât y toucher.

Il embaume sa mémoire dans le benjoin de la platitude et le natron de l'imposture avec des soins de tarischeute. Il maquille le cadavre de l'ancien ministre comme celui du pape Formose; il thuribule devant lui. Sur votre foi, il admet que ce juriste, ce procureur général à la Cour des Comptes put croire à l'existence d'un testa-

ment qu'aucun notaire n'avait enregistré, dont aucun tribunal n'envoya le légataire en possession provisoire.

Opérez sur des gros sous et vous verrez l'accueil réservé à ce moyen de défense par les mêmes enjuponnés qui font, ici, la mine de le prendre au sérieux.

Cette comédie aux actes somnifères, où vous donnez la réplique à la vieille Thémis afin de sauver les gens en place, les gros bonnets et les façades lépreuses de la vieille baraque sociale, résume assez exactement les gestes et les pensées du monde contemporain. Larronnesse de millions, il n'est personne qui vous jette à la face votre ignominie. Organisateur d'une escroquerie énorme, il ne se trouve pas un magistrat pour dire quel gredin fut votre beau-père. Ceux que vous avez frustrés eux-mêmes désarment, vaincus par votre impudence et votre loquacité. Vous avez l'honneur d'être imbécile par la tête; vous jabottez comme l'épicière du coin. N'importe. Vous demeurez pour tous la « Grande Thérèse » irrévocablement. Car les faits péremptoires n'instruisent pas la démocratie, et quand le bonhomme Peuple adopte un article de foi, il n'en démord pas plus qu' « un chien du cuir graissé ». Voyez le baron Millerand. Son ministère, sa ferblanterie, ses bassesses de Compiègne, ses fusillades, ses égorgements de prolétaires, ses incar-

cérations n'empêchent aucunement les électeurs du XIIe de le tenir pour honnête homme et de voter opiniâtrement pour lui. Tant les pîtres ont d'influence et de pouvoir sur l'antique Démos! Cela n'a pas changé depuis Aristophane et son marchand de boudins.

A MONSIEUR PUGLIESI-CONTI

FRANÇAIS DE FRANCE

27 août 1903.

M. Pugliesi-Conti, député de Paris, a informé M. Combes qu'il l'interpellerait, dès la rentrée, sur le chant de l'*Internationale* qui accueille les ministres en voyage.

Jusqu'à ce jour, monsieur, vous observâtes, à la Chambre, où vous ont porté les nationalistes boutiquiers de la grand'ville, un pythagorique silence, imprimant à votre faconde le scel d'Harpocrate, ce cachet qui porte pour devise : « La ferme ! » depuis les derniers beaux jours de l'*Assommoir*.

Vous êtes muet, non pas comme ce Conrart dont Nicolas Boileau transmit le nom peu coruscant aux rhétoriciens des âges postérieurs. Vous êtes muet d'un silence plus qu'humain et, si je l'ose

dire, ichtyomorphe. La dorade, l'alose, le congre, les mollusques bivalves et les crevettes les moins loquaces ne l'emportent guère sur vous-même en sobriété de parole et continence d'élocution.

Quand Barrès fut au Parlement avec l'intention louable de continuer à la fois Gœthe, Michelet et Beaconsfield, sa bouche, où quelques dents-épaves assument tour à tour le brun du roucou et l'indigo des mouches à viande, sa bouche s'ouvrit pour, en langue d'office, morigéner la maison Hachette, dont l'orateur, sans doute, espérait quelque pourboire.

Peu de mots suffisent à préconiser son bégaiement. Le « professeur d'énergie » n'était point un Démosthène ; les placiers en vin qui, du matin au soir, colloquent des fûts de vermouth, consacrent à cet objet une rhétorique autrement généreuse, des tropes, des hypotyposes et des catachrèses qui ne fleurissent point dans le *Jardin de Bérénice*.

Elevé par de si grands exemples, filleul de la carpe congréganiste et du lapin tricolore, Français comme Archdeacon, vous demeurâtes coi sous le panache de Déroulède, sous le rifflard de Gamelle, sous le dais carnavalesque des flamidiens et des oblats.

L'extinction de voix était si forte en vous, que le cri : « Mort aux juifs ! » ne sortait de votre noble poitrine qu'aux fêtes carillonnées, aux grands

jours de la « Patrie française », quand, mille contre un, vous dansiez la danse du scalp autour de vos éternels ennemis, les honnêtes gens.

Vous fûtes, dans le lazaret du nationalisme, le pestiféré qui ne dit mot, la puanteur de votre haleine témoignant seule qu'une vermine de plus entrait au service de Lemaître (ce Jules!), de Drumont et de Mercier.

L'abbé Garnier aboie, et le comte de Mun vaticine; Coppée ânonne et Marc Sangnier bredouille. Néanmoins, campés sur une estrade, ces babouins peuvent congrûment adjoindre, pendant une heure d'horloge, aux impostures de Basile, aux mensonges de Tartufe, la sociologie de Loriquet. C'est lâche, c'est bébête, c'est abject, mais les patronages catholiques d'ouvriers et les écoles « libres » de jésuites ou d'ignorantins, apportent aux bavards nationalistes un effectif de disciples que le mensonge délecte et qu'émoustille la laideur.

Taciturne, jusqu'à présent, comme les Verwoort les plus céruléens, vous montez en chaire. Du haut de la tribune, vous conculquez les maçons, les cosmopolites, les vendus, qui chantent l'*Internationale*, et que dégoûte la *Marseillaise* comme un plat trop réchauffé : *Conquassabit capita in terra multorum!*

Ce geste arrive à point et brille par son opportunité. Les amis, les admirateurs d'Eugène Pottier,

les survivants de la lutte magnanime où le vieux communard conquit ses éperons, quêtent pour sa veuve, pour son enfant, une aumône de gloire et de fraternité. Quelque chose manquait cependant à l'auteur de l'*Internationale* : c'était l'injure des gredins, l'abomination des lâches et le reniement des imbéciles. C'étaient les chardons, les ronces et la ciguë, une couronne d'outrages apportée à sa tombe par les voyous et les faussaires, proxénètes du régiment ou du confessionnal.

Cette lacune, vous la comblerez demain. Pour insulter à l'aise le ministre dont les mœurs vous déconcertent, dont la fermeté républicaine « vous fait honte et vous fait peur », vous traînerez dans la fange de vos discours le prolétaire qui donna une voix aux revendications des exploités, à leur espoir dans l'avenir.

Encore que fort supérieure au *God save the King* de Lulli, au *Beau Dunois* de la reine Hortense, au *Vive Henri IV* de la Restauration, l'*Internationale* n'est pas un chef-d'œuvre. Le poème incorrect « dit mal ce qu'il veut dire ». C'est l'opinion de Gustave Kahn, qui, mieux que personne, juge définitivement en ces matières. La musique, sans fureur, est une élégie, un cantique, mais pas le moins du monde un chant de révolte ou de fraternité.

La *Marseillaise*, qu'ont embrennée à jamais la fiente jésuitique et les vomissements des hordes

antisémites, avait du moins, pour elle, ce banal entrain de pas redoublé qui rythme l'allure du promeneur, contraignant la rue à suivre en mesure le cortège qui défile. Médiocre échantillon du style pompier qui triomphe dans les tableaux de David et le théâtre de Chénier, les strophes de Rouget de l'Isle ne se relèvent que par un cri de bonté dont nul, aujourd'hui, n'a gardé la mémoire :

Épargnez les tristes victimes
A regret s'armant contre vous.

Le *Chant du Départ*, où la sobre et large inspiration de Méhul se donna tout entière, est d'une facture autrement relevée, d'une incontestable grandeur. Les vers, en dépit de quelques poncifs, ont une magnificence, une profondeur d'accent digne de l'époque sublime qui les a portés. Mais pour exécuter le *Chant du Départ*, il faut des musiciens, des choristes exercés, une étude préalable, qui ne permet guère au premier venu d'y faire sa partie.

A ces restrictions, il convient d'ajouter que l'hymne de Méhul comme celui de Rouget de l'Isle, comme cette ardente *Carmagnole*, qui fait encore palpiter nos cœurs, sont des appels au massacre, des odes guerrières à la louange de la destruction, du meurtre et des nationalités. La trompette guerrière, le son du canon, le cri « aux

armes », la haine et l'homicide y grondent avec férocité; le péan de la mort agite leurs drapeaux.

Ce n'est pas un tel chant qui convient aux luttes fraternelles du socialisme, à la conquête de la terre par la Justice, par la Raison et par l'Amour.

Comment le peuple de Paris a-t-il adopté la chanson de Pottier, en cet après-midi mémorable, où tous, femmes, enfants, ouvriers, poètes, vinrent saluer en masse la République de Dalou, République prolétarienne aux bras chargés d'épis et que traînent des lions ? Nul ne le saurait dire. Certes, le *Soleil Rouge*, la noble musique de Marcel Legay, d'un souffle généreux et puissant, méritait davantage un pareil honneur. « Mais les chansons ont leur destin », comme dit la romance idiote de Tagliafico. Et ce destin fut propice à l'*Internationale*, reflet incolore du *Chant des Ouvriers*, l'ode immortelle de Pierre Dupont.

Vos injures, la haine des pieds plats qui veulent interdire aux instituteurs d'enseigner la paix, la concorde et l'humanité, vont impartir une splendeur nouvelle à notre air de ralliement.

Vienne le poéte qui formulera dans une œuvre perdurable, dans un mètre définitif, l'âme de la Révolution balayant à l'égout le Christianisme et la Richesse, colonnes infâmes de l'obscurantisme contemporain! Mais, en attendant, vieil

Eugène Pottier, nous redirons tes stances rugueuses. Elles conquerront pour nous l'Eldorado prochain de l'humanité fraternelle, de cette Marianne qui les entendit gronder pour la première fois, de la Marianne des Pauvres et des Libres Penseurs, de la Marianne qui sème du pain et sourit à la foule, au pas harmonieux des fauves asservis.

A MONSIEUR JOURDAN

VALET DE BOURREAU A SAINT-QUENTIN

4 septembre 1903.

Vous occupez, monsieur, l'étrange emploi d'inquisiteur civil, disposant comme il plaît à vos haines, comme il profite à vos ambitions, de la liberté, de la vie et de l'honneur des citoyens.

Vous cachez sous votre robe les abus les plus infâmes de l'espionnage, de la calomnie et de la méchanceté juridique. Vous avez congé de nuire, de mentir, de propager la douleur autour de vous sans que nul contrôle mette un frein à vos caprices les plus ineptes ou les plus scélérats. Idole irresponsable, votre pouvoir sinistre n'a de bornes que la raison, l'équité dont vous a pourvu l'éducation ou la nature.

Ceux de vos pareils qui gardent encore des entrailles humaines sous la grotesque simarre et

la chie-en-lit du magistrat, ceux dont la conscience n'est pas oblitérée à jamais par l'empoisonnement des Jésuites, par l'égoïsme du monde bourgeois, peuvent à la rigueur vaquer à leur besogne sans abus ni prévarication, et donner quelques moments à la recherche de la vérité. L'amour des faibles, le droit des malheureux, toute cette justice que le président Magnaud proclame à la face des exploiteurs — en dépit de ses confrères acharnés à l'oppression des victimes — trouve quelque audience dans les prétoires, où l'esprit chrétien et la sagesse capitaliste n'ont point d'accès.

* * *

Vous, monsieur, loin de faire effort pour atteindre à ces hautes clartés, vous employez le plus net de vos labeurs à propager l'imposture, épaississant la nuit autour des infortunés que vous désignâtes pour les sacrifices juridiques. Vous avez le cachot, vous avez le secret, vous avez la guillotine. Vous jouez en artiste consommé de cette lyre. Vous êtes le pourvoyeur tenace et frénétique de M. Deibler.

Au moment de vos noces, vous avez mis dans la corbeille, par façon de *morgengabe*, à l'épousée, la liberté de deux kleptomanes qui, depuis une année, croupissent en cellule, attendant votre

bon plaisir. Vous avez trouvé le moyen de choir plus bas que ces voleuses, tandis que pommadé, vernis, la bouche en cœur et l'air bête du philistin qui convole sans remords et sans crainte, vous alliez toucher avec la dot les prémices de la femme qui porte votre nom.

Votre chef-d'œuvre, néanmoins, ne fut pas l'incarcération des tire-laine prises à la gare de Saint-Quentin. C'étaient de pauvres larronnesses qui ne méritaient, en aucune façon, les hommages prodigués sans relâche par les « Hommes noirs » à la famille Humbert. L'affaire Loizemant était digne de tout votre zèle : ce fut votre bataille d'Austerlitz.

Faire décapiter un innocent, torturer d'honnêtes femmes. le tout pour complaire aux âmes pieuses, aux clergés, aux cercles catholiques de Ribemont, c'était un coup de maître qui ne pouvait qu'aider à votre avancement. Le profit qu'on en retire ne rend pas moins délectable une action infâme, et la robe rouge, après l'exécution de l'infortuné rat-de-cave, n'était pas une perspective pour vous induire à le ménager. A la chambre des mises en accusation de Douai disculpant Flamidien, la Cour d'assises de l'Aisne envoyant un innocent à l'échafaud, quelle réplique majestueuse, quelle fête pour les marchands d'eucharistie et les grossoyeurs de jugements!

*
* *

Quesnay de Beaurepaire, à propos de l'affaire Dreyfus et de l'« inutilité des preuves », se glorifiait naguère d'avoir fait condamner Pel, l'horloger de Montreuil, accusé d'avoir occis, puis incinéré sa servante, encore que l'accusation n'eût pas retenu un seul témoignage concluant, et seulement parce que lui, Quesnay, le badaud, le mystifié de Karl, gardait sans nul motif plausible la haine du pauvre homme et la persuasion de sa culpabilité. Ces choses peuvent s'écrire dans un journal tiré à de nombreux exemplaires, leur auteur habiter place Possoz et déambuler chaque jour, sans que l'indignation publique éventre ce bandit.

Vous êtes peut-être moins sot que le Beaurepaire ; mais vous n'êtes pas moins exécrable que lui. On vous dépeint comme une sorte de malade, jaune, souffrant, torturé par une hypertrophie de la vésicule biliaire, en proie aux vautours de la jalousie et des coliques hépatiques. La pierre de Calvin, la fistule de Louis XIV ont allumé vingt bûchers ; le labeur de vos digestions réclame, de temps à autre, une hostie expiatoire. Votre méchanceté guérira peut-être avec une bonne place et des doses de calomel.

*
* *

Puget, votre confrère en iniquités, Puget, l'ennemi des *Diaconales*, de Jean Lorrain, de

Charbonnel, de l'artiste magnifique et du penseur ardent, condamne pour se venger de déboires intimes. Quand il a mis aux fers quelque pauvre diable, sa pelisse de loutre lui semble moins pesante, et les nargues du barreau un peu édulcorées.

Loizemant innocent, le jury confondu, les calomniateurs catholiques, le clergé retournant dans la boue, élément quidditif de ces gredins, que fera de vous la vindicte publique ?

On déplore le temps humain où nous vivons, l'absence du bourreau chinois pareil à celui du *Jardin des Supplices* : l'estrapade, l'essorillement, le brodequin, la question de l'eau et du « froid-mortell » décrits dans *l'Homme qui rit*, seraient de trop douces représailles pour celui qui prostitue à son intérêt ou à ses rancunes la majesté de la Loi ; qui, refusant de chercher la vérité d'un cœur humain et d'un esprit impartial, fait entrer la nuit chrétienne, le mensonge, l'imposture dans le calme asile du droit, dans le temple où s'élabore la civilisation.

A L'EX-AMIRAL MARÉCHAL

IMPOSTEUR

3 octobre 1903.

Vous occupez, monsieur, la grande vedette. Les salles de rédaction placardent votre image que donnent, à leur tour, les feuilles illustrées. Vous « faites la pige » au meurtre de Foufou. Les gens qui vont au café pour aiguiser leurs intelligences par l'absorption des petits verres et les jeux de cartes les moins récréatifs, ont tout loisir d'ajouter à leurs chopes et à leurs dominos la contemplation de votre face à claques, sous un chapeau du même nom. Que dis-je ? les reporters attachés au Kodak ont, pour la circonstance, découvert le Fleuve Bleu où Li-taï-pé se plut à cueillir des nénuphars : l'instruction de ces jouvenceaux n'ayant d'autre borne que les dix-neuf in-quarto du Larousse, contrepointés des suppléments.

Ce visage, que produisent les papiers publics, ne rappelle que d'une façon indistincte les traits superbes de Nelson, la face résolue et calme de Ruyter, le mufle héroïque de Jean Bart. Démailloté de votre habit, de vos galons, de vos épaulettes, de vos crachats, de votre ceinture et de votre bancal, vos beaux favoris poivre et sel tombés sous le rasoir, vous brilleriez d'un éclat sans second parmi les vieux messieurs que Brunetière édifie et que confesse le P. du Lac, pendant les brefs loisirs que lui donne la famille de M. Chaumié. Les yeux faux et papillotants, les paupières blettes du sycophante, la bouche en coup de sabre, les lèvres exsangues du bureaucrate constipé, le menton sans carrure du lâche et les oreilles asinaires du cafard, vous offrez un type grandement signalétique du guerrier de sacristie, admirable dans la délation, triomphal dans le mensonge, expert dans le faux en écritures tant privées que publiques, et servant la messe avec autant de désinvolture que l'abbé Fougeray, maillotin concordataire, ou que Flamidien, chaste éducateur du petit Foveau.

Car vous appartenez à ce corps si édifiant des « maritimes », dont Olivier Seylor, en un livre mieux pensé qu'il n'est écrit, a dévoilé non seulement les petites complexions, les goûts hétérogènes, les histoires de femmes, l'attachement au catholicisme et le perpétuel besoin de

trahir la République, mais encore les histoires d'avancement, les intrigues, les papiers volés et tout ce qui s'ensuit. Vous êtes le digne frère de Cuverville, copain de l'Archange Michaël, dont un gouvernement trop bénin s'obstine à détourner les étrivières ; vous êtes le cousin non moins digne de Mercier le faussaire, de Mercier, pourvoyeur de l'Ile du Diable, si laid, si infâme et si répugnant, qu'on le prendrait pour Quesnay de Beaurepaire costumé en soldat. Vous n'avez pas gagné la moindre bataille. Vous n'avez fait. de votre vie, un geste militaire. Vous recevez tout naturellement les désaveux les plus formels; car, ayant mouchardé comme un espion, vous mentez comme un laquais et vous acharnez après votre victime ; alors même que vos dents cassées ne vous permettent plus de mordre, vous aboyez dans le chenil nationaliste avec toute la chiennaille surannée, depuis Boubou, le dogue infirme, jusqu'à Lemaître, le bichon décrépi.

Dans cette lamentable histoire de la pauvre suicidée, qui a voulu échapper aux mauvais traitements, sinon aux tendresses répugnantes d'un barbon enrichi, vous avez rendu au commerçant, au bourgeois opulent de Tourane, un service que les entremetteurs de Plaute ou les valets de Molière eussent jugé fort au-dessous d'eux.

Lâchement, car, élève des jésuites, vous ne combattez jamais en face un adversaire dont le

poing est susceptible d'endommager votre bel uniforme ou votre épithélium non moins précieux, vous avez déféré au conseil de guerre le lieutenant Hérou. Certes, il vous agréait de complaire à l' « oncle de la victime ». Hérou « s'était rendu impossible sur son bateau; tous les officiers ou la plupart lui tournaient le dos, encore que vous eussiez fait le nécessaire pour « rabibocher l'harmonie entre ces messieurs ». C'est vous-même, amiral, qui parlez ce beau style ! Hérou n'était pas clérical. Hérou servait de bon cœur le gouvernement qui le paie. Il se mêlait des affaires d'une malheureuse fille, séparée des siens par l'épaisseur du monde. Il défendait le faible contre le fort, en opposition avec les principes du clergé, des colonels, du faubourg Saint-Germain et des garçons de Barillier. Ce gaillard prenait au sérieux les mots de civisme, d'humanité, de pitié. Cet officier était capable de tout, même d'avoir du cœur dans une tempête ou dans un combat naval.

De telles choses sont intolérables. La marine, confrérie où les élèves des Jésuites font les plus beaux mariages, ne saurait admettre ces comportements. Il sied que l'ordre prévale. Un amiral, en Chine, est une sorte de vice-roi dont l'unique devoir est de fortifier les déprédations des missionnaires, de garder leur butin et d'assurer, en tout temps, aux Hastings de. la Calotte, une rémunératrice impunité.

Et voici que Pelletan, un civil, un homme qui ne se peigne pas (c'est Balthy et ses revuistes qui l'affirment chaque soir), un journaliste, un homme qui sait la grammaire et ne mâchonne aucune variété de patenôtres, un propre-à-rien au courant de la navigation, de la charpente et de l'armement des vaisseaux, un brouillon qui regarde les mathurins comme autre chose que des esclaves, qui demande aux officiers la même discipline qu'au premier venu de leurs subordonnés, — voici que Pelletan dérange les coups marmitonnés par vos soins et vous empêche de danser en rond.

Il serait injuste de vous accuser d'avoir, en cette conjoncture, manqué d'audace et d'à-propos. « La présence d'esprit est, de toutes les choses humaines, la moins présente », affirmait Rivarol, qui, cependant, n'avait pas à se plaindre. Quant à vous, amiral, vous fûtes le champion de la présence d'esprit. Vous eûtes, dans les antichambres, dans les rédactions, tous les mouvements qui con viennent pour accabler un adversaire endormi. Ce n'est pas votre faute si l'incident de Tourane a fusé comme de la poudre moite au lieu d'éclater en bombes vengeresses dans l'immeuble de la place Beauveau et sur la table de Colbert.

Vous ignorez apparemment la tactique navale; mais celle de la calomnie a, depuis longtemps, dévoilé pour vos yeux ses arcanes les plus secrets.

Depuis le macrobe de Montélimar, qui se paie un château sur ses économies, jusqu'à M. Alphonse Humbert, qui manque habituellement de cinquante centimes, vous avez effectué autour des chefs réactionnaires un périple moins aisé que celui du Yang-tsé-kiang. Et vous voilà, désormais, comme un domestique sans place, contraint à biner des choux, à marcotter des œillets, à greffer des poires sur le tronc de l'arbousier : *insere, Daphni, piros !* à moins que vous ne préfériez vous asseoir au Luxembourg, parmi les épaves, et donner au grand Calomniateur de Rennes, l'appui de votre solidarité.

Vous tentez une suprême délation ; vous préparez au « rebelle » un coup de Jarnac où se plaît votre noirceur et votre hypocrisie, un châtiment hiérarchique émané de M. Pelletan lui-même, qui tomberait sur Hérou que vous accablez et qui vengerait Hourst que vous défendîtes.

Mais voilà. Vous n'êtes plus « amiral français » que pour un nombre de mois très limité. Vos vengeances diminuent chaque jour comme la « peau de chagrin » par Balzac imaginée. Officier cagot, pusillanime et rapporteur, demain, vous serez promu au grade platonique de vieux monsieur, ne pouvant espérer les longs jours d'infamie et de carnage du « glorieux » Marchand. Vous êtes mûr pour la petite voiture, pour l'état de marguillier.

A VICTOR-EMMANUEL

ROI D'ITALIE

15 octobre 1903.

Sire, vous voilà donc à Paris, dans cette même France, qu'aux jours de votre puberté, avant que le stylet de Bresci eût élevé le prince de Naples au trône d'Umberto, vous teniez en une telle défaveur qu'il n'était pas licite de jouer Molière devant vous.

Les boutiques se pavoisent. Les marchands de limonade arborent tout ce qu'ils ont de flammes, de pennons, de bannières, comme si dans leurs veines le propre sang d'Humbert-aux-Blanches-Mains coulait une pourpre féodale. Sur le boulevard, où La Jeunesse imite d'un zèle soutenu les propos d'Anatole France, entre les marronniers à qui la température des sous-sols accorde un nouveau printemps, les hampes municipales de gueules, de sinople et d'or juxtaposent la croix

pattée des ducs de Savoie aux étendards bleu-blanc-rouge de la troisième République. Les gazettes regorgent de détails, d'anecdotes sur Votre Majesté. C'est, dans un infini détail, le menu de vos amusements protocolaires, des pas que vous faites, des musiques et des *speeches* que vous endurez avec le scrupuleux état des nourritures que les contribuables ont l'insigne honneur de soumettre à vos dégustations. Ils trempent dans l'eau des rince-bouche, les calames flagorneux des jeunes échotiers !

Les calicots du Printemps, Bailby, Massard et Millevoye ; Édouard Drumont, tenancier de la *Libre Parole*; Arthur Meyer, greluchon repenti des cocottes de l'Empire ; Cassagnac, le roi nègre de l'étable catholique, font trêve, pour un instant, au malotru de leurs discours. Les insultes dont ces goujats — que l'aspect d'un souverain jette à croppetons dans la gadoue — avaient accueilli Édouard VII, n'escorteront pas votre pompe déambulatoire. La Ligue des Poires embellit de foin nouveau la statue de Strasbourg et cravate de rubans émeraude les petites malpropretés de la place de la Concorde.

Vous êtes *persona grata* au Croissant qui chante : « Viens Hélène ! » et débite — si j'ose le dire — votre ciboulot royal devant les terrasses des cafés. Le massacre de 1282, l'invasion de 1849 sont effacés, car il n'existe plus de maison d'An-

jou, vassale du pape; car Louis Buonaparte, Oudinot, Falloux et tous autres domestiques du Saint-Siège, ne suscitent point de combats fratricides, ne mettent plus leur *veto* à l'embrassement des deux nations qui, la main dans la main, doivent marcher l'une et l'autre à la tête des peuples civilisés.

L'abominable Crispi, envenimant les blessures qu'avait faites aux Italiens cette défection de la République française envoyant des troupes contre la République transalpine, expédition encore plus sinistre que la guerre espagnole de Chateaubriand, n'avait pu, malgré sa prudence et sa haine, engager l'avenir.

La pauvre espèce humaine, d'un pas chancelant, indécis, avec l'allure d'un ivrogne arraché par les clartés de l'aube à ses poisons favoris, marche vers la paix, vers la réconciliation universelle. Dans un air accoité, des paroles de douceur emportent les miasmes de carnage dont l'imposture de quelques-uns empoisonna longtemps les nations trop dociles. Chaque jour, les frontières s'abaissent ; les races laborieuses prennent conscience de leurs droits. Elles refuseront bientôt d'alimenter de leur labeur les prodigalités sanguinaires des flottes et des armées.

C'est pourquoi, dans l'attente de la République internationale, des révolutions économiques as-

surant aux fils de la terre une part égale de bonheur, nous saluons à leur passage les rois dont la présence atteste un progrès sur cette route de lumière et d'affranchissement.

Il importe, en effet, de préciser le sens de la visite qu'ont rendue à la France républicaine, dans l'incarnation faiblement prestigieuse de son Loubet, les rois d'Angleterre et d'Italie. Le rapprochement italien est dirigé contre cette politique dont le vasselage de la France à l'empire du tsar attestait l'avènement. Et ce rapprochement arrête les menées de la bande protectionniste; il descelle heureusement le cadenas de Méline, qui, depuis 1882, avait fermé à la France la Confédération helvétique, le marché italien. Sans doute aussi, l'union des deux pays latins mettra des bornes à l'extravagance militariste qui fait des Alpes une caserne ; elle rendra aux chamois les névés, les pics, les gorges et les moraines, si mal à propos encombrés par les soldats.

Mais le fait capital que préconise votre venue, le moment de l'histoire que ce geste représente, c'est, avant tout, la mort effective de la papauté. Le pouvoir temporel n'existe plus; le Quirinal et l'Élysée, les deux grandes puissances naguère catholiques, échangent leur courtoisie et commercent amicalement, en dehors du protocole religieux. Elles ne prennent cure du vieillard

enfermé là-bas dans la splendeur lugubre de son Vatican. Nous crierons : *Vivat*, sur votre passage, puisque c'est honnir le pape que d'acclamer le roi.

Vous êtes jeune, Sire, intelligent et cultivé, dit-on. Malgré la bigoterie officielle qui vous entoure, vous êtes, sans doute, un libre esprit. Que n'osez-vous affirmer intégralement cette liberté à la face de l'Europe, bravant les superstitions de l'Autriche et de l'Espagne, bravant le piétisme théâtral de Wilhem II ? Être un monarque philosophe, un roi voltairien, nouveau Frédéric le Grand, n'est-ce pas une gloire capable de fasciner les jeunes cœurs ? Ah ! Sire, contribuer à la libération intellectuelle de vos sujets ; dernier venu parmi les souverains modernes, conduire les peuples à l'inévitable République par le grand chemin de la raison, voilà certes une victoire plus belle que toutes les conquêtes des assassins couronnés, des tueurs d'hommes dont les noms exécrables ont souillé trop longtemps les bibliothèques et les panthéons.

Le mirage qui hante la cervelle des petits attachés cléricaux du quai d'Orsay, le rétablissement du pouvoir temporel, s'évanouit devant l'alliance, la réconciliation de la France libre penseuse et de l'Italie antipapale.

La chose est si flagrante que les poètes d'aca-

démie infligent le pain sec à Votre Majesté. Ils ont rimé pour Nicolas, ils ont fait, ô prosopopée! intervenir des descentes de lit dans la conversation. Ils ont tutoyé le « jeune homme couronné » dont l'intestin se relâchait de peur durant le baise main.

Vous, Sire, vous ne verrez même pas travailler au dictionnaire.Les navets du quai Conti auraient peur de contrister le Bonze papal, et si les dames chevronnées de la Comédie-Française marivaudent sous vos yeux, ce ne sera qu'avec l'assentiment de leur directeur plus ou moins spirituel.

L'homme à la tiare, vieux sacristain de Byzance, diacre du carnaval de Venise, qui, dans une autre époque, eût avantageusement figuré parmi les desservants ignares et goulus du Pogge, de Boccace ou du Bandello, Sarto, élu pour cause de stupidité, quelque balourd qu'il puisse être, entend le funeste décri où sa profession est tombée. Il radote longuement, élabore en paix des discours sur la forme des chasubles, sur la légitimité du saindoux pour la cuisine maigre. Il vaticine, écouté par les dévotes à chaufferettes et les marguilliers sans instruction. Désormais, il se voit exclu du maniement des affaires; il comprend que la politique, à l'avenir, se passera de lui.

Qu'il vive donc à jamais captif comme un Ibrahim de la sottise, dans le morne sérail que

n'habitent que des eunuques et des assassins ! Gardez sous clef la vieille bête ! Ne permettez pas au mégalomane de Montélimar, quand il ira lécher vos bottes, de hanter ce débris des âges révolus.

A la visite officielle du président Loubet, le Congrès de la Libre Pensée ajoutera bientôt, en septembre 1904, une visite autrement glorieuse et significative. Le monde qui travaille, qui pense et marche à l'avenir, entrera, l'an prochain, dans VOTRE capitale, pour y faire entendre les voix de la raison libératrice. L'esprit scientifique, le rationalisme y travailleront à ce monument plus durable que Saint-Pierre, plus grand que le Colisée, à l'édification du Temple de la Libre Pensée.

Et si le morne pontife, tapi dans ses jardins, peut ouïr encore les accents de la vie, nos chants et nos paroles apprendront à sa vieillesse que l'humanité prospère, aime, grandit et se délivre sur les ruines des dogmes empoisonneurs ; que la mer toujours montante de la connaissance, de la justice et de l'amour, emporte aux suprêmes naufrages les débris des cultes avec le tombeau des dieux.

A MONSIEUR JOSEPH VIOLLET

RATICHON

19 décembre 1902.

Vous exercez, monsieur, la très hilarante fonction d'accommoder pour les personnes pieuses des sandwichs d'Absolu, que vous leur poussez dans le gaviot, non sans accomplir maintes génuflexions et autres simagrées. Vous enseignez imperturbablement aux élèves confiés à vos leçons qu'un ramier féconda, il y a vingt siècles, une vierge déipare, laquelle, ayant mis bas dans un chenil à bestiaux, vit sortir de ses flancs la Cause immatérielle de l'Univers sous la figure d'un « gluant », si j'ose m'exprimer ainsi. Vous propagez les vertus de Lourdes. Vous faites connaître à vos pratiques l'efficacité des prières à Saint-Maclou pour guérir les furoncles, vous adorez le Sacré-Cœur, tout comme vos confrères

indous adorent le lingam. Tapi dans une boîte qui sent l'aigre, vous chuchotez aux jeunes filles des obscénités que n'oserait formuler, après boire, le plus indécrottable des commis-voyageurs.

Vous professez que la Bible émane de Moïse et que le livre de Daniel fut l'œuvre de ce nabi.

Vous tenez pour article de foi la baleine de Jonas, le soleil de Josué, le poisson de Tobie et la mâchoire d'âne qui concassa les Pelischim.

Vous cataloguez les fables niaises de l'inepte Jésus ; vous faites semblant de prendre au sérieux les stupides historiettes du Nouveau Testament et de placer les évangiles bien au-dessus du *Grand Albert* ou du *Langage des fleurs*.

Comme vous vivez dans une société laïque, ne déférant qu'à la raison, à la science, vous tirez de votre métier les avantages les plus solides et les plus nombreux. Tandis que la Préfecture, les tribunaux correctionnels pourchassent avec une bestiale férocité vos collègues du champ de foire, somnambules ou rebouteux, vous touchez de substantiels revenus, exempt de tout labeur, de toute œuvre sérieuse.

Quand vous passez dans la rue, en cotillon noir, les flics vous cèdent le pas et les mouchards veillent sur vous. La Sorbonne vous est permise, la Chambre et le Sénat. Tandis que les autres sortes d'escrocs vont de temps à autre faire un

tour à la Santé ou revoir le boulevard Anspach, vous débitez *coram populo* des indulgences plénières, des parts de paradis; vous faites boulotter Monsieur de l'Être aux personnes curieuses de ce fade ragoût. Cependant les infortunés camelots ne peuvent même pas débiter en paix sur la voie publique de la poudre à punaises, du poil à gratter ou de l'onguent pour les cors ! Jeune, vous dominez sur un harem de dévotes : car les femmes à curés forment une espèce, comme les femmes à soldats. Revenu, plus tard, de la bagatelle, vous connaîtrez le plaisir de capter des héritages et de vous faire entretenir comme le gorille sacré des pagodes ou les chats hiératiques du Sérapéum.

Vous êtes malfaisant, venimeux et patenté. Vous haïssez la lumière, le progrès, la raison. Vous défendez le culte d'un imbécile problématique dont une suite exécrable d'obscurantins et de bourreaux s'est fait une arme pour abrutir et rançonner les peuples. Quand, libérée enfin des ténèbres ancestrales, pressentant déjà l'aube d'un temps meilleur, l'humanité, hors de la fange chrétienne, se met en marche vers la raison, vous jetez sur son chemin les pavés de la sottise et l'erreur. Vous mentez « par devoir », comme un valet, comme une fille. Vous mentez, connaissant votre imposture, vous mentez partout, vous mentez sans cesse ; néanmoins, vous vous croyez

beaucoup plus honnête homme que les faussaires ou les cambrioleurs !...

Mais vos entreprises ne se bornent pas à ce geste professionnel que les vicaires marmiteux de Tarbes ou de Quimper,

... Noirs grotesques dont fermentent les souliers,

intègrent avec la même impudence et le même orgueil que vous. L' « impanation d'un dieu par un goujat », qui scandalisait si fort Lamartine, est à la portée du prestolet le plus crasseux. Nul besoin pour chanter vêpres, de grouper des intellectuels en face du lutrin : l'âne tonsuré, pourvu qu'il ait du son, ne manquera pas de braire comme il faut.

*
* *

Quant à vous, monsieur, jeune, fils de catholique notable, arriviste d'un cynisme très nouveau jeu, vous poussez votre pointe et vous vous insinuez dans le monde par des procédés beaucoup moins ingénus. Comme les bateleurs vos aînés, comme les Gayraud, les Naudet, les Garnier, vous faites du socialisme pour le compte de l'Église, non moins que pour votre avancement personnel. Vous assistez en jupon aux conférences révolutionnaires ; puis, sous couleur d'élucider quelque point de doctrine, vous offrez votre

orviétan, vous proposez le remède catholique au mal social. Vous affirmez sans rire que la doctrine du Pendu galiléen — pendu si à propos, d'ailleurs, par la civilisation romaine — invite le riche à se dépouiller, le prêtre, accapareur de la fortune publique, à prodiguer l'or aux malheureux. Vous exhibez ces effroyables sornettes, flanqué de quelques jeunes idiots sortis des grenouillères de Saint-Vincent-de-Paul ou des trous à rats de l'abbé Fonsagrives. On vous écoute ; des orateurs comme Sébastien Faure daignent vous prendre au sérieux. L'autre soir, près de vous, le nationaliste Versini, avec sa face aboyeuse de chicanous à tout faire, sa gueule édentée et méchante, ses yeux sanguinolents, blêmissait de rage et de peur, sous la huée vengeresse d'un auditoire que la seule présence d'un malfaiteur de la Patrie Française outrage et fait vomir. Cependant le public vous donnait audience, peut-être à cause des fades plaisanteries dont vous jugiez opportun d'enguirlander vos sophismes.

Je vous fus moins bénin la semaine précédente. Encore que j'eusse l'honneur d'occuper le fauteuil présidentiel, je sortis du calme de mon emploi et vous rabrouai comme il faut. Il ne manqua pas d'infirmes par la tête pour me reprocher cette attitude exempte de neutralité. Même, un ami, un de ces amis comme il en pousse par

milliers sur le chemin des lettres, — Bonjour, mon cher, comment vas-tu ? Bonjour, mon cher, comment t'appelles-tu ? — un ami, dis-je, voulut bien me déclarer que « j'avais manqué de courtoisie et de tact ». J'aurais pu donner à ce nigaud quittance de sa niaiserie sur l'une et l'autre joue ; mais il ne faut pas ainsi prodiguer les camouflets ; cela déconsidère leur vertu. D'ailleurs, il n'est pas médiocrement plaisant de constater que, parmi les intellects soi-disant libérés, socialistes, libres penseurs, anarchistes même, il est encore des personnes estimant que l'on doit égards et courtoisie aux gens de votre robe. C'est gai, c'est instructif, mais vous daignerez permettre que je ne me conforme point à cet avis.

Eh ! quoi, monsieur !... Vous portez un costume d'une laideur agressive et périmée, une sorte de jupe de cheval dont on aurait coupé la traîne ; vous mettez sur votre chef le sombrero de Basile et, sous votre menton, un bavoir orné de perles. Vous êtes dans la rue aussi inconvenant qu'un lancier polonais ou qu'un sauvage de feu la Grande Chaumière. Et vous prétendez qu'on prenne au sérieux votre déguisement ? Quand l'Armée du Salut, en casaque rouge pour les mâles, en chapeau à la Kate Greenaway pour les guerrières, défile au son du tambour, accréditant le retour du pêcheur à la Sainte-Jérusalem sur l'air de *Tamaraboum* ou de *Jim ! Jack !*

what a nice girl !..., nul n'aurait la démangeaison falote d'entreprendre la moindre controverse avec ces agités. Ce sont néanmoins vos frères et des chrétiens comme vous. Ils ont le mérite de la simplesse, que vous avez perdu. En outre, ils se tamponnent le coquillard, si j'ose m'exprimer ainsi, des Pères et des Conciles, et ne se préoccupent pas plus de M. Théodor de Wyzeva que du Grand Mogol ou de Saint-Alipantin.

Quant à la liberté de discussion dont si souvent, mal à propos, les libertaires ont la bouche pleine, je ne vois pas à quel titre vous pourriez la demander à vos adversaires.

« Au nom de leurs principes », alléguait le sinistre Veuillot. Si les principes, les immortels principes de la Libre Pensée impliquent cette duperie, il convient qu'on leur manque absolument de révérence. On ne discute pas avec la peste, l'incendie ou la vipère. On neutralise le venin, on arrose la flamme, on écrase la bête maléfique. Le christianisme a, pendant quinze siècles, empoisonné le monde. Il n'est pas besoin de ménagements pour se défaire de cette lèpre : on ne fait pas de l'antisepsie avec des gants.

Le prêtre, par la honte de son état, la hideur infamante de son costume, vit en dehors de la loi commune, de la solidarité. Contre lui tout est permis, car la civilisation est en droit de légi-

time défense ; elle ne lui doit ni ménagement ni pitié. C'est le chien enragé que tout passant a le devoir d'abattre, de peur qu'il ne morde les hommes et n'infecte les troupeaux. Le prêtre, dans une société basée sur la raison et la science, le prêtre survivant aux âges nocturnes dont il fut un des plus redoutables produits, le prêtre n'aurait d'autre place qu'à Bicêtre, dans le cabanon des fous dangereux. Exclusion, ostracisme, prison perpétuelle, bagnes et cachots, tout est bon, tout est légitime contre lui. Discuter avec ça ! Non, mais le museler, mais le mettre à mort ; car la peine capitale, si odieuse qu'elle soit, n'est pas trop forte pour cet empoisonneur plus effrayant que Borgia, plus infâme que Castaing. Le respect de la vie humaine cesse envers ceux-là qui se sont mis volontairement hors de l'humanité.

D'ailleurs, monsieur, ce droit de discussion, l'accordez-vous à un contradicteur ? Lorsque, enjuponné de tarlatane et guindé sur une estrade, vous rabâchez les inepties de Tertullien, de Thomas d'Aquin ou de Bossuet, que diriez-vous si un importun demandait la parole vers la fin du prône ou du sermon ? Il n'y aurait pas assez de porte-chapes, de suisses, de bedeaux, pour le jeter à la porte. Les voyous sacrés, les ménades eucharistiques, les fabriciens rageurs le dépèceraient en lambeaux, comme jadis Orphée dans les campagnes danubiennes.

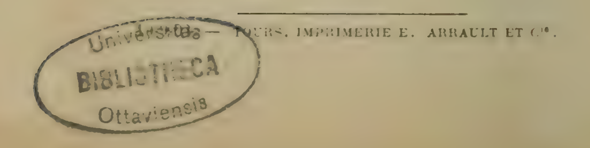
Restent les égards que se doivent entre eux les gens de bonne compagnie. Ah ! monsieur, de grâce, oublions ces fariboles et ne parlons pas d'égards entre cambrioleurs et cambriolés.

Celui qui vous écrit, dans l'espace de huit ans, a essuyé deux cruelles défaites. En 1894, une explosion de dynamite le mettait en danger de mort. L'an dernier, le ministère de la défense républicaine le faisait emprisonner en vertu des lois scélérates pour avoir osé dire sa pensée.

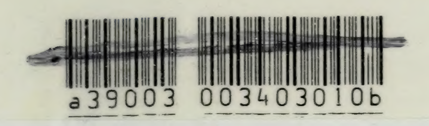
Dans l'un et l'autre cas, la presse catholique fut à la hauteur de sa doctrine. Elle arrosa d'ordures la couche du mourant et les « fers » du prisonnier. Ce fut une éruption de bran à couvrir de honte la Montagne Pelée. Le miel de Ploudaniel jaillissait de leurs lèvres.

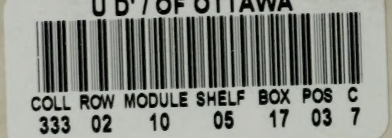
Prêtres, insulteurs des hommes libres, n'attendez ni complaisance ni respect de ceux dont vous outragez la pensée et souillez les regards. Ou, du moins, pour obtenir quelques signes de déférence, mettez au vestiaire le chie-en-lit sacerdotal. Travestis en honnêtes gens, on pourra vous traiter, non selon vos mérites, mais selon votre extérieur, et vous en imposerez à notre haine en faisant le simulacre d'être des hommes tels que nous.

TABLE DES MATIÈRES



— TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie.


a39003 003403010b



ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE DE LA *RAISON*

VICTOR CHARBONNEL. — **Histoire sanglante de l'Église** (de la *Collection Rationaliste*), 1 volume in-12 — Prix. . . . . **2 fr. »**

G. DUBOIS-DESAULLE. — **Les Infâmes, Prêtres et Moines non conformistes en Amour. — Révélation des Vices contre nature du Clergé au XVIIIe siècle**, publication des *Mémoires secrets de la Lieutenance Générale de la Police*, 1 volume in-12. — Prix. . . . . **3 fr. 50**

GUSTAVE KAHN. — **Odes de la Raison**, pour être lues ou dites dans les Réunions et les Fêtes Civiques. Brochure in-12, très élégante, avec un magnifique dessin de JOSSOT. — Prix . . . . **0 fr. 60**

G. LHERMITTE. — **A bas les Conseils de Guerre**. Une forte brochure in-12. — Prix. . . . **0 fr. 75**

CH. VALLIER. — **Les Bonnes Sœurs criminelles.** Bons-Pasteurs, Ouvroirs et Etablissements congréganistes. Lettre-Préface de VICTOR CHARBONNEL. — Prix. . . . . **0 fr. 75**

---

1 ^ 03. — Tours, Imp. E. ARRAULT et Cie.